Émile CHRÉTIEN

Professeur de philosophie retraité de l'enseignement collégial au Québec.

(1991)

Le Québec philosophique. Une introduction à la philosophie.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Émile CHRÉTIEN

Professeur de philosophie retraité de l'enseignement collégial au Québec.

**Le Québec philosophique.
Une introduction à la philosophie.**

Montréal : McGraw-Hill, Éditeur, 1991, 123 pp. Collection : Savoir plus.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 26 mars 2012 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 6 avril 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Émile CHRÉTIEN

Professeur de philosophie retraité de l'enseignement collégial au Québec.

Le Québec philosophique.
Une introduction à la philosophie.

Montréal : McGraw-Hill, Éditeur, 1991, 123 pp. Collection : Savoir plus.

[9]

Table des matières

[Dédicace](#)

[Remerciements](#)

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#) [vii]

[Introduction](#) [xv]

[Première partie](#)

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ? [1]

Chapitre 1. [Définition de la philosophie](#) [3]

Un discours rationnel et critique » [3]

« Portant principalement sur les problèmes humains fondamentaux, sur la société, sur le savoir » [4]

« Cela afin de mieux orienter l'action individuelle et collective » [5]

Les grandes questions philosophiques.

Le sens de la vie humaine : la vie humaine a-t-elle un sens ? [5]

La société idéale : quelle est la société souhaitable ? [8]

Le savoir : qu'est-ce que le savoir ? [9]

En conclusion [9]

Activité d'apprentissage [10]

Chapitre 2. [Philosophie sagesse, philosophie praxis, philosophie savoir-analyse](#) [11]

Classification des philosophes à partir des questions posées [11]

La philosophie comme sagesse [11]

La philosophie comme praxis sociale [12]

La philosophie comme savoir-analyse [12]

Platon, sa conception de l'être humain [13]

Platon, sa conception de la société idéale [16]

Aristote, sa conception du savoir [18]

Activité d'apprentissage [20]

Chapitre 3. [Idéalisme, matérialisme](#) [21]

Classification des philosophes à partir des réponses données [21]

L'idéalisme [21]

L'idéalisme objectif [22]

L'idéalisme subjectif [23]

L'idéalisme est généralement influencé par les religions [24]

Le matérialisme [25]

Les matérialistes et la philosophie sociale [27]

En conclusion [28]

Activité d'apprentissage [29]

[Deuxième partie](#)**HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE** [31]Chapitre 4. [La philosophie en Occident](#) [33]

L'histoire de la philosophie dans l'histoire des civilisations d'Occident [33]

La civilisation gréco-latine et sa philosophie [35]

La civilisation médiévale et sa philosophie [38]

La Renaissance [40]

La civilisation moderne et sa philosophie [41]

En conclusion [43]

Activité d'apprentissage [45]

Chapitre 5. [La philosophie au Québec](#) [46]

Le Moyen-Âge [46]

Le Québec traditionnel [47]

La philosophie sous le régime français (1665-1760) [49]

La philosophie, de la Conquête à la Révolution nationaliste (1760-1838)
[51]La philosophie, de l'échec de la Révolution nationaliste à
l'encyclique *Aeterni patris* (1840-1879) [55]La philosophie, de l'encyclique *Aeterni patris* à l'après-guerre (1879-1950)
[58]

La philosophie et le Québec actuel (à partir de 1950) [62]

Conclusion générale [65]

Activité d'apprentissage [67]

[Troisième partie](#)
TROIS AUTEURS À TITRE D'EXEMPLE [73]

Chapitre 6. [Karl Marx](#) [75]

- La vie et l'œuvre [75]
- La sociologie marxiste [77]
- La lutte des classes au XIXe siècle [80]
- La plus-value [81]
- La lutte des classes sur le plan politique [83]
- La lutte des classes sur le plan institutionnel [84]
- La lutte des classes sur le plan idéologique [85]
- Marx sociologue et philosophe social [86]
- L'être humain aliéné par le contexte social [87]
- Une stratégie de changement social [88]
- Activité d'apprentissage [90]

Chapitre 7. [Jean-Paul Sartre](#) [91]

- Sartre, un disciple critique de Descartes [91]
- La vie et l'œuvre [93]
- L'Être et le Néant* [94]
- L'athéisme et l'absurdité de toute réalité [94]
- La conception sartrienne de l'être humain [96]
- La conception sartrienne des rapports intersubjectifs personnels [98]
- Critique de la raison dialectique* [98]
- Marx revu et corrigé par Sartre [99]
- La conception sartrienne des rapports intersubjectifs sur le plan social [100]
- En conclusion [102]
- Activité d'apprentissage [103]

Chapitre 8. [François Hertel](#) [104]

- Quelques mots sur le contexte culturel québécois [104]
- Quelques mots sur sa vie [107]
- Quelques mots sur son œuvre [107]
- En conclusion [111]
- Activité d'apprentissage [112]

[CONCLUSION GÉNÉRALE](#) [113]

[GLOSSAIRE](#) [115]

[BIBLIOGRAPHIE CAPITULAIRE](#) [119]

LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Par l'étude des auteurs et des textes classiques en philosophie, nous nous initiions à l'histoire de la pensée en Occident. Par l'étude de l'histoire de la philosophie au Québec, de ses auteurs et de leurs textes, nous ajoutons à cette initiation la connaissance, voire la reconnaissance, de l'histoire de la pensée chez nous. *Le Québec philosophique* propose la réunion de ces deux sources d'inspiration en guise d'introduction à la philosophie.

La présentation générale de l'histoire de la philosophie (critères de classification, auteurs et courants majeurs) est suivie par l'historiographie complète de l'histoire de la philosophie au Québec, de 1665 à nos jours. Nous y retrouvons compilés les événements marquants et la liste de tous les auteurs ayant publié dans ce domaine.

Écrit dans une langue simple, avec des questions à débattre et une bibliographie appropriée, ce manuel original satisfait les exigences et les objectifs les plus variés.

Émile Chrétien est diplômé de l'Université du Québec à Montréal (B.A.). Il enseigne la philosophie au cégep Montmorency et a plus de 20 ans d'expérience d'enseignement au niveau collégial. Il a déjà publié Le Petit Livre de ma Petite Philosophie aux Éditions de l'A.Z

[iv]

Couverture, logo « Savoir Plus », maquette de la mise en page : Denis Hunter.

Sur la couverture : *Figures contrariées* (1957) de Paul-Émile Borduas. Huile sur toile, 61 x 71 cm. Collection Lavalin inc.

[v]

Dédicace

[Retour à la table des matières](#)

Je dédie ce livre à mes parents : ma mère, Marie-Rose Couture, qui aurait été si heureuse de le lire si la mort ne nous l'avait pas enlevée si tôt, et mon père, Gérard Mercier, sans qui je ne serais jamais devenu ce que je suis aujourd'hui.

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement M. Antoine Mercier, professeur de philosophie au Mexique, qui a fait la critique de mon manuscrit avant publication. Je voudrais remercier aussi M. Pierre Quesnel qui en a fait la révision et Mme Danyne Létourneau qui l'a dactylographié. Je ne voudrais pas oublier M. Alain Jacques, sans qui cette publication n'aurait pu exister.

[vii]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

La collection Savoir Plus a germé dans la ferveur des enseignants et des enseignantes de la philosophie au cégep. C'est pour cela qu'elle leur est réservée, qu'elle leur est destinée tout particulièrement.

C'est avec amour et respect pour les êtres qui leur sont confiés que les professeurs de philosophie ont élaboré des textes, des manuels et des manuscrits facilitant le contact avec ce qui s'avère plus qu'un savoir. Ces professeurs ont donc comblé, par eux-mêmes, le manque d'outils pédagogiques adéquats à leur enseignement. Souvent, ce fut un travail isolé, sans autre soutien que la volonté du chercheur authentique, sans autre objectif que celui d'être efficace, mieux compris, plus utile.

Lorsque le projet d'éditer du matériel didactique spécifique à la philosophie m'a été soumis, une évidence m'apparaissait inéluctable : qui, mieux que ceux et celles enseignant la philosophie au cégep, pouvait produire ce matériel ? C'est ainsi que j'ai visité les départements de philosophie du réseau collégial. J'y ai recueilli une manne généreuse, riche et variée.

Ce sont ces fruits que vous propose la collection Savoir Plus : la moisson de vingt années d'enseignement de la philosophie, le plus dont bénéficient les jeunes au Québec.

Alain Jacques

[xv]

LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.
INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Je suis professeur de philosophie au collégial depuis vingt ans. Comme plusieurs de mes collègues, j'ai dû enseigner le cours 340-101, Philosophie, pensée et discours. Et comme d'autres, le défi inhérent à cette introduction à la philosophie me semble souvent invraisemblable pédagogiquement. « Se familiariser », comprendre ce qu'est la discipline, son objet d'étude, sa méthode, son impact sur la vie intellectuelle et sociale, s'avère difficile pour les étudiants et étudiantes. À cette difficulté s'ajoute le caractère obligatoire du cours, ce qui, considérant que l'auditoire provient de tous les horizons, donc ayant des préoccupations et des attentes des plus diverses, en complique encore davantage les décisions relatives au contenu et à l'approche didactique. Mais encore faut-il « outiller » intellectuellement nos jeunes ¹.

L'examen des moyens didactiques disponibles m'a conduit à poser une question en apparence bien simple : quel type d'approche, voire de manuel, convient à ces exigences nombreuses ? *Le Québec philosophique* est ma réponse à cette question. J'ai choisi l'histoire de la philosophie comme approche globale, et l'histoire de la philosophie au Québec comme contenu spécifique. Si par l'étude de la

¹ En ce qui concerne l'outillage intellectuel proprement dit, j'ajoins au contenu du présent manuel quelques exposés sur la logique. Je n'ai pas élaboré sur cette section du cours car il existe d'excellents ouvrages sur ce sujet. Citons ceux de Jean Désillets et Daniel Roy, de Gilles Doyon et Pierre Talbot, de Gilles Boudrias, de Pierre Blackburn, de Jacques Laberge.

tradition philosophique nous atteignons les objectifs de la formation [xvi] fondamentale, nous y arrivons tout aussi bien par les textes des auteurs de chez nous.

La première partie de ce livre tente de définir de la manière la plus simple possible quel est l'objet de la philosophie, à savoir : de quoi parlent les philosophes ? J'y présente les grandes questions philosophiques classiques, introduisant une classification simple : le type de questions posées et le type de réponses données. Il découle de cette présentation une compréhension large, un cadre historique sur lequel les exposés en classe, les travaux ou les discussions trouvent une assise productive.

Dans la deuxième partie, ce cadre historique occidental est transposé dans notre culture. J'y présente l'histoire de la philosophie en Occident et surtout au Québec. De cette manière, et c'est mon souhait, le rapport direct entre la philosophie et le milieu s'établit beaucoup plus « naturellement ». Cette étude rejoint un second objectif : révéler la richesse profonde de notre histoire intellectuelle.

La troisième partie initie le lecteur au discours philosophique comme tel en présentant trois auteurs à titre d'exemple. Karl Marx, comme exemple de la philosophie qui questionne, analyse et critique la réalité sociale. L'exposé présente l'ensemble de l'œuvre et veut susciter un jugement critique ; le rôle de l'enseignant est ici primordial. Jean-Paul Sartre, à titre de penseur ayant poursuivi une réflexion fondamentale sur le sens de la vie. Ici encore, le pédagogue trouvera la matière nécessaire pour engendrer discussion et réflexion. François Hertel, un philosophe québécois des plus originaux et des plus intéressants. Les écrits de François Hertel illustrent fort bien que la production philosophique québécoise est de qualité, que nous n'avons aucune raison de la sous-estimer.

Je souhaite que ce livre soit utile, autant aux personnes qui désirent s'initier à la philosophie qu'à celles qui veulent découvrir et mieux comprendre l'univers intellectuel québécois. Cela dit, l'objectif ultime reste de contribuer à faire aimer un peu plus la philosophie.

E. C. (novembre 1990)

[1]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Première partie

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

[Retour à la table des matières](#)

[3]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Première partie. Qu'est-ce que la philosophie ?

Chapitre 1

Définition de la philosophie

[Retour à la table des matières](#)

Il est difficile de donner une définition de la philosophie parce que les philosophes parlent de plusieurs sujets. Cependant, on peut définir la philosophie de la façon suivante : *un discours rationnel et critique portant principalement sur les problèmes humains fondamentaux, sur la société, sur le savoir, cela afin de mieux orienter l'action individuelle et collective.*

« *Un discours rationnel et critique* »

Par « discours », on entend un propos au sens large qui peut être soit verbal, soit écrit. Donc, un propos tenu par un philosophe. Ce propos est rationnel et critique. Rationnel veut dire que le propos respecte les règles de la logique sur le plan de son énonciation. C'est un propos cohérent. Ce discours verbal ou écrit s'exprime habituellement à un niveau rationnel plutôt qu'à un niveau poétique, même si certains philosophes s'expriment aussi de cette manière. Si on considère le langage symbolique de la poésie, on sait que celui-ci implique une interprétation, sur le plan des images par exemple, pour que sa signification soit comprise.

Au contraire de la poésie, le langage de la philosophie est en principe plus univoque, le message doit être exprimé plus directement dans un simple discours rationnel. C'est-à-dire que ce sont des énoncés cohérents les uns par rapport aux autres, où l'on part de prémisses pour en arriver à une conclusion. Quoique certains philosophes comme Nietzsche ou [4] Heidegger aient écrit des textes poétiques, la plupart des philosophes s'expriment à travers un discours rationnel et critique. La différence entre un discours descriptif et un discours critique est qu'un discours descriptif parle de ce qui est, tandis qu'un discours critique peut parler de ce qui est et parler en outre de ce qui est souhaitable. Ainsi, si je dis : « Les étudiants sont dans la classe présentement », j'émetts un énoncé descriptif susceptible, en principe, de subir une vérification empirique. Cet énoncé ne fait que décrire un état de fait. Par contre, si je dis : « Je suis heureux d'enseigner à un groupe d'étudiants aussi intéressé par la philosophie », je porte un jugement critique, je fais une appréciation de ce qui est souhaitable et de ce qui est non souhaitable, dans ce cas-ci pour un professeur de philosophie. Par conséquent, lorsqu'on déclare que les philosophes tiennent un discours rationnel et critique, on veut dire que les philosophes, sur le plan d'un propos cohérent, ne font pas que décrire la réalité, ils portent aussi un jugement sur cette réalité. Par exemple, lorsque Karl Marx parlait de la société capitaliste du XIXe siècle, il ne se contentait pas de décrire cette société, il en faisait aussi une critique radicale afin de la transformer pour le plus grand bien-être de ses concitoyens ; du moins le croyait-il...

***« Portant principalement sur les problèmes humains
fondamentaux, sur la société, sur le savoir »***

La philosophie est donc un discours rationnel et critique, portant principalement sur les problèmes humains fondamentaux, sur la société, sur le savoir. Ce sont les objets du discours philosophique, ce dont parlent habituellement les philosophes. Ils peuvent également parler d'autres sujets, mais ce sont ici les sujets principaux. Lorsqu'ils parlent par exemple de la société, ils ne font pas que la décrire, mais ils la critiquent, car ils tiennent un discours rationnel et critique sur la réalité. Il en est de même lorsqu'ils parlent du savoir : ils essaient alors d'établir ce qui serait souhaitable à ce niveau. Lorsqu'ils abordent des problèmes humains

fondamentaux, ils parlent aussi de ce qui serait souhaitable, ils parlent de ce que les personnes devraient faire et ne devraient pas faire. La philosophie est donc un discours rationnel et critique portant principalement sur les problèmes humains fondamentaux, sur la société, sur le savoir. Si on emploie ici le mot « principalement », c'est pour indiquer que la philosophie ne traite pas que ces trois sujets, elle en traite bien d'autres. Par exemple, certains philosophes tentent de définir ce qu'est le Beau, de déterminer les critères de la beauté ; on dit alors [5] qu'ils font de l'esthétique. D'autres philosophes s'intéressent à la question de l'Être, ils se posent des questions comme celles-ci : comment se fait-il qu'il y ait quelque chose plutôt que rien ? Y a-t-il une hiérarchie parmi les êtres ? Existe-t-il un Être absolu par rapport à des êtres relatifs ? On dit que ces philosophes font de l'ontologie. Ces questions sont un peu en dehors du champ de nos préoccupations actuelles, mais on les retrouve en philosophie, et quand on fait une histoire détaillée de la philosophie, on doit en tenir compte. Cependant, je pense que le noyau de la discipline, que les questions les plus pertinentes, celles qui touchent véritablement l'ensemble de l'humanité, sont celles portant sur la destinée humaine, et sur la société souhaitable pour le plus grand épanouissement de l'humanité. Présentement, les philosophes établissent un consensus autour de ces objets de réflexion, et cette réflexion est faite afin que soit mieux orientée l'action individuelle et collective.

*« Cela afin de mieux orienter
l'action individuelle et collective »*

La philosophie n'est pas qu'un savoir théorique, elle est aussi un savoir qui se veut une sagesse pratique permettant d'orienter judicieusement l'action. Le philosophe tente de bien cerner la réalité, il en fait une évaluation critique afin de mieux orienter son action. Par exemple, Marx a analysé la société capitaliste pour découvrir, d'une part, les causes des inégalités sociales, mais surtout, d'autre part, pour tenter d'y remédier grâce à une transformation de cette société en une société plus égalitaire. Sa philosophie a toujours guidé sa pratique sociale d'intellectuel critique. Même si son entreprise n'a pas réussi pleinement, elle n'en demeure pas moins une tentative intéressante. Nous y reviendrons plus tard.

Les grandes questions philosophiques

Le sens de la vie humaine : la vie humaine a-t-elle un sens ?

Considérons maintenant les diverses questions philosophiques. Prenons cette question que vient à se poser tout être humain à un moment ou l'autre : la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Je me réfère à un auteur contemporain, Albert Camus, qui dit qu'en fin de compte il n'y a qu'une véritable question philosophique : le suicide. Car au fond, la question la plus fondamentale est de savoir si la vie [6] vaut la peine d'être vécue ou non, et si elle n'en vaut pas la peine, il est préférable de se suicider. Alors, quel type de réponse a été apportée à cette question qui nous révèle ce problème humain fondamental ? On peut considérer deux types de réponses qui ont été données à cette question : la réponse du christianisme et celle d'Albert Camus.

La réponse du christianisme est évidemment oui. Et pourquoi la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? C'est parce qu'il y a un Dieu, Créateur de l'Univers et de l'être humain, non seulement de l'être humain en général mais de l'individu en particulier. Ce Dieu a mis sur la terre l'individu pour qu'il fasse son salut. Les chrétiens considèrent qu'on est sur la terre d'une façon temporaire et jugent que si la vie présente est importante, la vie future après la mort l'est encore davantage. Ils pensent qu'il existe une vie après la mort, laquelle diffère selon que la personne a bien vécu ou mal vécu dans la vie présente. Si la personne a bien vécu, après sa mort elle va au ciel, et si la personne a mal vécu, après sa mort elle va en enfer. Les théologiens ne s'entendent pas sur ce que sont exactement le ciel et l'enfer, mais on peut dire que les théologiens contemporains définissent le ciel comme étant le bonheur parfait, le fait d'être toujours en présence de Dieu, alors que l'enfer serait l'absence de Dieu. Les théologiens et les philosophes chrétiens répondent à cette question en insistant sur le fait que la vie a un sens parce qu'il y a un Dieu qui lui donne un sens au point de départ et que l'individu, s'il vit bien, peut rejoindre Dieu après sa mort. Ainsi, c'est la réponse qu'ont donnée des philoso-

phes chrétiens tels saint Augustin (354-430), saint Thomas d'Aquin (1228-1274) et Teilhard de Chardin (1881-1955).

Maintenant, considérons un point de vue tout à fait différent, celui d'Albert Camus (1913-1960). C'est le point de vue d'un matérialiste athée. Camus pense d'abord qu'il n'existe pas de Dieu ; par conséquent, l'être humain n'a pas été créé par un Dieu et la vie humaine n'a pas de sens au départ. L'être humain est donc absurde, sans créateur, l'individu est apparu par hasard et aurait bien pu ne pas exister. Cela veut dire que c'est le hasard qui fait que cet être humain particulier existe. Évidemment, cet être humain a eu des parents qui ont eu des enfants. Ce n'est pas seulement le hasard, ce sont aussi les lois de la nature qui font qu'un individu peut apparaître. Mais ce qui fait que cet individu particulier apparaît ne dépend pas de la volonté de Dieu ou même de la seule volonté du hasard. Les parents, par exemple, ne choisissent pas ce que sera biologiquement ou génétiquement leur enfant. L'existence humaine [7] dépend du hasard en grande partie, elle n'a pas de sens au point de départ. C'est-à-dire que l'être humain est bêtement là. Ce qui reste à l'être humain, c'est seulement sa vie présente car, comme il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de vie après la mort. La seule richesse de l'individu est sa vie présente ; cette situation est assez dramatique. Car, effectivement, l'être humain n'a pas choisi de venir au monde et, à moins de se suicider, il ne choisit pas non plus le moment de sa mort. Tout ce dont il dispose, c'est du temps de son existence quotidienne. Si l'être humain arrivait à la conclusion que la vie n'a pas de sens au départ et ne vaut donc pas la peine d'être vécue, il n'aurait plus qu'à se suicider. Mais Camus n'est pas d'accord avec cette conclusion, à l'instar de Jean-Paul Sartre. Camus tentera de redonner un sens à la vie humaine. Il insistera sur le fait que l'être humain doit donner lui-même un sens à sa vie quotidienne en profitant au maximum de sa vie présente, en la vivant intensément puisque c'est sa seule richesse. Il pense donc que l'être humain doit profiter de la vie au maximum, car tout être humain est un condamné à mort à plus ou moins brève échéance.

Ce point de vue est complètement opposé au précédent. Les philosophes religieux pensent qu'il y a un Dieu et que c'est Lui qui donne un sens à toute la réalité. Les philosophes matérialistes athées pensent que Dieu n'existe pas et que, par conséquent, seul l'être humain, c'est-à-dire chaque individu selon les existentialistes Albert Camus et Jean-Paul Sartre, peut donner un sens à sa propre réalité, à sa propre vie, sans pouvoir donner un sens à l'univers toutefois.

La façon de concevoir la réalité, le discours théorique du philosophe, a une incidence directe sur la pratique de celui-ci. En d'autres mots, cela a une incidence directe sur la manière dont les philosophes orienteront leur action. Par exemple, un croyant qui pense qu'il y a une vie après la mort jugera qu'il est important dans la vie présente de faire le bien. Tandis qu'un incroyant qui pense qu'il n'y a pas de vie après la mort ne jugera pas qu'il est important de faire le bien dans la vie présente, dans le sens où les chrétiens conçoivent le bien. Il estimera plutôt, comme Camus, qu'il faut d'abord vivre intensément sa vie présente. Il ne fait évidemment pas l'apologie du mal, mais il pense que ce qui compte, c'est que la personne fasse ce qu'elle désire. Pour lui, les modèles d'existence les plus valables sont ceux qui permettent la plus grande intensité, qui permettent à la personne d'aller au bout d'elle-même, de développer son potentiel au maximum. Pour Camus, par exemple, la personne qui fait du théâtre multiplie grâce à cette activité son [8] expérience de vie au maximum et manifeste sa créativité. Autre exemple, la personne qui se dévoue à une cause humanitaire, qui met volontairement ses énergies au service de la collectivité, et cela sans illusions de sa part, développe aussi pleinement son potentiel. Ce qui compte, peu importe la forme de vie que l'on choisit, c'est de vivre pleinement sa vie. Cela illustre la problématique des philosophes qui s'intéressent aux problèmes humains fondamentaux,

La société idéale :
quelle est la société souhaitable ?

On peut parler maintenant des philosophes qui s'intéressent à la société. Ce serait le cas du deuxième groupe de philosophes. Ces philosophes font, en règle générale, une description de la réalité sociale et font de plus une critique de cette réalité. Voici un exemple des questions que se posent ces philosophes : est-il préférable de vivre dans une société socialiste ou dans une société capitaliste ? Pour répondre à cette question, il faut évidemment savoir ce qu'est le socialisme et ce qu'est le capitalisme. Ce qui caractérise le capitalisme, c'est une économie de libre marché tandis que le socialisme consiste en une économie dirigée par le gouvernement, une économie planifiée. Dans une économie de libre marché, on peut vendre n'importe quoi à n'importe qui, acheter n'importe quoi à n'importe qui,

engager n'importe qui pour faire n'importe quoi, ou presque. Ce sont les agents économiques eux-mêmes qui contrôlent l'économie, et tout est soumis aux lois du marché. Par exemple, ce n'est pas le gouvernement qui contrôle l'économie, ce sont les différentes entreprises qui sont en concurrence les unes avec les autres qui contrôlent le marché. Il s'agit d'une économie de libre marché. Tandis que le socialisme est une économie planifiée par le gouvernement. Le gouvernement est responsable de l'économie et tout le monde travaille pour lui. Tous sont fonctionnaires dans l'économie socialiste. En vertu de quels critères peut-on évaluer ce qui est souhaitable ? On doit regarder comment fonctionne chacune des économies. On se rend alors compte que dans l'économie capitaliste, il y a certains problèmes, dont le principal est les inégalités sociales. Par contre, les gens qui vivent dans ce type de société jouissent d'une grande liberté. Le problème des inégalités sociales, c'est le fait qu'il y a des pauvres et des riches ; mais l'avantage de cette économie, c'est que les gens ont la liberté. Il y a donc un aspect problématique et un aspect avantageux dans ce système. Si on regarde du côté du socialisme, l'avantage, c'est qu'il y a moins d'inégalités sociales : il n'y a pas une minorité très riche face à une [9] majorité de gens pauvres, comme dans le Tiers-Monde, mais une plus grande égalité sociale, du moins en principe. Il y a cependant un inconvénient majeur, c'est que les gens ont peu de liberté, d'abord sur le plan économique, mais cela a tendance à se généraliser sur tout le plan social. Les philosophes qui s'intéressent aux problèmes sociaux font donc ce type d'analyse et de critique des systèmes politiques.

Le savoir : qu'est-ce que le savoir ?

Examinons maintenant le troisième type de questions qui intéressent les philosophes : le savoir. Les philosophes qui se penchent sur cette question se demandent essentiellement : qu'est-ce que le savoir ? On peut tenter de donner une réponse à cette question en disant que le fait de savoir consiste à pouvoir dire des choses exactes sur la réalité, à pouvoir définir avec les mots la réalité. Au fond, il y a vérité lorsqu'il y a concordance entre ce qu'on dit de la réalité et la réalité elle-même. En d'autres termes, si le discours que l'on tient sur la réalité correspond à la réalité, et donc si ce propos rend bien compte de la réalité, il est par conséquent

vrai. Par exemple, si je dis : « Cette table est brune » et qu'on puisse le constater en la regardant, alors l'énoncé est vrai et l'objectif visé, sur le plan de la connaissance, est atteint. Cet objectif est la vérité. Ce ne serait pas le cas si je disais : « La table est invisible », si mon énoncé ne correspondait pas à la réalité décrite. L'énoncé serait alors faux. En conséquence, le type de problèmes qui intéressent ces philosophes est de savoir par exemple ce qu'est la vérité. Ils se posent les questions : qu'est-ce que le savoir ? Qu'est-ce que la vérité ? Quel est le type de savoir le plus valable ? Quelles sont les limites du savoir ? Ils se posent ces questions pour pouvoir bien orienter la démarche de connaissance, tandis que, dans le cas précédent, celui de la philosophie sociale, les philosophes pensaient surtout à une meilleure organisation de la société. Quant aux philosophes concevant la philosophie comme une sagesse individuelle, ils pensaient essentiellement à l'orientation éthique de leur existence individuelle.

En conclusion

Comme on le constate, la philosophie est un discours rationnel et critique portant principalement sur les problèmes humains fondamentaux, sur la société et aussi sur le savoir. De plus, la philosophie n'est pas qu'un savoir théorique visant la vérité ; c'est également un [10] savoir pratique en ce sens qu'on tente de bien comprendre la réalité pour pouvoir mieux orienter l'action, que ce soit sur le plan de sa vie personnelle, sur un plan social, afin de favoriser le plus grand épanouissement des gens vivant en société, ou sur le plan du savoir, pour bien l'orienter. La philosophie débouche sur l'action, elle est éthique ou politique. On ne tient pas un discours seulement pour tenir un discours, mais pour mieux orienter l'action individuelle, ou l'action collective. De même, on peut tenir un discours pour mieux orienter le savoir, ce qui revient à faire de l'épistémologie. Ces derniers travaux sont souvent plus techniques, plus difficiles d'accès que les travaux des personnes qui font de la philosophie sociale ou de la morale.

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 1

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- percevoir les grandes questions philosophiques ;
- saisir la complexité des réponses possibles à ces questions.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter une ou plusieurs des questions suivantes. Cette discussion peut se faire en groupe dans le cours ou en sous-groupes et être suivie d'une plénière. Le professeur pourra exiger des comptes rendus de ces discussions ou, à partir des discussions des étudiants et des étudiantes, montrer la pérennité des questions philosophiques et la diversité des réponses données historiquement à ces questions. Celles-ci pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits.

Liste suggérée des questions à débattre :

- Dieu existe-t-il ?
- La vie humaine a-t-elle un sens ?
- Qu'est-ce que le bien ?
- Qu'est-ce que le mal ?
- Quelle est la société idéale ?
- Qu'est-ce que la justice ?
- Qu'est-ce que le savoir ?
- Quelles sont les limites du savoir humain ?

[11]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Première partie. Qu'est-ce que la philosophie ?

Chapitre 2

Philosophie sagesse, philosophie praxis, philosophie savoir-analyse

[Retour à la table des matières](#)

On a défini la philosophie précédemment comme étant un discours rationnel et critique portant principalement sur les problèmes humains fondamentaux, la société et le savoir, cela afin de mieux orienter l'action individuelle et collective. Nous avons expliqué d'une façon détaillée cette définition. Je vais maintenant parler de deux méthodes de classification possibles des philosophes : d'abord à partir des questions qu'ils se posent, ensuite à partir du type de réponses qu'ils donnent à ces questions.

Classification des philosophes à partir des questions posées

On constate qu'il y a trois types de philosophes : ceux qui conçoivent la philosophie comme une sagesse personnelle, ceux qui considèrent la philosophie comme une critique sociale et ceux qui voient en elle une réflexion sur le savoir.

La philosophie comme sagesse

Observons d'abord les philosophes qui s'intéressent aux problèmes humains fondamentaux. Ceux-ci perçoivent la philosophie comme une sagesse. Quelles sont les questions qui préoccupent ces philosophes ? Des questions du type : Dieu existe-t-il ? La vie a-t-elle un sens ? Comme il a été dit plus haut, le point de vue des chrétiens et le point de vue des existentialistes athées sont totalement opposés [12] sur ces deux questions, mais les deux groupes s'entendent sur la pertinence de ces questions et s'inscrivent de fait dans une conception de la « philosophie comme sagesse ».

Dans cette perspective, la question « Qu'est-ce que l'être humain ? » devient fondamentale. De même, les questions : « Que devons-nous faire pour être heureux ? » ou encore « Qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce que le mal ? » sont des questions primordiales pour les philosophes qui considèrent que la philosophie est une réflexion critique sur les problèmes humains fondamentaux.

Jean-Paul Sartre et François Hertel sont des exemples significatifs de philosophes concevant la philosophie de cette façon. Nous y reviendrons dans la troisième partie de ce livre.

La philosophie comme praxis sociale

Considérons maintenant une autre conception de la philosophie, celle des philosophes qui estiment que la philosophie est une réflexion critique sur la société. Ces philosophes se posent d'abord la question : « Qu'est-ce que la société ? » Ensuite, ils se demandent : « Quelle est la société idéale ? » Leur réflexion est centrée sur la société et ils conçoivent la philosophie comme une « praxis ». Il s'agit d'un mot grec qui veut dire « savoir lié à l'action, action liée au savoir ». En d'autres termes, pour eux, le rôle du philosophe consiste à réfléchir sur ce qui est souhaitable sur un plan social et à tenter de le réaliser le mieux possible. Les principaux représentants de cette tendance de la philosophie comme critique sociale sont Karl Marx et ses successeurs, les marxistes, ainsi que Simone de Beauvoir et ses successeurs les féministes. De tout temps, des philosophes ont conçu la philosophie de cette façon. Dans l'Antiquité grecque, Platon est sans aucun doute très important de ce point de vue, tout comme Aristote qui a écrit que l'homme est un animal politique, au sens moderne de social.

À titre d'exemple de cette conception de la philosophie, nous analyserons la pensée de Karl Marx dans la troisième partie de ce livre.

La philosophie comme savoir-analyse

En ce qui concerne les philosophes qui considèrent la philosophie comme une réflexion sur le savoir, ils se posent des questions comme : « Qu'est-ce que le savoir ? », « Quelles sont les limites du savoir ? », « Que vaut la science comme type de savoir ? » ou encore [13] « Que vaut la philosophie comme type de savoir ? » Ces philosophes s'intéressent aussi à la logique, ils se posent des questions du type : « Qu'est-ce que la logique ? », « Quelles sont les règles qui garantissent la cohérence d'un raisonnement ? », « Quelles sont les limites du raisonnement ? » ou encore « Qu'est-ce qui nous garantit la valeur de vérité d'un raisonnement ? » Les philosophes qui se posent ces questions considèrent que la philosophie est avant tout une réflexion critique sur le savoir et ses limites ; on appelle

cette conception de la philosophie « savoir-analyse ». Ces philosophes portent le nom d'« épistémologues », car ils font de l'épistémologie ; ce mot d'origine grecque signifie « science du savoir ».

Comme nous venons de l'expliquer, on peut classer les philosophes à partir des questions qu'ils se posent : ceux qui conçoivent la philosophie comme étant une sagesse, ceux qui la conçoivent comme une praxis sociale et ceux qui la considèrent comme une méthode de savoir et d'analyse ; ceux qui ne sont que philosophes, ceux qui sont philosophes sociaux et ceux qui sont épistémologues.

On doit d'abord savoir qu'à l'origine, les philosophes s'intéressaient à toutes ces questions à la fois ; ce n'est que plus tard qu'ils ont eu tendance à se spécialiser. Platon et Aristote, les plus grands philosophes de l'Antiquité, étaient très polyvalents. Ils s'intéressaient à la fois aux problèmes humains fondamentaux, à la société et au savoir. Platon a écrit sur la destinée humaine, sur la vie présente, sur la vie après la mort, sur la société idéale et sur le savoir. De même, Aristote a défini l'être humain et sa morale, il a analysé les sociétés de son temps et il a défini le savoir et la logique. Ces penseurs étaient de véritables génies universels.

Pour illustrer ces considérations sur les conceptions de la philosophie déterminées par les grandes questions philosophiques, nous nous pencherons sur la philosophie de Platon et d'Aristote.

Platon, sa conception de l'être humain

Considérons d'abord Platon, car il se posait les mêmes questions fondamentales que celles que l'on se pose aujourd'hui. Toute l'histoire de la philosophie n'est d'ailleurs, selon Whitehead, qu'un commentaire au bas des pages de Platon. Le premier philosophe important est sans aucun doute Socrate, le père de la philosophie occidentale, le maître de Platon, mais comme Socrate n'a rien écrit, nous connaissons son oeuvre grâce à Platon. Platon demeure le grand philosophe de l'Antiquité grecque. Il ne faut pas oublier non plus qu'il a été lui-même le maître d'Aristote, le plus grand homme de science de l'Antiquité.

Si on examine le détail de la pensée platonicienne pour identifier les questions qu'il formulait et les réponses qu'il a données à ces questions, on peut cerner l'essentiel du débat philosophique tel qu'il se posait dans l'Antiquité et tel qu'il se pose encore aujourd'hui. Platon, philosophe antique ayant vécu en Grèce de 428 à 348 avant Jésus-Christ, a écrit une trentaine de *Dialogues*, qui ressemblent à des pièces de théâtre mettant en vedette les philosophes de son époque, tels Socrate, Parménide, Hippias, Gorgias, Protagoras. Ces philosophes discutaient les principales questions philosophiques. En règle générale, le point de vue de Platon dans la discussion est exprimé par Socrate, qui était à la fois le Socrate historique et un fidèle porte-parole de Platon. Seuls les spécialistes peuvent préciser ce fait.

Si on se penche maintenant sur la question fondamentale : « Qu'est-ce que l'être humain ? » on doit d'abord dire en ce qui concerne Platon que ce penseur religieux considère qu'il y a chez l'être humain deux dimensions, la dimension matérielle, le corps, et la dimension spirituelle, l'âme immortelle, qui est la seule dimension importante. Pour lui, le corps est le tombeau de l'âme, ce qui empêche l'être humain de pleinement s'épanouir, d'atteindre son salut spirituel dans la contemplation des idées, du Bien, de Dieu. Le *Phédon* est un dialogue philosophique à forte connotation religieuse, où Platon décrit la mort de Socrate et révèle ses dernières confidences sur le sens de la vie et la vie après la mort. Socrate explique que l'homme est doué d'une âme immortelle vouée à la contemplation des idées et du sens de toute réalité, de Dieu, dans la mesure où l'homme a appris au cours de sa vie terrestre à se détacher du matériel pour s'attacher au spirituel. Socrate nous parle de sa grande espérance mystique. Pour lui, philosopher, c'est apprendre à mourir, à savoir apprendre à se détacher du matériel pour atteindre la spiritualité. Il s'agit d'une dimension fondamentale de la conception platonicienne de l'être humain. Il faut sans doute retenir, ici, non pas le détail des conceptions religieuses, le cycle des métempsycoses précédant le passage permanent au paradis, la hiérarchie des idées à contempler dans le monde spirituel, mais plutôt l'affirmation de la primauté de l'âme spirituelle sur le corps matériel et l'affirmation d'une vie après la mort faite de contemplation pour l'individu qui a bien vécu la vie présente, qui a vécu avec sagesse à la manière du philosophe. Le christianisme sera tout à fait l'héritier du platonisme. La théologie chrétienne reprendra l'idée que le corps est le tombeau de l'âme, qu'il est ce qui entraîne l'être humain vers le mal, que seul le salut de l'âme compte réellement.

[15]

Platon précise d'ailleurs sa conception de l'être humain, dans le *Phèdre* (246a-247c), sur le mode du mythe, celui du coche, qui lui permet de mieux expliquer sa pensée. Il décrit l'être humain comme un coche, ou un attelage à deux chevaux, composé d'un bon cocher ayant deux chevaux, un cheval blanc, docile et courageux, et un cheval noir, sensuel, rétif, peu docile et peu obéissant au cocher. Alors, pour Platon, l'être humain est dans la même situation que ce coche. C'est un être qui a une raison, par son âme immortelle, le cocher, mais qui a aussi un corps, les chevaux, le blanc et le noir. Le cheval blanc symbolise la volonté, le courage, l'agressivité bien canalisée, le désir de bien faire, les bonnes passions. Le cheval noir symbolise la sexualité, l'agressivité non canalisée, tout ce qui détourne l'être humain de sa véritable vocation, du droit chemin. Pour Platon, c'est la raison qui doit déterminer le comportement humain. L'être humain ne doit pas être dominé par ses mauvaises passions, par son irrationalité. Mais il doit user de force et de courage pour se maintenir dans le droit chemin. L'être humain ne peut pas faire disparaître complètement les forces irrationnelles qui l'habitent, mais il doit bien les canaliser pour atteindre ses fins. Cette image est très intéressante car elle met en évidence le fait que la conduite humaine est souvent déterminée plus nettement par les passions, les instincts, c'est-à-dire l'agressivité et la sexualité, que par la raison. Cette idée sera d'ailleurs reprise magistralement au XXe siècle par Sigmund Freud. Pour le père de la psychanalyse, un courant très important dans la psychologie contemporaine, l'être humain est comme un animal doué de raison. Un animal en ce sens que le comportement humain est déterminé avant tout par les instincts ; mais l'être humain est différent des animaux à cause de sa raison, de son moi. Freud pensait d'ailleurs, comme Platon, que le comportement humain doit être guidé par la raison et non dominé par les instincts, de façon à permettre à l'individu d'atteindre son plein épanouissement. Il est intéressant de constater qu'un auteur de l'Antiquité comme Platon avait découvert l'importance des instincts, de la sexualité, de l'agressivité comme facteurs déterminants du comportement humain, ainsi que la nécessité de bien canaliser l'énergie des instincts à la lumière de la raison pour permettre à l'individu de se réaliser pleinement. C'est ce que nous dit très clairement le mythe du coche.

Comme on le voit, les philosophes se posent très souvent les mêmes questions et, pour ce qui est des réponses, ils s'influencent les uns les autres. Freud, un au-

teur contemporain, pense en grande partie comme Platon, un auteur de l'Antiquité grecque. Platon conçoit l'être humain comme ayant foncièrement deux dimensions, [16] une âme immortelle, qui fait qu'il est doué de raison, et un corps matériel, qui fait qu'il est un animal domine par ses instincts, l'agressivité et la sexualité. Platon considère évidemment que ce qui est valable chez l'être humain, c'est la raison, et que le fait d'avoir un corps est un handicap pour le salut spirituel de l'être humain. Cette façon de penser a beaucoup influencé la culture occidentale qui a valorisé le spirituel et l'intellectuel aux dépens du matériel, du moins tant que le christianisme a été prédominant. Dans le christianisme, l'être humain était considéré comme ayant un corps matériel qui l'entraînait à faire le mal et ayant une âme spirituelle qui l'entraînait à faire le bien. Dans cette perspective, le devoir de l'être humain était de se détacher de son corps matériel, de renoncer aux plaisirs de la chair et de s'attacher à soigner sa dimension spirituelle pour sauver son âme, pour atteindre à la vie éternelle après sa mort. Le corps et la sexualité sont ici dévalorisés, tandis que l'âme et la spiritualité sont surestimées. Ce courant de pensée qui est issu de Platon, qui est passé par la théologie chrétienne de saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, a marqué toute la culture occidentale.

Platon, sa conception de la société idéale

Jetons maintenant un coup d'œil sur sa conception de la société, qui est d'ailleurs liée à sa conception de l'être humain. On la retrouve particulièrement développée dans le dialogue qui s'intitule *La République*.

Pour Platon, il existe trois types d'individus : ceux qui sont totalement dominés par leurs instincts, la masse des gens ; ceux qui veulent bien faire et qui ont du courage, la minorité ; et ceux dont le comportement est déterminé par la raison, ceux qui sont véritablement sages, une infime minorité. Pour en revenir à l'image du coche, l'attelage est conduit hors du chemin sans véritable direction par le cheval noir, l'attelage est conduit vaille que vaille par le cheval blanc et l'attelage est bien conduit sur la bonne route par un cocher compétent. Selon Platon, comme il y a trois types d'individus, il y a donc trois classes de gens qui peuvent participer à la bonne marche de la société à condition qu'ils occupent chacun leur rôle respectif. Pour lui, l'ordre sur un plan social est ce qu'il y a de plus important, c'est ce

qui garantit le maintien et le développement de la société ; il qualifie cet ordre de justice.

Considérons chacune des classes. D'abord la masse, qui est formée de gens dominés par leurs instincts, l'agressivité et la sexualité, ce qui les porte à la violence et à la débauche. La masse a tendance [17] à faire le mal lorsqu'elle n'est pas encadrée et disciplinée. Par contre, bien encadré, ce groupe peut fournir un bon travail dans la production des biens matériels, de la richesse collective. Ce groupe est celui des producteurs, agriculteurs et artisans de toutes sortes.

Le deuxième groupe, une minorité, est constitué des gens qui ne sont pas dominés par leurs mauvais instincts, qui naturellement veulent bien faire, qui ont du courage mais qui ne sont pas pleinement développés sur le plan intellectuel. Cependant, bien encadrés et bien disciplinés, ces gens peuvent faire un travail très utile de police et d'armée, c'est-à-dire maintenir l'ordre à l'intérieur de la société, et défendre cette société face aux ennemis extérieurs. Ce groupe est celui des gardiens de la sécurité de l'État. Dans la société idéale platonicienne, il devrait être totalement dévoué à l'État et ne pas avoir de famille, un peu comme les soldats spartiates ou les maoïstes modernes.

Quant au troisième groupe, une infime minorité, ce qui le caractérise est le fait que la conduite de ces personnes est guidée avant tout par la raison ; ce sont de véritables philosophes, des sages. Ces gens sont les plus intègres, les plus sages, ceux qui savent le mieux ce qui est souhaitable pour la société ; pour cette raison, ils devraient être au pouvoir. Pour Platon, le pouvoir devrait être aux mains des gens les plus compétents, de ceux qui savent ce qui est bon pour l'ensemble de la société, de ceux qui sont totalement dévoués au bien commun, c'est-à-dire les philosophes.

Platon pense en fait que chaque personne dans la société doit occuper la place dans laquelle elle est la plus compétente, que les producteurs doivent produire, que la police doit surveiller et que les philosophes doivent diriger. Évidemment, sa conception autoritaire de la société peut être très discutable, non parce qu'il insiste sur le fait que chacun a un rôle spécifique à jouer, ce qui est tout à fait juste, mais parce qu'il enferme dans un rôle rigide et limité d'une façon permanente chaque individu. Sans doute a-t-il une vision un peu pessimiste de la masse des gens, les considère-t-il plus limités qu'ils ne le sont en fait. Sans doute surestime-

t-il le dévouement à l'État du groupe des gardiens ? Sans doute surestime-t-il le rôle des philosophes dans sa société idéale. Cependant, malgré ses défauts évidents, le modèle de société idéale suggéré par Platon a le mérite d'insister sur le fait que le pouvoir doit être dans les mains de gens compétents et dévoués au bien commun. Il a aussi le mérite d'insister sur la nécessité d'une organisation rationnelle de la société, cela pour la production des biens matériels et l'organisation générale de la société sur le plan social, afin de bien la protéger des dangers [18] intérieurs et extérieurs. Ce fut le premier penseur politique à faire ces considérations. On peut sûrement dire que Platon a perçu ces problèmes, qu'il a posé les questions fondamentales sur un plan social et qu'il a donné des réponses à ces questions qui peuvent sans doute être discutables mais qui nous amènent encore aujourd'hui à réfléchir sur ce qui est souhaitable sur le plan social.

Comme on le constate chez Platon, la philosophie est une réflexion sur les problèmes humains fondamentaux, sur les questions comme : « Qu'est-ce que l'être humain ? », « Quelle est la destinée humaine ? », « Que doit faire l'être humain ? » Elle est de plus une réflexion sur la société, sur des questions comme : « Qu'est-ce que la société ? », « Comment est-elle composée, de quelles classes sociales ? » « Quelle est la société idéale ? », « Comment devrait-elle être organisée ? » Etc. En outre, Platon s'intéresse au problème de la connaissance. À travers le mythe de la caverne dans *La République*, il nous explique son point de vue sur cette question, à savoir que la véritable connaissance est la connaissance rationnelle. La véritable science n'est pas affaire de perception, mais de rationalisation, de compréhension des grandes idées qui définissent la réalité et lui donnent un sens profond. Point de vue de mathématicien devenu philosophe rationaliste et mystique à la fois. Aristote, son disciple, partant de là, saura échapper à ce rationalisme mystique pour développer la science occidentale.

Aristote, sa conception du savoir

Ayant illustré à partir de Platon la conception de la philosophie à la fois comme sagesse et comme praxis sociale, cela faisant référence à diverses parties de son oeuvre, nous illustrerons maintenant la conception de la philosophie comme savoir-analyse, à partir de la conception de la connaissance développée par Aris-

tote. Si je choisis Aristote plutôt que Platon, c'est parce que sa conception du savoir a, à mon humble avis, beaucoup mieux résisté à l'histoire, qu'elle nous est plus familière et plus acceptable, qu'elle est moins religieuse et plus scientifique.

Disciple de Platon, Aristote est un auteur très important dans l'histoire de la philosophie, surtout en ce qui a trait à sa conception du savoir. Car il ne faut pas oublier qu'il a été l'homme de science le plus important de l'Antiquité et que la science occidentale lui doit beaucoup.

Comment conçoit-il le savoir ? Pour lui, toute connaissance passe d'abord par la perception, pour ensuite se développer dans le processus d'abstraction. On a une première connaissance, grâce aux [19] sens, la vue, le toucher, l'odorat, on perçoit une réalité, par exemple cette table qui est devant moi. Je perçois que c'est une table. Je perçois qu'elle est haute ou qu'elle est basse, qu'elle est faite de bois ou de métal, qu'elle est brune ou qu'elle est blanche, etc. Ensuite, je peux, par mon intelligence, préciser pourquoi je dis que c'est une table, en donner une définition qui laisse tomber l'inessentiel, pour ne retenir que l'essentiel. Dans ce cas-ci, je peux dire qu'une table est un meuble sur lequel on peut poser des objets, je peux préciser que c'est une table de salon, qu'elle est basse, qu'elle est brune et faite de bois, etc.

À quel moment peut-on dire, d'après Aristote, que l'on connaît vraiment une réalité ? C'est à partir du moment où l'on peut donner une définition essentielle de cette réalité, dire ce qu'elle est fondamentalement. Si on continue avec l'exemple de la table, la définition essentielle ou l'essence du phénomène est ce qui est vrai de toutes les tables, ce qui fait qu'on a affaire à une table et non à un autre objet, à une autre réalité. Il faut savoir distinguer l'essence, ce qui est fondamental, de l'accident, ce qui peut varier. Toutes les tables sont des meubles sur lesquels on peut poser des objets, ce qui est l'essence. Cependant, on peut avoir des tables de salon, des tables de cuisine, des tables de métal, des tables de bois ; celles-ci ont diverses couleurs, ces dernières caractéristiques étant des accidents, c'est-à-dire des caractéristiques inessentiels quant à la définition même de la réalité fondamentale de la table.

Aristote ira encore un peu plus loin lorsqu'il se demandera quelles sont les questions qu'il faut se poser pour bien cerner chacune des réalités. Il considérera quatre questions, ou aspects de la réalité, ce qu'on appelle les quatre causes fon-

damentales : (1) la cause matérielle ; (2) la cause formelle ; (3) la cause efficiente et (4) la cause finale. Pour ce qui est des questions, il se pose les quatre questions suivantes : (1) De quoi cette réalité est-elle faite ? (2) Quelle définition peut-on donner de cette réalité ? (3) Qui est responsable ou qui a fait effectivement cette réalité ? (4) En vertu de quelle fin ultime cette réalité existe-t-elle ?

Si on reprend l'exemple de la table, on a la cause matérielle : cette table est faite de bois ; la cause formelle : cette table, comme toutes les tables, est un meuble sur lequel on peut poser des objets ; la cause efficiente : cette table a été faite par quelqu'un dans une manufacture de meubles au XXe siècle ; la cause finale : cette table est un meuble qui a pour objectif d'améliorer le confort des êtres humains vivant au XXe siècle.

[20]

Comme on le constate, Aristote a conçu une méthode très féconde d'analyse de la réalité, qui permet de classer les réalités d'une façon rationnelle. Cela a entraîné le développement de la science.

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 2

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- saisir les différentes problématiques dans le questionnement philosophique ;
- saisir dans l'œuvre d'un auteur ce qui relève de la philosophie sagesse, de la philosophie praxis et de la philosophie savoir-analyse.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter de une ou plusieurs des questions suivantes. Cette discussion peut se faire en groupe dans le cours ou en sous-groupes et être suivie d'une plénière. Le professeur pourra exiger des comptes rendus de discussion. Ces questions pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits par les étudiants et les étudiantes.

Liste suggérée des questions à débattre :

- Analyser chez Platon :
 - a) sa conception de la connaissance ;
 - b) sa conception de l'être humain et de la destinée humaine ;
 - c) sa conception de la société.
- Montrer en quoi Platon considère la philosophie à la fois comme une méthode de savoir et d'analyse, comme une sagesse et comme une praxis sociale.
- Analyser la conception de la connaissance chez Aristote et montrer en quoi il considère la philosophie comme une méthode de savoir et d'analyse.

[21]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Première partie. Qu'est-ce que la philosophie ?

Chapitre 3

Idéalisme, matérialisme

*Classification des philosophes
à partir des réponses données*

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons parlé d'une classification des philosophes à partir des questions qu'ils se posent. Nous parlerons maintenant d'une autre classification, celle-ci basée sur les réponses données aux questions philosophiques.

Il y a trois types de philosophes d'après la première classification à partir des questions : ceux qui s'intéressent aux problèmes humains fondamentaux, ceux qui s'intéressent à la société et ceux qui s'intéressent au savoir. S'il y a une entente sur les questions, il n'y en a pas nécessairement une sur les réponses à donner aux questions. Il y a deux grands courants qui traversent toute l'histoire de la philosophie, deux types de réponses données aux questions philosophiques. Ces deux grands courants sont l'idéalisme et le matérialisme. Nous les définirons et en expliquerons la signification au cours de ce chapitre.

Qu'est-ce que l'idéalisme ? Qu'est-ce que le matérialisme ? Ce sont des conceptions générales de la réalité présentes tout au long de l'histoire de la philosophie.

L'idéalisme

L'idéalisme est une conception générale selon laquelle la réalité compte deux dimensions fondamentales : une dimension spirituelle [22] et une dimension matérielle. Pour sa part, dans le matérialisme, il n'y a qu'une dimension : le matériel. Par exemple, un auteur idéaliste conçoit qu'il y a dans la réalité deux dimensions : une dimension spirituelle et une dimension matérielle. Il concevra l'être humain de cette façon, comme ayant une âme spirituelle et un corps matériel ; il croira en l'existence de Dieu comme étant la principale réalité spirituelle et pensera qu'il y a un rapport entre Dieu et l'être humain, à cause de leur dimension spirituelle commune. Il insistera fortement sur l'importance de cette dimension spirituelle qui sera le fondement de toute réalité ; elle sera donc primordiale. Rares sont les philosophes qui vont jusqu'à nier toute dimension matérielle, quoiqu'il y en ait eu historiquement ; mais ce qui est considéré ici comme étant fondamental, c'est la dimension spirituelle. Chez les idéalistes, la réalité matérielle existe, mais elle est toujours doublée d'une réalité spirituelle qui la fonde et la justifie. Par exemple, ils considéreront que l'être humain a un corps comme les animaux, mais ils insisteront surtout sur le fait qu'il possède une âme immortelle et que par conséquent celui-ci est totalement distinct des animaux et a une vocation tout à fait autre que la leur, que l'essentiel n'est pas la vie présente mais la vie future après la mort.

L'idéalisme objectif

Il y a deux types d'idéalisme : l'idéalisme objectif et l'idéalisme subjectif. Qu'est-ce que l'idéalisme objectif ? Le christianisme, par exemple, est une forme d'idéalisme objectif. Car les chrétiens affirment qu'il existe un Dieu, puissance spirituelle par excellence, qui est le Créateur de l'univers et de l'être humain. Ils conçoivent l'être humain comme étant à l'image de Dieu, c'est-à-dire ayant une dimension spirituelle, par son âme immortelle, et possédant un corps matériel. Ils conçoivent que la vocation de l'être humain est de faire le bien dans cette vie pour pouvoir rejoindre Dieu après la mort, et vivre en sa présence pour l'éternité. On a donc affaire à un idéalisme objectif car il y a affirmation de l'existence objective

de la dimension spirituelle dans la réalité, en Dieu et chez l'être humain, et c'est cette dimension spirituelle qui est valorisée et non la dimension matérielle. On pourrait aussi donner l'exemple du platonisme dont on a déjà parlé. L'idéalisme objectif considère que le spirituel existe en dehors de l'être humain, en Dieu ou dans les idées immortelles, comme chez Platon. Pour ces penseurs, l'essentiel est le spirituel ; ce sont des philosophies d'origine religieuse. Les principaux auteurs de ce courant de pensée sont Platon, les auteurs chrétiens, par exemple, saint Augustin, saint Thomas [23] d'Aquin, Teilhard de Chardin, et les auteurs religieux en général tant d'Occident que d'Orient. Ce courant est très important dans l'histoire de la pensée. Nous en reparlerons un peu plus loin lorsque nous aborderons l'histoire de la philosophie.

L'idéalisme subjectif

En ce qui concerne l'idéalisme subjectif, il y a ici insistance sur le fait que le spirituel est une caractéristique propre de l'être humain, qu'il est à l'intérieur de l'être humain. L'être humain est conçu comme un sujet unique qui donne un sens par sa pensée à la réalité. C'est un peu comme si l'être humain était divinisé, qu'il donnait par sa pensée un sens à toute la réalité, qu'il en était la justification fondamentale. L'auteur qui a poussé le plus loin cette forme d'idéalisme centré sur le sujet, donc subjectif, est un évêque irlandais du XVIII^e siècle, Berkeley. Cet auteur était persuadé qu'on n'a jamais d'autre certitude que la certitude de soi-même, de sa propre existence, de son propre moi, et que ce qui existe est ce que l'on perçoit au moment où on le perçoit. Par exemple, je vous regarde, je sais que vous existez ; je me tourne la tête, je ne sais pas si vous existez encore puisque je ne vous perçois plus. Comme on le constate, cette façon de concevoir la réalité est assez discutable... Cette position n'a pas été continuellement reprise dans l'histoire de la philosophie, elle l'a été exceptionnellement du moins sous cette forme radicale, car très discutable. Par contre, l'insistance sur le sujet, sur le fait que chaque être humain est un individu pensant, plus ou moins enfermé en lui-même, qui donne un sens à sa propre réalité et aux autres réalités qui l'entourent, cela constitue une position très présente dans la philosophie idéaliste depuis la Renaissance.

Si l'on pense à Descartes ² qui exprimait la certitude de son existence par sa propre pensée en écrivant : « Je pense donc je suis », ou à Kant qui centrait toute sa philosophie sur le sujet qu'il qualifiait de « transcendantal », ou encore à Sartre qui qualifiait l'être humain de « projet individuel ³ », on se rend compte que ce courant est très présent dans la culture philosophique.

[24]

L'idéalisme est généralement influencé par les religions

Ce qui caractérise donc les idéalistes, c'est que ces philosophes considèrent qu'il y a deux dimensions dans la réalité : la dimension matérielle et surtout la dimension spirituelle, qui est la plus fondamentale. Ils insistent soit sur la dimension spirituelle que l'on trouve d'abord en Dieu ou à l'extérieur de l'être humain, ce qui est l'idéalisme objectif, soit sur la dimension spirituelle que l'on trouve dans chaque être humain, ce qui est l'idéalisme subjectif. Pour les idéalistes, la dimension spirituelle est ce qu'il y a de plus important et ceux-ci sont influencés de diverses manières par les religions, l'orphisme chez Platon, le christianisme chez Thomas d'Aquin, Descartes et Kant. L'idéalisme est un type de pensée qui a une origine religieuse. Il suffit de regarder les principales caractéristiques de l'idéalisme sur les points suivants : la conception de Dieu, la conception de l'univers, la conception de l'être humain, la conception de la société. Les idéalistes pensent que Dieu existe. Il peut y avoir entre les auteurs des représentations différentes de Dieu. Par exemple, les chrétiens estiment que Dieu existe à l'extérieur de l'univers, qu'Il en est le Créateur et qu'Il lui donne un sens ainsi qu'à l'être humain. Au contraire, les auteurs panthéistes, comme les stoïciens, identifient Dieu à l'Univers et conçoivent l'être humain comme une parcelle de l'Univers, donc de la divinité. Il y a des différences quant à la façon dont ils appréhendent Dieu, mais tous

² Il n'y a qu'une certitude fondamentale, c'est celle de sa propre existence à soi-même ; on est certain que soi-même existe justement parce qu'on le constate par la pensée. Je peux me tromper en pensant, mais même pour me tromper je dois exister, le fait même de mon erreur prouve, confirme mon existence.

³ Tout en étant subjectif, Sartre est un matérialiste.

conçoivent qu'il existe un Dieu qui donne un sens à la réalité et qui fixe ce qui est bien et ce qui est mal pour l'être humain. Voilà une caractéristique fondamentale de la philosophie idéaliste. Les idéalistes subjectifs insistent, quant à eux, sur ce qui est commun entre l'être humain et Dieu, la dimension spirituelle, le pouvoir de penser et de donner un sens à la réalité. Cela dans une perspective qui reconnaît généralement la supériorité de Dieu sur l'être humain mais qui exceptionnellement a été jusqu'à diviniser l'être humain. Ce serait le cas du philosophe québécois André Moreau.

Au sujet de la conception de l'univers, étant donné que ces philosophes considèrent que Dieu existe, ils considèrent donc qu'il y a un rapport entre Dieu et l'univers. Par exemple, pour les chrétiens, l'univers a été créé par Dieu, ce qui lui donne un sens. Pour ces penseurs, l'univers a un sens, il n'est pas absurde.

Pour eux, l'être humain a deux dimensions, un corps matériel et une âme spirituelle, et par son âme spirituelle il ressemble à Dieu, il est divin d'une certaine façon. Ces auteurs valorisent la dimension [25]

spirituelle. Par exemple, Socrate considère qu'il est important de faire le bien, de rechercher le spirituel plus que le matériel ; cela permet d'atteindre à la vie éternelle après la mort. Les chrétiens voient la chose de la même manière. Le spirituel est perçu comme étant l'essentiel par tous ces auteurs. Pour ce qui est de la conception de la société, on peut dire que souvent les idéalistes ont été conservateurs. Ils ont eu tendance à justifier le statu quo, c'est-à-dire à accepter la société telle qu'elle était dans toute son imperfection, avec ses injustices. Et même Platon aurait voulu revenir à des formes antérieures plus autoritaires que la république existante à son époque. Les auteurs marxistes défendent la thèse que tous les idéalistes sont des penseurs religieux conservateurs opposés à la science et au progrès social. Cela n'est que partiellement vrai historiquement. S'il est vrai que Platon était sur le plan social un réactionnaire et que le christianisme a justifié la hiérarchie féodale, le pouvoir de la noblesse et des rois, il est faux d'affirmer que toute pensée religieuse est par essence conservatrice et réactionnaire. Des exemples historiques, moins nombreux il est vrai, vont dans le sens contraire. On peut citer certains courants religieux révolutionnaires dans le passé comme dans le présent. Par exemple, Thomas Münzer, un réformateur protestant allemand au moment de la Réforme, Dom Helder Camara, un évêque catholique actuel d'Amérique latine.

Le matérialisme

Le courant de pensée opposé, le matérialisme, est aussi très important dans l'histoire de la philosophie. Il est caractérisé par le fait que ces philosophes conçoivent la réalité comme étant uniquement matérielle. Autrement dit, pour eux, la dimension spirituelle n'existe pas. Ce courant de pensée a été très influencé par la science, contrairement à l'idéalisme qui, lui, a surtout été influencé par la religion. Il est apparu au moment des origines de la philosophie grecque ; il a toujours été présent marginalement dans l'histoire de la philosophie occidentale et il est particulièrement présent dans la philosophie actuelle. C'est une constante à travers l'histoire de la philosophie. Au cours de celle-ci, il y a toujours eu deux types de penseurs, les idéalistes et les matérialistes, des penseurs plus influencés par la religion et d'autres plus influencés par la science. Si on examine les principales caractéristiques de la pensée matérialiste, on constate d'abord que, comme ces philosophes considèrent que le spirituel n'existe pas, Dieu n'existe pas. Les matérialistes sont athées. Pourquoi pensent-ils que Dieu n'existe pas ? Parce [26] qu'ils jugent que la réalité est uniquement matérielle et qu'elle peut être perçue par les sens, et comme on ne peut percevoir Dieu ou l'âme immortelle par les sens, ces réalités n'existent pas. Pour les matérialistes, n'existe que ce qui peut être perçu par les sens. On peut donner évidemment une extension à ses sens, un microscope peut permettre de voir des choses plus petites, un télescope de voir des choses plus loin, mais en définitive toute connaissance réelle repose sur la perception,

Si Dieu n'existe pas, il ne peut y avoir eu de création de l'univers comme le prétendent les chrétiens. Par conséquent, l'univers est sans doute éternel et purement matériel. Ces philosophes ne peuvent évidemment expliquer pourquoi il y a un univers plutôt que rien. Ils se limitent à en constater l'existence. C'était, par exemple dans l'Antiquité, le point de vue d'Épicure. Selon lui, il fallait cesser de craindre les dieux, car ils n'existent probablement pas. Ce qui existe, c'est la réalité matérielle que l'on peut percevoir par nos sens, réalité formée d'agréats d'atomes, d'agencements particuliers. La mort est ainsi la dissolution d'un agrégat particulier qui formait un être humain. Épicure avait une vision matérialiste atomiste de la réalité, et comme il pensait que Dieu n'existait pas, qu'il n'y avait pas de vie

après la mort, il considérait que chaque être humain devait profiter au maximum de sa vie présente, sa seule richesse. Il a donc développé une philosophie du plaisir. Il pensait qu'il faut profiter au maximum de la vie présente, ce qui signifiait pour lui bien manger, bien boire, avoir des rapports sexuels et affectifs satisfaisants, mais surtout développer son potentiel intellectuel et tenter d'atteindre une véritable paix intérieure. Même s'il était un auteur matérialiste, Épicure accordait une très grande importance à la vie de l'esprit et à la paix intérieure, fruit d'une véritable sagesse.

En résumé, il y a un lien entre les différents éléments de chacune des philosophies. Si quelqu'un pense que Dieu n'existe pas, il y a de fortes chances pour qu'il pense que l'univers est éternel et matériel, et que l'être humain est un animal plus intelligent que les autres animaux, mais soumis à la mort et ne possédant en fin de compte que sa vie présente pour être heureux.

Pour les philosophes matérialistes, l'être humain est d'abord son corps matériel et son potentiel intellectuel qui le distingue des autres animaux ; tout s'explique à un niveau matériel. La pensée n'est qu'un épiphénomène matériel, une production du cerveau humain. Ils ne nient pas en règle générale la spécificité humaine, mais ils considèrent qu'il n'y a aucune raison valable permettant de prétendre que l'être humain possède une âme immortelle et une [27] autre vie après la mort. L'être humain est un animal parmi d'autres animaux, plus intelligent que les autres animaux, mais peut-être aussi plus vulnérable, dans une situation particulièrement dramatique, car non seulement il est mortel, mais il sait qu'il l'est.

Les matérialistes et la philosophie sociale

Si on regarde maintenant la conception de la société des philosophes matérialistes, on constate qu'ils ont souvent eu une conception progressiste de la société, qu'ils ont souvent été des contestataires du pouvoir et de l'ordre établi. Par exemple, dans l'Antiquité, tout au contraire de Platon, auteur idéaliste objectif qui était contre la démocratie athénienne, qui était pour une société autoritaire où le pouvoir aurait été sans partage entre les mains des philosophes, Épicure, auteur matérialiste par excellence, était en faveur d'un retrait des philosophes de la vie socia-

le, d'un retrait dans la vie privée. Pour lui, tous pouvaient avoir accès à cette sagesse qu'est la philosophie, même les femmes et les esclaves. C'était une manière de contester les pouvoirs établis. Autre exemple, ce sont les philosophes encyclopédistes du XVIII^e siècle, Rousseau, Voltaire, Diderot, qui ont contesté le pouvoir de l'Église et qui ont défini ce que deviendrait la démocratie. De même, c'est un auteur comme Marx qui a contesté au XIX^e siècle les injustices du capitalisme et tracé vaille que vaille la voie au socialisme. On retrouve sans doute, comme le pensent les marxistes, plus de progressistes du côté des matérialistes, mais il ne faut sans doute pas trop durcir cette thèse si on veut rester fidèle à l'histoire. Par exemple, Jean-Jacques Rousseau, auteur français du XVIII^e siècle, et John Locke, auteur anglais du XVII^e siècle, sont les grands concepteurs de la démocratie, ceux qui se sont opposés à la monarchie du droit divin, à l'absolutisme royal. Cependant, il ne faut pas oublier qu'ils n'étaient pas franchement athées, et par conséquent purement matérialistes. Comme vous le savez, la démocratie est le pouvoir du peuple, par le peuple et pour le peuple ; en démocratie, en principe, le pouvoir émane du peuple et est au service du peuple. Le fait de concevoir le pouvoir politique de cette façon est sans doute nettement préférable au fait de prétendre que toute autorité vient de Dieu et surtout qu'il faut prêter obéissance absolue au roi, représentant de Dieu sur la terre. Il vaut probablement mieux, sur un plan social et politique, reconnaître l'égalité des citoyens devant la loi et prôner une gestion rationnelle de la chose publique. Cette vision est sûrement un progrès de l'esprit, des institutions et des sociétés. Mais que d'abus ont été faits au nom de ces idées pourtant [28] légitimes ! On n'a qu'à penser aux excès des révolutions française et russe pour s'en convaincre.

Si, d'une part, les philosophes religieux ont souvent défendu des idées conservatrices sur le plan politique et se sont souvent opposés à la science, si, d'autre part, les philosophes matérialistes ont souvent défendu des idées progressistes sur le plan politique et favorisé le développement de la science, il n'en demeure pas moins que les abus ne sont pas d'un seul côté et que l'humanisme n'est pas l'apanage des matérialistes ou des idéalistes. Les agissements des marxistes-léninistes au XX^e siècle peuvent se comparer aux agissements des théologiens chrétiens inquisiteurs du XVII^e siècle qui ont condamné Galilée.

En conclusion

En philosophie, quant au type de réponses, on est placé devant deux conceptions générales de la réalité : l'idéalisme et le matérialisme. Ces conceptions se veulent des réponses globales aux grandes questions philosophiques. L'idéalisme conçoit qu'il y a deux dimensions dans la réalité, la dimension matérielle et la dimension spirituelle, cette dernière étant la plus fondamentale. Le matérialisme conçoit qu'il n'y a qu'une dimension dans la réalité, la dimension matérielle. On peut alors classer les philosophes à partir de ces réponses données par les philosophes aux grandes questions philosophiques.

Il y a donc deux méthodes complémentaires pour classer les philosophes, soit à partir des questions posées et à partir des réponses données à ces questions. On doit donc formuler les questions suivantes pour situer chacun des philosophes : (1) Comment conçoit-il la philosophie, comme une sagesse, une critique sociale, une réflexion sur le savoir ? (2) Adopte-t-il une perspective idéaliste ou matérialiste ? (3) S'agit-il d'idéalisme objectif ou subjectif ? (4) S'agit-il de matérialisme traditionnel ou dialectique ⁴ ?

En se fondant sur cette classification, on peut, pour une meilleure compréhension, schématiser l'histoire de la philosophie. C'est ce que nous ferons dans le prochain chapitre.

⁴ Le matérialisme traditionnel est plutôt mécaniste, il conçoit la réalité comme une vaste machine, une mécanique. Le matérialisme dialectique des marxistes, par exemple, met l'accent sur le devenir, sur l'évolution de la réalité matérielle.

[29]

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 3

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- distinguer le point de vue des philosophes idéalistes de celui des philosophes matérialistes ;
- analyser une philosophie en fonction de ses principales conceptions : conception de Dieu, de l'univers, de l'être humain, de la société, du savoir.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter les questions suivantes. Celles-ci pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits.

- Y a-t-il dans la réalité une dimension spirituelle, comme le prétendent les idéalistes ?
- La réalité n'est-elle que matière, comme le prétendent les matérialistes ?
- Êtes-vous matérialiste ou idéaliste ? justifiez votre point de vue.

[31]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Deuxième partie

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ?

[Retour à la table des matières](#)

[33]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Deuxième partie. Histoire de la philosophie ?

Chapitre 4

La philosophie en Occident

***L'histoire de la philosophie
dans l'histoire des civilisations d'Occident***

[Retour à la table des matières](#)

Pour bien comprendre l'histoire de la philosophie, il faut l'envisager à travers l'histoire des civilisations. Et qu'est-ce qu'une civilisation ? C'est l'ensemble des caractéristiques propres à une société donnée considérée, à un moment précis de l'histoire par l'historien des civilisations, dans toutes ses dimensions significatives, c'est-à-dire géographique, démographique, économique, technique, sociale, politique et surtout idéologique. Une civilisation est avant tout une façon de vivre et de penser d'un groupe de gens à un moment donné de l'histoire humaine.

Si on considère l'histoire de l'Occident, il y a eu trois grandes civilisations. La première fut la civilisation antique gréco-latine, composée de la civilisation grecque, ayant son principal centre à Athènes, et de la civilisation romaine, ayant son principal centre à Rome, civilisation s'inscrivant dans la suite culturelle de la pré-

cédente. La civilisation gréco-latine s'étend dans le temps du VIII^e siècle ⁵ avant Jésus-Christ au Ve siècle après Jésus-Christ. La deuxième civilisation importante fut la civilisation médiévale, qui commence à la chute de l'empire romain d'Occident au Ve siècle et [34] s'étend jusqu'à la Renaissance exclusivement, c'est-à-dire du Ve siècle au XIV^e siècle inclusivement. La troisième civilisation, la période moderne, débute à la Renaissance (XV^e siècle) et nous sommes encore aujourd'hui dans cette civilisation quoi qu'en disent certains auteurs. Pour bien comprendre l'histoire de la philosophie en Occident, il faut la resituer dans l'histoire de la culture occidentale en général ⁶.

On peut analyser chacune des civilisations de la façon suivante : d'abord considérer le cadre de l'économie et des classes sociales qui en découlent, ensuite considérer l'organisation politique la plus caractéristique de chacune des périodes et, pour terminer, considérer les principaux débats idéologiques, qui manifestent les différentes façons de penser en présence à chaque époque. Nous ébaucherons à grands traits un tableau qui a pour but de vous initier à la question ; les nuances devront nécessairement être sacrifiées, faute de temps et d'espace. Nous centrerons surtout notre analyse sur l'histoire de la culture occidentale.

En ce qui a trait à la culture, nous aborderons principalement les grandes idéologies qui sont des façons de penser collectives souvent inspirées au départ du point de vue d'intellectuels plus ou moins isolés comme les philosophes ou les penseurs religieux. Par exemple, à l'origine, le christianisme était le point de vue de Jésus-Christ, un Juif marginal à l'époque de l'empire romain, et de quelques disciples. C'est lorsque ce point de vue est devenu très répandu au Moyen-Âge qu'on a eu affaire à une idéologie qui a joué un rôle capital dans l'histoire de la civilisation occidentale. Il en est de même du point de vue de Karl Marx, philosophe marginal du XIX^e siècle, contestataire du capitalisme et prophète du socialisme. Son point de vue est devenu une idéologie lorsqu'il a été récupéré par des groupes révolutionnaires du XX^e siècle qui ont voulu remplacer le capitalisme par le communisme en U.R.S.S. et en Chine, entre autres.

⁵ C'est au VIII^e siècle qu'Homère a écrit *l'Iliade* et *l'Odyssée*, fondement culturel de cette civilisation. On pourrait aussi faire débiter la période autour du Xe siècle, ce qui en serait la pré-histoire d'une certaine façon.

⁶ Sur l'histoire de l'Occident, on pourra consulter *L'Histoire universelle* de Carl Grimberg ainsi que *L'Histoire des idéologies* de François Châtelet (voir la bibliographie à la fin de l'ouvrage).

Pour bien comprendre les idéologies, il faut les resituer dans le contexte social, et pour bien comprendre le contexte social, il faut saisir la notion de classe sociale. Qu'est-ce qu'une classe sociale ? C'est un groupe de personnes ayant en commun un même revenu et par conséquent un même niveau de vie. On se rend compte que, dans toutes les sociétés, il y a des pauvres, des plus ou moins [35] pauvres, des riches. On remarque habituellement que les riches ont plus de pouvoir non seulement sur le plan économique mais aussi sur le plan politique, que les pauvres et que les plus ou moins pauvres ont tendance parfois à s'unir contre les riches s'ils ont conscience de leur situation désavantageuse et s'ils peuvent espérer la modifier. Pour ce qui est des façons de penser, de l'idéologie, les riches ont tendance à accepter la société telle qu'elle est et les pauvres ont tendance à protester contre l'ordre existant, en voulant le modifier ou en se réfugiant dans l'espérance d'un autre monde meilleur après la mort. Par exemple, le christianisme primitif était un refus de l'ordre de l'empire romain, l'espérance pour les pauvres et les esclaves d'un avenir meilleur dans une autre vie après la mort. Ce christianisme persécuté dans l'empire romain deviendra l'idéologie des riches et des dominants au Moyen-Âge, la justification du pouvoir du roi et des nobles, la justification de l'autorité existante. Il y a donc un rapport entre l'idéologie et la situation sociale. Dans toute société, il y a diverses façons de penser qui reflètent le point de vue de chacun des groupes sociaux en présence. Et comme le disait Marx, les idées dominantes ont toujours été celles de la classe dominante dans une société donnée.

La civilisation gréco-latine et sa philosophie

Si on regarde maintenant la civilisation antique ou gréco-latine, on peut dire les choses suivantes. D'abord, sur le plan de l'économie, il y avait dans la Grèce antique une petite minorité de gens qui étaient riches, les aristocrates comme Platon, une minorité plus nombreuse de gens qui étaient plus ou moins pauvres, les simples citoyens comme Socrate, et la grande masse qui était très pauvre, les esclaves. Les aristocrates géraient leurs propriétés et vivaient du travail de leurs nombreux esclaves, les simples citoyens étaient des petits paysans ou des artisans, par exemple des coiffeurs, des boulangers, des bouchers, qui eux aussi possé-

daient des esclaves qui faisaient le gros du travail. Ceux qui travaillaient étaient les esclaves et les étrangers, les métèques. Par conséquent, on avait affaire à une société où une minorité plus ou moins riche et oisive contrôlait à la fois l'économie et le pouvoir politique. À l'époque de Socrate, il y avait à Athènes une démocratie où les citoyens mâles pouvaient intervenir dans la direction des affaires de la cité-État. Cette démocratie était évidemment restreinte, mais c'était la première démocratie d'Occident, et c'est dans ce contexte que s'est développée la philosophie, la démocratie favorisant les discussions entre citoyens.

[36]

Sur le plan culturel, au niveau des idéologies, il y avait trois façons de penser : la religion traditionnelle, la philosophie idéaliste et la philosophie matérialiste.

La religion traditionnelle, qui constitue le point de vue le plus répandu, était une vision religieuse polythéiste. En d'autres termes, les Grecs pensaient qu'il y avait plusieurs dieux ressemblant aux hommes tout en étant plus parfaits (ou même plus méchants) et qui pouvaient intervenir dans la vie des humains. Ces derniers tentaient de se concilier les dieux en espérant une vie meilleure après la mort pour celui ou celle qui a bien vécu sa vie terrestre. Il y avait selon eux un dieu du Ciel, Zeus, un dieu de la Mer, Poséidon, un dieu de la Guerre, une déesse de l'Amour. Les Romains concevront les divinités de la même façon ; seuls les noms changeront. Par exemple, Zeus deviendra Jupiter. Ce que les Romains et les Grecs connaissaient des dieux, ils le connaissaient par leurs mythologies. Ils expliquaient tous les phénomènes naturels ainsi que les sentiments humains en fonction de l'intervention des dieux.

Alors, à partir du VI^e siècle avant Jésus-Christ, survient une contestation quant à cette façon de concevoir les choses ; c'est la contestation de la philosophie. Les philosophes rejeteront ou bien la religion traditionnelle pour la remplacer par une religion moins anthropomorphique, plus épurée et plus éthique, ce qui sera le cas de Socrate et surtout de son disciple Platon, ou bien toute religion pour la remplacer par une philosophie matérialiste athée, ce qui sera le cas des sophistes comme Gorgias ou Protagoras, et plus tard Épicure. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la condamnation pour impiété de Socrate en 399 avant Jésus-Christ. La société grecque n'était donc pas tout à fait d'accord avec ses philosophes. Il est cependant clair que le développement de la philosophie a entraîné

une mutation culturelle. En effet, de la croyance religieuse on est passé au rationalisme, ce qui a permis le développement de la culture occidentale en général et des sciences en particulier. Aristote, par exemple, fut non seulement un grand philosophe rationaliste, mais aussi le plus grand homme de science de l'Antiquité.

Il y avait donc dans la philosophie, dès son apparition dans l'Antiquité grecque, deux grands courants de pensée : l'idéalisme et le matérialisme. L'idéalisme, courant de pensée d'inspiration religieuse, compte parmi ses adeptes Pythagore, le réformateur religieux, Socrate, un autre réformateur religieux, et Platon, le réformateur social autoritaire dont la pensée est à la fois rationaliste et mystique. Par exemple, Socrate acceptait la religion traditionnelle, ou du moins l'obligation pour l'être humain de rechercher la vérité [37] tout en menant une vie vertueuse. Socrate croyait qu'il faut obéir aux lois de la cité jusqu'à la mort et accepta pour cette raison sa condamnation même si elle était injuste. Socrate était foncièrement un penseur religieux : sa vie et sa mort nous le démontrent. Platon était lui aussi un penseur religieux, mais il était beaucoup plus en rupture avec la religion traditionnelle grecque. Comme nous l'avons vu, il a développé une philosophie rationaliste qui a un fondement religieux. Dans le mythe de la caverne, il parle du soleil qui éclaire toute réalité, qui fait que toute la réalité peut exister ; c'est une image de la divinité suprême, du Bien qui donne un sens à toute la réalité. Platon était sans doute un monothéiste. Aristote, son disciple, reconnaîtra la divinité dans l'existence d'une cause première. Sa philosophie conserve donc une part d'idéalisme. Cependant, il axera tout le reste de sa démarche sur une analyse descriptive de la réalité, il tentera déjà de classer les phénomènes d'une manière scientifique, en déployant le rationalisme à son maximum.

Si on s'arrête maintenant à l'empire romain, l'idéalisme y sera aussi présent, surtout par le stoïcisme de l'empereur Marc-Aurèle ou de l'esclave Épictète. Ces stoïciens sont des penseurs religieux, panthéistes, qui considèrent que l'Univers est la divinité et que l'être humain, qui est une parcelle de l'Univers, et donc de la divinité, doit accepter tout ce qui lui arrive, le destin qui est en fin de compte la volonté de Dieu. Ils développeront une philosophie de l'acceptation. Ainsi, tous ces penseurs sont des penseurs religieux qui ont des conceptions différentes de la religion traditionnelle grecque et romaine. Quant à Aristote, même s'il demeure un penseur religieux, il est beaucoup plus près des penseurs matérialistes que les autres auteurs, car c'est déjà un penseur scientifique. Par conséquent, les philosophes

idéalistes dans la culture gréco-romaine étaient des contestataires de la religion traditionnelle tout en étant eux-mêmes des penseurs religieux.

En ce qui a trait au groupe des penseurs matérialistes, ceux-ci ne croient ni aux dieux, ni à Dieu ; ce sont des athées. Comme ils pensent qu'il n'y a pas de divinité, pour eux toute la réalité est matérielle. L'Univers est éternel et purement matériel. L'être humain est seulement matériel et ne possède que sa vie présente. Ils auront alors tendance à développer une philosophie centrée sur le plaisir, ce qui sera pratiquement le cas d'Épicure et de son disciple latin Lucrèce. De même, les sophistes à l'époque de Socrate avaient conçu une philosophie purement centrée sur l'intérêt individuel, une philosophie qui ne croyait pas à la possibilité d'atteindre la vérité et qui par conséquent était tout à fait relativiste et voyait dans [38] l'être humain la mesure de toute chose, comme le disait Protagoras. Sans foi ni loi, ces philosophes enseignaient des techniques pour convaincre sans se soucier de rechercher la vérité, du moins d'après Platon.

Dans la société grecque antique tout comme dans la société romaine antique ⁷, société ressemblant à bien des égards à la société grecque antique par son économie, ses classes sociales, ses institutions politiques, il y a sur le plan culturel trois grandes façons de penser, soit la religion traditionnelle et sa contestation, d'une part, par les philosophes idéalistes qui sont des philosophes religieux et, d'autre part, par les philosophes matérialistes qui sont des athées.

Cette période historique se terminera avec la chute de l'empire romain. Autrement dit, des gens de civilisations beaucoup moins évoluées venant du Nord, des hordes de barbares écraseront militairement la civilisation gréco-romaine, ce qui entraînera un retour à un stade antérieur de civilisation, un retour à la barbarie. Cela sera une catastrophe sur le plan social et culturel. En effet, presque toute la culture de la civilisation gréco-latine a été perdue. Dans cette culture, on avait développé avec éclat la philosophie, le droit et même les sciences, les mathématiques et la logique, ainsi que les sciences empiriques d'une façon plus embryonnaire.

⁷ À l'échelle des classes sociales, la ressemblance est très grande : une minorité riche, les patriciens, une autre minorité, beaucoup plus nombreuse, formée de petits paysans et des artisans, plébéiens, qui seront les citoyens romains, et la masse des esclaves, ceux qui font la plus grande partie du travail sans avoir aucun droit. C'est au niveau politique qu'il y a une différence, le modèle de la cité-État étant remplacé par un gouvernement centralisé à Rome, cela pour tout un empire durant la période la plus forte.

re. On n'a qu'à penser à Aristote si on veut évaluer le niveau culturel atteint par cette civilisation.

La civilisation médiévale et sa philosophie

Une autre civilisation se développera donc, la civilisation médiévale, dite aussi le Moyen-Âge. Cette civilisation s'étendra de la fin de l'empire romain (Ve siècle après Jésus-Christ) jusqu'à la Renaissance au milieu du XVe siècle. Ce qui caractérise le plus cette civilisation est le rôle prépondérant de l'Église catholique ; ce sera une civilisation cléricale, où le clergé jouera un rôle très important sur les plans idéologique et politique.

Si on analyse cette civilisation sur le plan économique, on constate que l'économie est centrée sur l'agriculture. La grande majorité des gens sont des paysans (les serfs) qui travaillent sur des [39] terres appartenant à une minorité de gens riches (les nobles) qui les exploitent énormément. Le plus puissant de ces nobles sera le roi, représentant de l'autorité de Dieu sur terre, d'après le clergé. Ce système économique et politique justifié idéologiquement par l'Église s'appelle la féodalité. Dans cette société, les intellectuels seront des membres du clergé, surtout des théologiens, c'est-à-dire des philosophes religieux reconnaissant l'autorité des textes sacrés, la Bible, et celle de l'Église et du pape. Ces philosophes seront rationalistes comme les philosophes grecs, mais leur rationalisme sera limité par leur foi. Ils croiront au pouvoir de la raison humaine pour connaître la réalité, mais ils croiront surtout en la révélation religieuse. Les plus grands penseurs du Moyen-Âge sont saint Augustin (Ve siècle), un disciple philosophique de Platon, et saint Thomas d'Aquin (XIIIe siècle), un disciple philosophique d'Aristote. Les philosophes du Moyen-Âge sont donc des philosophes religieux chrétiens, par conséquent des philosophes idéalistes. Ils pensent qu'il existe un Dieu, que l'Univers a été créé par Dieu, que l'être humain a un corps et une âme et que ce qui est véritablement important, c'est de sauver son âme en faisant le bien pour rejoindre Dieu dans l'autre vie après la mort. Leur philosophie est une théologie. Elle est de plus une théologie politique dans une certaine mesure. Sur le plan politique, ces philosophes pensaient que toute autorité vient de Dieu et que l'être humain y doit par conséquent obéissance. Cela justifiait à la fois l'autorité du pape sur le plan

religieux et l'autorité du roi sur le plan politique. Par exemple, sur le plan religieux, le pape est le représentant spirituel de Dieu sur la terre, les évêques, les représentants du pape, les prêtres, les représentants des évêques, et les simples laïcs devaient évidemment obéissance aux prêtres, aux évêques et au pape. C'est ce qu'on appelle une structure hiérarchique. L'individu qui est au bas de la structure doit obéissance à tous ceux qui sont au-dessus de lui. De même, sur le plan politique, le roi était considéré comme le représentant de Dieu sur la terre ; il devait cependant obéissance au pape théoriquement son supérieur. Les nobles étaient les représentants du roi, et, bien entendu, les simples paysans et les artisans devaient obéissance à toute la hiérarchie. Ce type de système hiérarchique empêche évidemment tout changement social. Les philosophes se servaient alors de leur philosophie pour justifier l'ordre existant, lequel était inspiré par le point de vue de l'Église catholique qui était à cette époque non seulement une force spirituelle, mais aussi une force politique.

[40]

La Renaissance

La civilisation médiévale sera très contestée à partir de la Renaissance. On passera alors à une nouvelle période historique ayant d'autres caractéristiques. D'abord, la Renaissance est la redécouverte de la culture de l'Antiquité gréco-latine, la redécouverte des œuvres d'art et de la façon de penser de l'Antiquité doublée d'une contestation de la pensée médiévale. La pensée médiévale était centrée sur Dieu, la pensée de la Renaissance sera centrée sur l'Homme. Parallèlement à cette contestation de la philosophie religieuse se développeront les sciences ; cet essor favorisera d'ailleurs la contestation. Par exemple, s'appuyant sur la Bible et sur la physique d'Aristote, l'Église prônait la thèse que la terre est plate, qu'elle est au centre de l'univers et que le soleil tourne autour d'elle. Copernic puis Galilée s'opposeront à cette conception. Galilée défendra que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil. L'Église, à travers les menaces de l'Inquisition, l'obligera à renier cette position. Cependant, c'est à Galilée que l'histoire donnera raison en fin de compte.

Sans entrer dans tous les détails de l'évolution de la société à partir de la Renaissance, on doit dire qu'on assiste à un changement profond de la société. La société féodale qui était basée sur l'agriculture est progressivement remplacée par une société ayant une économie fondée sur une production non agricole faite dans les villes, où le commerce prend de plus en plus d'importance ⁸. Une autre civilisation se développera alors. Elle sera très différente de la société médiévale, laquelle était une société centrée sur l'agriculture, où le pouvoir politique était aux mains de la noblesse et du roi et où le clergé jouait un rôle social et idéologique de première importance. Au contraire, dans cette nouvelle société, la production sera plus manufacturière qu'agricole, les gens quitteront les campagnes pour les villes. Les gens vivant dans les villes plutôt que dans les campagnes et travaillant dans des usines et des commerces [41] plutôt que dans l'agriculture, cela favorisera le développement d'une autre civilisation totalement différente de la civilisation précédente.

La civilisation moderne et sa philosophie

Au XVe siècle, Gutenberg inventa l'imprimerie ; cette invention permit de multiplier les livres et fit par conséquent circuler beaucoup plus les idées. Cela a entraîné un changement radical de civilisation. De même, à la fin de ce siècle-là, en 1492, Christophe Colomb découvrit l'Amérique et ses richesses nouvelles. Cela permit d'augmenter considérablement le potentiel économique européen et confirma d'autre part la fausseté de l'ancienne géographie et la rotondité de la terre ; il s'agissait d'arguments frappants contre les intellectuels du clergé. À cette époque de la Renaissance, on vit apparaître de nouveaux intellectuels, différents des anciens philosophes théologiens, des philosophes qui développèrent la science en opposition, par la force des choses, avec l'ancienne idéologie religieuse et ses

⁸ Dans les villes, dès la fin du Moyen-Âge, les artisans se regroupent dans des ateliers, véritables ancêtres des manufactures, qui deviendront industriels lors de la révolution industrielle au XIXe siècle. Par conséquent, la production augmentant, le commerce augmentera, la richesse augmentera et l'ancienne classe dominante, la noblesse, sera de plus en plus supplantée par la nouvelle classe dominante économiquement, la bourgeoisie, les propriétaires de manufactures, les commerçants et les banquiers. Ce changement a pu se produire grâce à une amélioration des technologies facilitant la production et grâce à l'internationalisation de l'économie due à la découverte du Nouveau Monde.

représentants. Les philosophes développèrent d'abord l'astronomie : au XVII^e siècle, Galilée réfuta les positions du clergé sur le fait que la terre était plate et immobile au centre de l'univers. Un peu plus tard, au XVIII^e siècle, Newton jeta les bases de la physique, celle que l'on enseigne aujourd'hui dans les institutions éducatives par opposition à l'ancienne physique aristotélicienne défendue par le clergé. Au XIX^e siècle, Darwin élaborait la théorie de l'évolution et fit de l'être humain un proche parent du singe, cela à l'opposé du point de vue du clergé qui définissait l'homme comme étant doté d'une âme immortelle. Au XIX^e siècle, une science humaine comme la sociologie se développa. Auguste Comte et Karl Marx analysèrent les phénomènes sociaux comme on analysait les phénomènes physiques ; ils rompirent avec la philosophie sociale et politique existante, à l'origine théologique. De même, au XX^e siècle, la psychologie devint une science distincte de la philosophie, une science humaine qui tenta de décrire objectivement le comportement humain avec Sigmund Freud. En un mot, depuis la Renaissance, les philosophes ont développé les sciences en s'opposant à l'idéologie religieuse médiévale, cette ancienne vision du monde ayant été totalement contestée par les nouveaux intellectuels. Et même les sciences ont quitté une à une le giron de la philosophie. Celle-ci a été le déclencheur de la contestation, mais la contestation a d'autre part relégué petit à petit la philosophie à un rôle de plus en plus restreint dans l'ensemble du savoir.

[42]

Si on observe les caractéristiques culturelles de la civilisation moderne qui s'est développée de la Renaissance à aujourd'hui, on constate en premier lieu que les philosophes ont mené une contestation de la religion, ce qui s'est traduit par l'élaboration d'une philosophie matérialiste influencée par les sciences et a donné le positivisme sous toutes ses formes, avec, par exemple, Russell et Wittgenstein. On constate aussi qu'il y a eu une contestation de la philosophie politique médiévale, un rejet du féodalisme et de la monarchie de droit divin par des philosophes partisans de la démocratie sur le plan politique, comme John Locke en Angleterre et Jean-Jacques Rousseau en France, ainsi que par les encyclopédistes et les partisans du capitalisme sur le plan économique, comme Auguste Comte et Adam Smith. Ces philosophes politiques s'inscrivaient dans le cadre de l'idéologie individualiste libérale ; ils en étaient d'ailleurs parmi les principaux concepteurs. Ce qui caractérise cette idéologie, c'est le fait qu'elle est centrée sur l'individu doué de

raison et de liberté - ce qui est le point de vue de Montaigne, de Descartes, de Kant, de Sartre et de beaucoup d'autres penseurs. Conséquemment, cette idéologie fondée sur la liberté individuelle propose à partir du XVIII^e siècle la démocratie et le capitalisme.

Si le point de vue chrétien ou religieux en général se perpétue dans la philosophie moderne, c'est chez certains auteurs, comme Descartes et Kant, et dans la philosophie contemporaine, c'est chez les néo-thomistes, comme Jacques Maritain, ou chez les philosophes religieux, tels Henri Bergson et Teilhard de Chardin, qui croyaient pouvoir concilier science et religion, ainsi que chez certains existentialistes tels Karl Jaspers et Gabriel Marcel. La philosophie contemporaine est plutôt matérialiste athée. En effet, depuis le XIX^e siècle, un grand nombre de philosophes sont matérialistes athées. À partir de Hegel, un penseur profond mais obscur, idéaliste du XIX^e siècle qui a laïcisé la philosophie en ouvrant la voie à plusieurs disciples et opposants moins obscurs et franchement matérialistes comme Feuerbach, Stirner et Marx, depuis cette époque le matérialisme philosophique est très en vogue. Pour Feuerbach, par exemple, Dieu est une création de l'être humain, qui, insatisfait de sa vie présente, se projette en un être qu'il imagine parfait, tout-puissant, donnant un sens à la réalité. Pour cet auteur, il s'agit d'une aliénation, c'est-à-dire d'un refus d'accepter la réalité telle qu'elle est. L'être humain doit plutôt accepter qu'il est purement matériel et mortel et cesser de se créer des mondes purement imaginaires qui sont des remèdes à sa peur de la souffrance et de la mort. Feuerbach [43] revient au point de vue d'Épicure, tout comme Nietzsche qui constate que, pour l'homme du XIX^e siècle, Dieu est mort. Plus on avance dans le temps à partir de la Renaissance, plus il y a d'auteurs matérialistes et moins il y a d'auteurs idéalistes ; mais cette caractéristique culturelle ne nous dit strictement rien sur le fait qu'ils aient raison ou non. Être plus nombreux ne donne pas raison pour autant ; sur le plan politique en démocratie, oui, mais sur le plan philosophique, pas nécessairement.

Dans la culture occidentale actuelle, la religion comme discours dominant disparaîtra et sera remplacée par la science et par la philosophie, celle-ci s'étant inspirée en partie de la science en général et des sciences humaines en particulier ; cela constitue une donnée culturelle du XX^e siècle.

En conclusion

La civilisation moderne occidentale est caractérisée sur le plan économique par le capitalisme, un capitalisme où la technologie est très importante. Sur le plan politique, elle est marquée depuis le XVIIIe siècle par la démocratie. Sur le plan culturel, la science joue un rôle important, et la religion, un rôle plus secondaire depuis le XIXe siècle ; la philosophie y est surtout matérialiste athée, et celle-ci est souvent centrée sur l'individu, la liberté, le capitalisme et la démocratie. Comme toujours, les philosophes sont à la fois à l'image de la civilisation et les concepteurs de cette civilisation. Ils ont contesté la philosophie religieuse traditionnelle médiévale et l'ont remplacée essentiellement par une philosophie matérialiste individualiste, justifiant souvent l'organisation sociale existante, soit le capitalisme et la démocratie. Cependant, tous les philosophes n'acceptent pas nécessairement le matérialisme ambiant ; il y a d'une part des philosophes religieux idéalistes qui sont en désaccord avec lui et d'autre part des philosophes sociaux qui n'acceptent pas le capitalisme et sa démocratie. Pour le meilleur et pour le pire, ce sont les philosophes marxistes qui sont en grande partie responsables de la création des sociétés socialistes qui proposent une autre option que le capitalisme. Marx et Engels ont été les fondateurs du socialisme au niveau théorique ; Lénine et Mao, qui étaient aussi des philosophes, en ont été les grands réalisateurs. Comme Platon, ils pensaient que les philosophes avaient un rôle primordial à jouer sur le plan social, et ils l'ont joué.

Si on examine avec plus d'attention le siècle actuel afin de préciser les différentes manières de faire de la philosophie, on constate [44] qu'il y a des philosophes qui sont idéalistes, les philosophes religieux (Maritain, Bergson, Teilhard de Chardin), et des philosophes matérialistes ; il y a ceux qui s'intéressent aux sciences, les positivistes (Russell, Wittgenstein, le Cercle de Vienne et les structuralistes) ; ceux qui se penchent sur l'individu, les existentialistes (Camus, Sartre, Heidegger) ; les philosophes-psychologues (Freud, Jung, Rogers, Laborit) ; ceux qui s'intéressent à la société (les marxistes Lénine, Mao, Althusser, Marcuse ; les non-marxistes Raymond Aron et les nouveaux philosophes). On peut donc classer les philosophes à partir des questions qu'ils se posent sur le savoir, sur l'être humain

et sa destinée, sur la société. On peut aussi les classer à partir des réponses qu'ils donnent à ces questions, d'où l'idéalisme et le matérialisme. On comprend alors que la philosophie est multiple.

[45]

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 4

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- connaître les grandes lignes de l'histoire de la philosophie en Occident ;
- porter un jugement critique sur l'apport de la philosophie à la civilisation occidentale.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter une ou plusieurs des questions suivantes. Ces questions pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits.

- Résumer dans ses grandes lignes l'histoire de la philosophie en Occident :
 - a) dans l'Antiquité gréco-latine ;
 - b) au Moyen-Âge ;
 - c) à l'époque moderne (du XVe au XXe siècle).
- Résumer dans ses grandes lignes le débat idéalisme-matérialisme en Occident :
 - a) dans l'Antiquité gréco-latine ;
 - b) au Moyen-Âge ;
 - c) à l'époque moderne (du XVe au XXe siècle).

- Faire une évaluation critique de l'apport des philosophes à la société occidentale (possibilité de le faire en tenant compte des époques) :
 - a) sur le plan religieux ;
 - b) sur le plan scientifique ;
 - c) sur le plan socio-politique ;
 - d) sur le plan moral.

[46]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Deuxième partie. Histoire de la philosophie ?

Chapitre 5

La philosophie au Québec

[Retour à la table des matières](#)

Si on veut situer l'histoire de la philosophie au Québec dans l'histoire de la philosophie en Occident, on doit d'abord dire que les philosophes québécois ont longtemps fait de la philosophie à la manière des philosophes du Moyen-Âge.

Il faut en effet préciser la façon de faire de la philosophie au Québec, de ses origines (1665) à la Révolution tranquille (1960), et montrer que celle-ci ressemblait étrangement à celle du Moyen-Âge. Pour atteindre ce but, il faut parler de l'histoire générale du Québec, de l'histoire de ses institutions éducatives, de l'histoire de ses intellectuels, de l'histoire de ses philosophes, de l'histoire des philosophies défendues par ces mêmes philosophes. Ce chapitre est un modeste essai d'interprétation de l'histoire intellectuelle du Québec, et plus précisément de l'histoire de sa philosophie dans le contexte social.

Le Moyen-Âge

Avant de parler du modèle médiéval de la philosophie au Québec, on doit sans doute parler du modèle médiéval en général. Il faut en effet bien comprendre le modèle si on veut l'appliquer à l'histoire du Québec.

Nous devons poser les questions suivantes : de quelle façon faisait-on de la philosophie au Moyen-Âge ? Qui faisait de la philosophie ? Où faisait-on de la philosophie ? Quelle place occupait le discours dans l'ensemble du savoir ? Quel était le rôle social de la [47] philosophie et des philosophes dans cette société ? Cela se faisait dans quel type de société ? Pourquoi en était-il ainsi de ce type de philosophie dans ce type de société ?

Il faut donner au moins une réponse sommaire, mais exacte, à chacune de ces questions avant d'entreprendre l'étude sur le Québec traditionnel et sa culture philosophique.

D'après ce que les médiévistes nous disent, le Moyen-Âge est une période historique s'étendant de la chute de l'empire romain à la Renaissance, période où l'économie était centrée sur l'agriculture encadrée dans la féodalité, et où l'Église a joué un rôle très important sur le plan culturel.

Les intellectuels de cette période étaient des membres du clergé, ils étaient théologiens d'abord, et parfois philosophes par surcroît. L'idéologie religieuse était dominante et peu contestée (sinon indirectement par quelques marginaux tels les sorcières et les alchimistes). La philosophie se devait d'être la servante de la théologie si on voulait la pratiquer à l'université sans trop subir de persécutions. Le pouvoir intellectuel était aux mains du clergé, le pouvoir politique et économique, aux mains de la noblesse, il y avait une alliance entre les pouvoirs pour maintenir le statu quo. Cette société s'est maintenue fort longtemps sans véritable remise en cause.

Il faut attendre la Renaissance et ses changements de mentalité, liés eux-mêmes à des changements au sein du pouvoir économique de la bourgeoisie, pour que la culture devienne autre, pour qu'apparaisse un autre type de philosophes et de philosophie.

Le Québec traditionnel

Dans le Québec traditionnel, ce sont les clercs qui faisaient de la philosophie ; ils étaient d'abord théologiens et ensuite philosophes. C'était une société agraire et profondément conservatrice où l'Église jouait sur le plan social, politique et culturel un rôle prédominant tout comme dans la société médiévale.

L'intellectuel québécois traditionnel professeur de philosophie ressemblait étrangement à son cousin le philosophe médiéval : il traitait souvent les mêmes questions de la même façon, il défendait un idéal social centré sur le passé, le Moyen-Âge considéré comme âge d'or de la chrétienté.

Les historiens économiques et politiques de la société québécoise découpent notre histoire en grandes périodes : le régime français (1608-1760), le régime anglais (1760-1918) et le régime américain (1918 à aujourd'hui). L'identification de chacune des périodes est [48] liée au type d'économie et au type d'organisation du pouvoir politique.

Notre histoire intellectuelle s'insère elle-même dans l'histoire générale du Québec, comme l'a bien montré Denis Monière dans son histoire des idéologies au Québec. Sous le régime français, nous partageons l'idéologie de l'ancien régime justificatrice de ce statu quo, tant sur le plan religieux que politique. Après la Conquête, nous sommes demeurés, dans l'ensemble, peu perméables aux idées nouvelles (grâce aux bons soins du clergé). Cependant, certains de nos intellectuels ont tenté, mais sans succès, d'obtenir l'indépendance du Québec (1837-1838) ; ils étaient influencés par l'idéologie individualiste libérale nationaliste d'origine française et américaine.

Après cet échec, le clergé québécois a renforcé son pouvoir sur le plan idéologique, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il imposa son point de vue conservateur en matière religieuse, morale et politique d'une façon unilatérale ⁹.

⁹ Le modèle de société défendu par le clergé à cette époque était un modèle médiéval, celui d'une société agraire où le clergé jouait un rôle social et idéologique important. Pour réaliser ce modèle, le clergé adoptait un nationalisme de conservation de la langue, de la culture et de la religion.

Dans les années 40, on voit poindre une certaine contestation de la part de quelques intellectuels (en 1948 le *Refus Global* et, dans les années 50, *Cité libre*). Cette contestation demeurera cependant marginale jusqu'à la Révolution tranquille.

Après la Révolution tranquille, on assiste à l'éclatement de l'idéologie traditionnelle ; sur le plan culturel, le Québec devient comme les autres sociétés post-industrielles. Il y a un débat idéologique entre les tenants du capitalisme et de ses différentes formes (capitalisme libéral contre capitalisme social-démocrate, fédéralisme contre indépendantisme), et certaines minorités vont dans d'autres voies, telles que le socialisme, la contre-culture, le féminisme.

Notre histoire de la philosophie s'insère elle-même à l'intérieur de notre histoire intellectuelle, elle est le point de vue d'un groupe particulier d'intellectuels dans le groupe général des intellectuels, un groupe plus ou moins important d'ailleurs concentré dans les institutions d'enseignement sous contrôle clérical jusqu'à la Révolution tranquille (création des cégeps en 1967).

Sous le régime français, nos professeurs de philosophie étaient aristotélicothomistes. Après la Conquête, jusqu'en 1879, ils étaient éclectiques, se référant à une multitude de penseurs qui avaient un [49] point de vue religieux toutefois. À partir d'une directive du pape, ils redevinrent thomistes (néo-thomistes) et le demeurèrent, du moins officiellement, jusque dans les années 60. Le pouvoir clérical ayant perdu son emprise, ils redevinrent éclectiques.

Il y a eu beaucoup de professeurs de philosophie au Québec, compte tenu de la population. Cela s'explique par l'organisation de notre enseignement secondaire où ce type de cours est obligatoire depuis 1665. Par contre, il y a eu peu de grands philosophes québécois. Notre histoire de la philosophie, malgré les remarquables travaux de quelques spécialistes, reste encore à faire en grande partie.

La philosophie sous le régime français (1665-1760)

La société

Le Québec de cette époque était une colonie française d'exploitation économique et secondairement de peuplement. C'était une arrière-colonie à laquelle la France n'attachait qu'une importance toute relative. Une colonie pauvre où l'on faisait de l'agriculture de subsistance et surtout le commerce des fourrures. Le commerce des pelleteries était le véritable moteur économique de la jeune colonie.

On avait transplanté en Amérique les institutions de la France de l'ancien régime, les Québécois vivaient dans une monarchie absolue, mais heureusement pour eux, le roi était loin. Ils subissaient la féodalité, mais c'était une version moins contraignante qu'en Europe ; ils ne vivaient d'ailleurs pas que d'agriculture.

Le clergé aurait bien voulu jouer, dans cette société, le même rôle que dans la société médiévale, mais la population n'était pas toujours très pieuse et le pouvoir politique était parfois assez malfaisant. (Les querelles entre Frontenac et l'évêque de Québec sont une illustration de ce fait.) Le clergé s'occupait de l'éducation et de la culture en général.

Sur le plan des institutions éducatives supérieures, il n'y en avait qu'une, le collège des Jésuites ; à partir de 1665, on y dispensa un enseignement de la philosophie et de la théologie, et cela jusqu'à la Conquête.

La culture

Ce qui caractérise la culture de cette époque, c'était qu'elle était essentiellement religieuse, comme au Moyen-Âge. L'idéologie religieuse véhiculée par le clergé était celle de la contre-réforme [50] catholique (concile de Trente, 1550). Il s'agit d'une version particulièrement conservatrice du christianisme, un retour idéologique au Moyen-Âge dans toute sa pureté. On disait de Dieu qu'il était un juge, de l'homme qu'il était un pauvre pécheur destiné à l'enfer, on insistait beau-

coup sur la présence du mal dans le monde, et on pensait qu'un encadrement rigide était nécessaire pour préserver les gens d'eux-mêmes et leur éviter l'enfer.

Avec ces idées, le clergé était nécessairement conservateur sur le plan moral et politique. Par exemple, le dimanche, il était interdit à un bon chrétien de danser, de jouer aux cartes, de voyager. Près du tiers des jours étaient fériés ; on devait assister aux offices religieux et s'abstenir de travailler. Cependant, la population tenait plus ou moins compte de ce genre de prescriptions. Les évêques se plaignaient constamment de l'esprit d'insubordination des Québécois, de leur tendance à aimer les femmes et l'alcool.

Les intellectuels de cette époque étaient des théologiens, et c'est pour la formation des intellectuels que le collège des Jésuites dispensait ici son enseignement. Dans ce cadre, la philosophie était considérée comme un savoir préparatoire à la théologie. C'est la conception de la philosophie au service de la théologie qui a été retenue, tout comme au Moyen-Âge.

L'enseignement de la philosophie

À partir de 1659, il y aurait eu un enseignement privé de la philosophie à quelques jeunes clercs, et selon la volonté de l'évêque de Québec, l'enseignement de cette discipline aurait été intégré au curriculum des étudiants comme cours obligatoire en 1665. On enseigna alors en alternance la philosophie et la théologie - faute de professeurs et à cause du nombre restreint d'étudiants. Comme programme, on suivait le *ratio studiorum* (1586) et on enseignait Aristote et saint Thomas d'Aquin.

Non seulement on enseignait la philosophie médiévale, mais on le faisait à la manière du Moyen-Âge, c'est-à-dire en latin avec *disputatio* public chaque samedi, chaque mois et chaque fin d'année ¹⁰. Le programme contenait un an de logique, un an de physique et un an de métaphysique et de morale. Ce programme de trois ans était dispensé en deux ans. Il semble que la logique fût particulièrement populaire. Le problème de la connaissance fascinait les philosophes de cette époque. Ceux-ci nous ont laissé très peu d'écrits, des *compendium* en latin, fidèles à la

¹⁰ La plus célèbre *disputatio* sur une question philosophique fut celle où participèrent l'intendant Jean Talon et le futur explorateur Louis Jolliet, en 1666.

scolastique, mais [51] quelque peu influencés parfois par Descartes ¹¹. Il y a eu une querelle philosophique entre le père Bouvart et Mgr Saint-Vallier au sujet du *Catéchisme* (1702) et des *Rituels* (1703) publiés par cet évêque. Le professeur de philosophie considérait ces écrits trop conservateurs (jansénistes) sur le plan moral.

En conclusion, les philosophes sous le régime français étaient très peu nombreux, ils faisaient de la philosophie comme au Moyen-Âge, c'est-à-dire comme des assistants-théologiens. Ils ne semblent pas avoir eu une grande influence sur la société ambiante, car on était à un âge théologique de la culture. C'étaient des intellectuels intégrés tout en étant, par la force des choses, un peu marginalisés socialement. Leur situation s'apparentait à celle des philosophes du Moyen-Âge par rapport aux théologiens de cette époque.

PÉRIODE 1665-1760	
1665-1760	Enseignement de la philosophie selon le <i>ratio studiorum</i> des jésuites (logique, physique, métaphysique, morale). Philosophie d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin.
1666	Premier débat philosophique public avec la participation de Jean Talon et Louis Jolliet.
1674	<i>Compendium</i> de logique (en latin) du père Martin Samuel Bouvart.
1703-1704	Querelle entre Mgr Saint-Vallier et le père Bouvart à propos du <i>Catéchisme</i> (1702) et des <i>Rituels</i> de Québec (1703) avec prise de position de la Sorbonne (1704) en faveur de l'évêque.
1757	Manuel de logique du père Labrosse ; influence modérée du cartésianisme.

¹¹ En 1674, *compendium* de logique du père Bouvart ; en 1731, *compendium* de morale du père Gesnier ; en 1757, *compendium* de logique du père Labrosse.

La philosophie, de la Conquête à la Révolution nationaliste (1760-1838)

La société

Avec la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, la société québécoise a subi des transformations irréversibles, tout en conservant ses particularités culturelles. Sur le plan économique, le commerce [52] tomba aux mains des Anglais, et les francophones durent se replier sur l'agriculture ou sur les professions libérales.

Après 1800, on remarque l'émergence d'une petite bourgeoisie (notaires, avocats, médecins), groupe social pouvant concurrencer le clergé sur le plan idéologique. Ce groupe tenta de séduire le peuple avec ses idées libérales et démocratiques bourgeoises, mais il subit un cuisant échec en 1837-1838.

L'histoire aurait été tout à fait différente si le Québec était devenu à cette époque une nation indépendante, démocratique et capitaliste. Cependant, ce n'est pas ce qui se produisit. Le Québec demeura ce qu'il avait été, une société agraire, traditionnelle, où le clergé continuait à jouer un rôle important sur le plan des services sociaux, de l'éducation et de la culture.

La culture

L'idéologie religieuse conservatrice demeurait à cette époque la plus répandue, quoiqu'elle fût contestée marginalement par un nouveau groupe d'intellectuels, les libéraux, ou libres penseurs québécois.

Ces nouveaux intellectuels, par opposition aux anciens (le clergé), exprimaient leur point de vue dans les journaux tels *Le Canadien* et *La Minerve*. Cependant, les institutions d'enseignement (plus nombreuses maintenant ¹²) étaient toujours dans les mains du clergé, qui les utilisait pour renforcer ses positions idéologiques auprès des jeunes et de la population en général. Dans ce contexte, le

¹² Six collèges classiques au lieu d'un seul dispensaient l'enseignement de la philosophie à une soixantaine d'étudiants.

professeur de philosophie avait un rôle politique à jouer, il devenait le défenseur de l'idéologie traditionnelle dominante.

L'enseignement de la philosophie

On abandonna comme matière d'enseignement le thomisme, on fit un enseignement beaucoup plus éclectique, référant à une multitude d'auteurs, mais on continuait de traiter toujours les mêmes questions à partir d'un même plan, cela dans une perspective religieuse conservatrice au niveau moral et politique.

Il y eut à cette époque un nouveau programme de philosophie centré sur la logique, la métaphysique, la physique et l'éthique (mêmes divisions que précédemment), chacun de ces thèmes étant traité en détail. Par exemple, en logique, on examinait la théorie de [53] la connaissance (perception, jugement, raisonnement) à partir des idées de Descartes, Locke, Lamennais. On traitait ensuite le syllogisme, comme dans la logique aristotélicienne, et parfois on ajoutait la philosophie du langage. Comme on le constate, on travaillait toujours à partir du même plan, mais on tentait d'intégrer à l'ancien les connaissances nouvelles, afin, sans doute, de donner plus de crédibilité à la philosophie et d'offrir un meilleur enseignement.

De plus, en métaphysique, on faisait de l'ontologie, de la théodicée et de la psychologie. On insistait particulièrement sur l'existence de Dieu, sur la réfutation de l'athéisme et sur l'immortalité de l'âme. De toute évidence, on voulait s'opposer aux philosophes libres penseurs et favoriser le maintien de l'idéologie religieuse.

Quant à la physique aristotélicienne, on a compris à cette époque qu'il fallait la remplacer par l'enseignement des sciences empiriques (1834), ce qui est tout à l'honneur de ces professeurs de philosophie. En ce qui concerne l'éthique cependant, le message était très conservateur, on mettait nettement l'accent sur la hiérarchie des devoirs à l'égard de Dieu, de l'homme et de la société. On parlait des devoirs et non des droits, cela en opposition avec la philosophie individualiste libérale. De plus, on se prononçait ouvertement pour la monarchie et l'autorité, et contre la démocratie et le libéralisme. La philosophie devenait non seulement la servante de la théologie, mais celle du clergé et de son idéologie conservatrice.

À l'opposé de la philosophie des professeurs, il y a eu la philosophie des intellectuels libéraux tels Louis-Joseph Papineau et Louis-Antoine Dessaulles qui

étaient influencés par Lamennais ¹³, Rousseau et les encyclopédistes. Ces gens étaient pour un Québec indépendant, démocratique, laïc, capitaliste, et même parfois annexé aux États-Unis. Ils avaient des idées d'avant-garde, trop d'avant-garde pour le Québec de cette époque, qui était une société quasi féodale.

Parmi les professeurs de philosophie, on peut citer un philosophe éminent, Jérôme Demers (1774-1853) qui a publié en 1835 *Institutiones philosophicae ad usum studiosae juventutis*. ¹⁴ Son livre est un condensé de l'enseignement qui se donnait à l'époque. Son contenu est fidèle au programme. Par exemple, en ce qui touche la [54] logique et particulièrement le problème de la connaissance, Demers envisageait une solution très éclectique, citant Descartes, De Bonald, Malebranche, Bayle, Berkeley et même Kant. Thomas d'Aquin n'était jamais cité sur ce problème. Ce livre nous révèle, d'une part, la grande culture philosophique de Jérôme Demers et, d'autre part, à quel point l'enseignement de la philosophie était devenu éclectique.

En résumé, durant cette période, les philosophes étaient soit des professeurs de philosophie, soit des petits bourgeois libéraux. Il y avait un débat entre deux types de penseurs qui défendaient chacun son modèle de société : la société médiévale pour les professeurs de philosophie et la société moderne pour les intellectuels libéraux. L'histoire a malheureusement eu des conséquences culturelles importantes, même pour l'histoire de la philosophie au Québec.

¹³ Félicité Robert de Lamennais a suscité au Québec des débats philosophiques sur sa conception de la connaissance et sur sa conception de la société. Louis-Joseph Papineau l'a même fréquenté en France.

¹⁴ *Les Institutions philosophiques : une* traduction française serait bienvenue si nous voulions nous réapproprier notre histoire intellectuelle.

PÉRIODE 1760-1830	
1760-1770	Enseignement irrégulier de la philosophie, faute de professeurs.
1760-1800	Enseignement éclectique de la philosophie à partir de manuels français (influence de Locke, Malebranche, Descartes sur le problème de la connaissance).
1766	Utilisation du manuel de Toul.
1784	Utilisation de l' <i>Abrégé latin de philosophie</i> par Hauchecorne.
1789	Le séminaire de Montréal institue une chaire de philosophie.
1792	<i>Compendium de philosophie</i> du père Robert (inspiré de Hauchecorne, de même que des cours des pères Rimbault et Castanet).
1800-1838	Dans les collèges, enseignement éclectique de la philosophie d'un point de vue religieux, mais non thomiste. En dehors des collèges, contestation par quelques libres penseurs.
1833-1834	Polémique autour de la philosophie de Lamennais (problème de la connaissance).
1834	Séparation entre philosophie, morale et intellectuelle, et la physique (science) dans l'enseignement classique. [55]
1835	Publication du manuel <i>Institutions philosophiques</i> de Jérôme Demers (en usage jusqu'en 1847).
1837-1838	Révolution nationaliste au Québec (échec), inspirée des idées libérales européennes.

La philosophie, de l'échec de la Révolution nationaliste à l'encyclique Aeterni patris (1840-1879)

La société

Après l'échec de la révolution de 1837-1838, la petite bourgeoisie nationaliste se trouva discréditée ; par contre, le clergé put renforcer sa position dans la société. La société québécoise était encore à cette époque une société agraire, et la plupart de ses services sociaux (éducation, soins hospitaliers) étaient fournis par le clergé, ce dernier ayant acquis un contrôle quasi absolu sur l'idéologie.

Les effectifs du clergé augmentèrent (1830 : 1 prêtre pour 1 834 habitants ; 1880 : 1 prêtre pour 5 10 habitants) et sa présence dans le monde de l'enseignement devint de plus en plus grande. Il y avait, à cette époque, 19 collèges qui dispensaient l'enseignement de la philosophie à 300 étudiants.

L'enseignement de la philosophie

La philosophie continuait à être enseignée de la même façon que durant la période précédente. Le contenu de l'enseignement était éclectique, mais toujours dans une perspective religieuse, et toujours sur les questions traditionnelles héritées du Moyen-Âge. La faculté des arts de l'université Laval (1852) maintenait une certaine homogénéité dans le contenu grâce à des examens communs (examens en français). À cette époque, l'enseignement de la philosophie jouait un rôle très important comme véhicule des idées conservatrices du clergé ultramontain. La philosophie était au service non plus seulement de la théologie, mais de plus en plus de l'Église elle-même.

Sur le plan de l'éthique sociale, par exemple, avant 1835 on parlait de société religieuse et de société civile distinctes, mais en relation entre elles et avec prépondérance du religieux. Après 1860 on défendait la thèse de l'État dans l'Église. On classait les sociétés par ordre d'importance décroissant : d'abord la société religieuse (l'Église catholique), ensuite la société familiale, puis la société [56] hérile (maître-serviteur) et en dernier lieu la société civile (politique). L'Église

s'accordait de ce fait la place la plus importante tout en discréditant le pouvoir politique.

De plus, le clergé était le farouche défenseur de la monarchie contre la démocratie. Pour lui, le pouvoir venait de Dieu, et non du peuple souverain. Le clergé avait une vision conservatrice, autoritaire, médiévale de la société, et il utilisait l'enseignement de la philosophie pour renforcer l'effet de cette vision sur le plan social. Il y eut évidemment une certaine résistance à ce point de vue, mais à l'extérieur des institutions d'enseignement, car le clergé contrôlait celles-ci d'une façon absolue.

La philosophie en dehors des collèges

Après la défaite de 1837-1838, l'opposition idéologique s'est regroupée autour de l'Institut Canadien de Montréal (1844-1871), de sa bibliothèque et de ses journaux, *Le Pays* et *L'Avenir*. Tous les intellectuels québécois ne pouvaient accepter le point de vue ultraconservateur du clergé. Ces philosophes laïcs ¹⁵ s'inspiraient de la philosophie des Lumières, ils étaient en faveur de la démocratie et du progrès. Ils étaient des libres penseurs en opposition avec le pouvoir clérical. Ils furent persécutés par les autorités cléricales de l'époque. Mgr Bourget ayant demandé une épuration de la bibliothèque de l'Institut, épuration qui lui fut refusée, il en excommunia les membres en 1869. De plus, il refusa un service religieux et l'enterrement dans le cimetière catholique à M. Guibord, ce qui entraîna un procès célèbre, une affaire tragico-comique qui est loin d'être à l'honneur du clergé.

Dans cette veine, on peut parler aussi des querelles célèbres entre le professeur de philosophie Joseph-Sabin Raymond et le philosophe laïc Antoine Dessaulles, qui, par exemple, reprochait au clergé, en 1867, ses interventions en faveur du parti *tory* (conservateur) contre le parti libéral.

On doit aussi mentionner les écrits d'un philosophe marginal, François Bibeaud, avocat, qui publia en 1853 *Essai de logique judiciaire*. Dans cet essai qui

¹⁵ Il est dommage que ces philosophes ne se soient exprimés que dans les journaux, qu'ils ne soient pas sortis de ce cercle intellectuel d'écrits majeurs. Ces philosophes avaient eu des prédécesseurs à la fin du XVIII^e siècle, des Français vivant au Québec, partisans de la révolution américaine : Fleury Mesplet, Valentin Jautard et Pierre du Calvet. ils étaient, de plus, des disciples des encyclopédistes.

fait référence à saint Thomas d'Aquin et à Bentham, il se prononçait en faveur d'une refonte des lois du droit [57] français et anglais pour éviter les contradictions juridiques. Il prônait de plus l'égalité de l'homme et de la femme devant la loi, ce qui était très en avance sur la mentalité de son époque.

La place du philosophe

Durant la deuxième moitié du XIXe siècle, ou bien le philosophe est un membre du clergé, professeur de philosophie dans un collège contrôlé par le clergé, qui défend le point de vue du clergé, ou bien il n'est pas professeur de philosophie et défend son point de vue à l'Institut Canadien et dans les journaux.

Le philosophe clerc ressemble toujours à son cousin du Moyen-Âge. Il est plus éclectique que lui dans ses réponses données aux questions traditionnelles de la philosophie ; cependant, c'est toujours dans la même perspective qu'il travaille ¹⁶...

Le philosophe laïc, lui, sait qu'il faut cesser de tenter d'immobiliser l'histoire avant la période des Lumières, qu'il y a eu la Révolution française, que la Révolution industrielle est en cours, que le Moyen-Âge ne pourra éternellement durer. Cependant, il est minoritaire et son point de vue ne passe pas.

¹⁶ Des philosophes clercs comme Isaac Desaulniers et Joseph-Sabin Raymond favorisent le retour au point de vue médiéval thomiste. Sur le plan de la conception de la connaissance, on retournait en deçà de Descartes et de Lamennais, la certitude devenant possible parce que la raison trouve dans la foi son autorité et ses limites. Ce fut au collège de Saint-Hyacinthe que s'effectua le retour au thomisme en philosophie. Par exemple, en 1874, on célébra en grande pompe le 600^e anniversaire de la mort de Thomas d'Aquin.

PÉRIODE 1840-1879	
1844	Fondation de l'Institut Canadien, centre d'opposition philosophique au clergé jusqu'en 1872 (querelles entre les ultramontains et les libéraux).
1853	Publication d'Essai <i>de logique judiciaire</i> par François Bibaud, professeur de droit.
1859	Fondation de l'université Laval.
Après 1860	Lutte pour l'instauration du thomisme par Isaac Stanislas Desaulniers, à Saint-Hyacinthe. [58]
1867	Polémique entre Louis-Antoine Dessaulles, directeur de l'Institut Canadien, et Joseph-Sabin Raymond, supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe (sur le rôle de l'Église en politique).
1874	Sixième centenaire de la mort de Thomas d'Aquin.
1879	Encyclique <i>Aeterni patris</i> sur la restauration de la philosophie catholique. Le thomisme devient la philosophie officielle de l'Église. Retour à la pratique du cours dicté par le professeur (pas de manuel obligatoire).

La philosophie, de l'encyclique Aeterni patris à l'après-guerre (1879-1950)

La société

Le Québec devint petit à petit une société capitaliste ; jusqu'à la Première Guerre mondiale, l'industrialisation fut lente, elle était surtout le fait de la pénétration de capitaux anglais. À partir de 1918, l'industrialisation devint plus rapide, elle était de plus en plus le fait de capitaux américains.

La population quitte progressivement les campagnes pour les villes. Voici l'évolution de la population urbaine au Québec : en 1871, 23% des gens habitaient

les villes ; en 1900, 40% des gens habitaient les villes ; en 1941, 63% des gens habitaient les villes ; en 1970, plus de 90% des gens habitaient les villes. La paysannerie et la petite bourgeoisie traditionnelle allaient toujours en diminuant, le prolétariat et la nouvelle petite bourgeoisie allaient toujours en augmentant. Le Québec devint une véritable société capitaliste, ce qu'il n'était pas vraiment dans les périodes précédentes.

Cependant, malgré ces changements économiques, et malgré le fait que la population n'était plus majoritairement rurale mais urbaine, les intellectuels du clergé jouaient toujours un rôle très important dans les services sociaux, l'éducation ainsi que l'idéologie. Sur le plan politique, le Québec était alors devenu une démocratie avec un gouvernement responsable, cela malgré l'opposition sourde du clergé.

[59]

L'enseignement de la philosophie

À partir de 1879, l'enseignement dans les collèges devint uniquement thomiste, à la demande du pape Léon XIII qui, par l'encyclique *Aeterni patris*, imposait ce type d'enseignement dans les collèges catholiques. Thomas d'Aquin devenait le philosophe à enseigner.

C'est sans réticence que la transformation se fit, car les professeurs de philosophie voyaient d'un bon œil la fin d'un enseignement trop éclectique pour être parfaitement cohérent. Ces professeurs avaient une grande admiration pour le Moyen-Âge, période d'or du christianisme, ils enseignaient la philosophie comme au Moyen-Âge même s'ils ne parlaient pas uniquement d'auteurs de cette période. C'est avec joie qu'ils accueillirent la décision du pape. Le climat intellectuel des collèges était tout à fait favorable à ce changement qui n'en était pas un. En effet, depuis le régime français, on enseignait une philosophie religieuse, conservatrice sur le plan moral et social, à partir du même plan sur les mêmes questions héritées du Moyen-Âge (logique, physique, métaphysique, morale).

À la diversité relative des programmes et des manuels en usage dans les collèges succéda l'unité thomiste, d'abord le manuel de Zigliara, *Summa philosophica* (1880), puis le manuel d'un philosophe québécois, Stanislas-Alfred Lortie, *Ele-*

menta philosophicus christianae (1910), et ensuite des manuels tout aussi orthodoxes, tel celui de Mgr Henri Grenier (1937).

L'enseignement de la philosophie se faisait maintenant en latin à partir d'un manuel commun écrit par des professeurs clercs ayant pour la plupart étudié à Rome ¹⁷. Pour ce qui est de son contenu, c'était un enseignement conservateur sur le plan moral et politique. Dans les universités, tout comme dans les collèges, on enseignait le thomisme, qui était la philosophie officielle de l'Église catholique. Certains professeurs ont fait des recherches dignes de considération ¹⁸ sur la philosophie médiévale. Cependant, il n'y avait [60] qu'une voie, celle définie par l'Église, la voie de la pensée aristotélico-thomiste. L'intellectuel-philosophe de cette époque était d'abord un théologien au service de l'Église, et ensuite, parfois, un historien du Moyen-Âge, comme ses maîtres européens Étienne Gilson et Jacques Maritain.

Les philosophes

On peut citer pour cette période deux auteurs particulièrement importants : Louis-Adolphe Pâquet (1859-1942) et Stanislas-Alfred Lortie (1869-1912), et illustrer la façon de faire de la philosophie à cette époque.

Louis-Adolphe Pâquet est considéré comme l'auteur le plus important de cette époque. Il était davantage théologien que philosophe, et il a fait une étude remarquable de la philosophie de saint Thomas d'Aquin ¹⁹. Il était de plus un théoricien de l'idéologie religieuse traditionnelle, partisan du nationalisme traditionnel et de l'ultramontanisme. Il considérait par exemple que la vocation des Canadiens français était de répandre le christianisme et ses valeurs spirituelles en Amérique (*Bréviaire du patriote*, 1902) ; pour lui, la nationalité était indissociable de la reli-

¹⁷ À partir de 1890, en vertu du bill des Bacheliers, tous les étudiants désirant étudier à l'université devaient suivre les cours de philosophie dans les collèges. Ils devaient apprendre les thèses en latin de saint Thomas d'Aquin et les expliquer à l'examen. Cela ne favorisa sans doute pas l'amour de la philosophie, c'est le moins qu'on puisse dire.

¹⁸ On peut citer par exemple les excellents travaux de Ceslas-Marie Forest, Louis Lachance, Louis-Marie Régis, Hermas Bastien, Damien Jasmin de l'Université de Montréal ; on peut aussi citer les travaux d'Arthur Robert, Wilfrid Lebon, Charles De Koninck, Émile Simard de l'université Laval, ainsi que les travaux de Georges Simard de l'Université d'Ottawa.

¹⁹ L'oeuvre importante de Louis-Adolphe Pâquet : *Commentaires sur la somme théologique de saint Thomas d'Aquin* (en latin).

gion pour un Canadien français. En outre, il souhaitait que l'Église joue dans la société le même rôle qu'au Moyen-Âge ; les services sociaux et l'éducation devaient être contrôlés par le clergé et non par le gouvernement. Sa pensée était fermée à la philosophie moderne ; c'était un philosophe médiéval vivant à l'époque moderne. Venant Cauchy trouve dommage qu'il ait été si longtemps considéré comme le philosophe québécois par excellence.

Par ailleurs, Stanislas-Alfred Lortie était aussi un philosophe thomiste, auteur par surcroît d'un manuel de philosophie ; cependant, son manuel était original sur le plan de l'éthique sociale. Il parlait des rapports patron-ouvrier, reconnaissait le droit d'association syndicale et le droit de grève, s'opposait aux cartels et aux monopoles, traitait le problème du juste salaire de l'ouvrier et la nécessité de la justice et de la charité sur le plan social. C'était un penseur progressiste, dans le contexte clérical québécois de l'époque.

En résumé, les philosophes québécois de cette période étaient des membres du clergé, fidèles à Rome, éduqués par la philosophie thomiste, en un mot des penseurs médiévaux à l'époque moderne. Ils auraient voulu que le Québec demeure une société médiévale ; ils [61] approchaient la réalité québécoise avec plus ou moins de lucidité. Leur idéal social était derrière eux, dans le passé, et non devant, dans l'avenir. Malheureusement, leur discours était dominant, tout comme l'Église était dominante en tant qu'institution dans la société. Un réveil brutal se préparait, mais ces philosophes ne le savaient pas ; pour eux comme pour les autres, rien ne semblait changer au pays du Québec.

PÉRIODE 1879-1950	
1880-1940	Le thomisme devient la seule philosophie en vigueur, quelle que soit l'institution, avec manuel obligatoire et enseignement en latin.
1884	Adoption du manuel de Zigliara. Instauration du thomisme en théologie.
1902	Prise de position nationaliste par Louis-Adolphe Pâquet dans <i>Bréviaire du patriote</i> .
1909	Adoption du manuel de Stanislas-Alfred Lortie pour la philosophie.
1917	Étude historiographique par Louis-Adolphe Pâquet sur la philosophie au Québec.
1920	Fondation de la faculté de philosophie à l'Université de Montréal.
1920-1923	Publication en latin du <i>Commentaire sur la somme théologique de saint Thomas d'Aquin</i> , par Louis-Adolphe Pâquet.
1926	Fondation de la faculté de philosophie au scolasticat de l'Immaculée-Conception.
1927	Polémique Villeneuve-Longpré.
1930	Fondation de l'Institut d'Études médiévales à Ottawa.
1931	Encyclique <i>Deus scientiarum</i> (obligation d'augmenter le personnel pour l'enseignement universitaire). [62]
1936	Publication de <i>L'Enseignement de la philosophie</i> , par Hermas Bastien.
1937	Publication des manuels thomistes de M. Grenier et M. Filion, en usage dans les collèges classiques.
1939	Fondation de la revue <i>Medieval Studies</i> .
1942	Établissement à Montréal de l'Institut d'Études médiévales.
1930-1960	De nombreux universitaires publient des ouvrages thomistes d'ex-

	cellente qualité. À l'Université de Montréal : Ceslas-Marie Forest, Louis Lachance, Louis-Marie Régis, Hermas Bastien, Damien Jasmin. À l'université Laval : Arthur Robert, Wilfrid Lebon, Charles De Koninck, Émile Simard. À l'Université d'Ottawa : Georges Simard, Rodrigue Marie Villeneuve.
--	---

La philosophie et le Québec actuel (à partir de 1950)

La société

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le Québec devint une société capitaliste urbaine d'abord, et par la suite une société postindustrielle de consommation. Plus on avance dans le temps, plus cette société se différencie de la société traditionnelle quasi médiévale qui a prévalu jusqu'à la Révolution tranquille. Le clergé contrôlait alors l'éducation et en grande partie l'idéologie, avec l'aide d'un pouvoir politique ultra-conservateur d'un autre âge. Sous Maurice Duplessis, rien ne semblait changer au pays du Québec ; comme au Moyen-Âge, le clergé jouait un rôle social de premier plan. Cependant, la réalité sociale changeait, sous l'influence de la télévision et de la consommation, et les Québécois modifiaient leur mode de vie. Les anciennes idées devenaient déphasées par rapport à la réalité sociale et individuelle vécue au quotidien.

Dans ce contexte, la Révolution tranquille fut d'abord une transformation des institutions de service visant à les rendre plus adéquates au Québec moderne. On enleva à l'Église la responsabilité de l'éducation et des services sociaux, ce qui eut pour effet de diminuer de beaucoup sa présence dans la société. De plus, l'Église étant en période d'autocritique à cause du concile Vatican II, il ne lui était pas possible de contester efficacement ces changements. Le [63] conservatisme à outrance et le refus de voir la réalité lui avaient créé beaucoup d'ennemis, et l'insatisfaction profonde fut canalisée efficacement par le gouvernement et par les intellectuels (journalistes, professeurs). Ce fut la fin d'une époque.

L'enseignement de la philosophie

Le clergé continuait d'enseigner la philosophie thomiste dans les collèges ²⁰, les étudiants subissant cet enseignement plus ou moins passivement comme une ennuyeuse obligation.

Avec la création des cégeps, en 1967, et l'engagement de plusieurs jeunes professeurs de philosophie, qui eux étaient influencés par l'existentialisme, la psychanalyse et le marxisme, ce fut la fin de l'enseignement thomiste. Chacun enseignait ce qu'il voulait, comme il le voulait ; le pluralisme avait été instauré pour y rester.

Dans les universités, à partir des années 50, certains professeurs abordèrent l'histoire de la philosophie et la philosophie française, allemande et anglo-saxonne contemporaine. A la fin des années 60, la contestation étudiante les incita fortement à réorienter l'enseignement en ce sens.

Depuis 1967, de nombreux travaux d'histoire de la philosophie et des essais philosophiques sont publiés tant par des universitaires que par des professeurs au collégial. Ces ouvrages concernent toutes les branches de la discipline et abordent toutes les orientations idéologiques. Certains auteurs ont publié en dehors des cadres de l'enseignement, tels André Moreau, François Hertel, Pierre Vallières, Pierre Vadeboncoeur, Jacques Languirand et Maurice Champagne-Gilbert.

Aujourd'hui, comme l'enseignement de la philosophie est toujours obligatoire dans les cégeps, il y a énormément de professeurs de philosophie au Québec (800), lesquels enseignent ce que bon leur semble, du marxisme au féminisme, en passant par la psychanalyse et même l'histoire de la philosophie. De plus, il existe de nombreuses publications valables dans ce domaine, que ce soient des travaux d'historiens de la philosophie ou des essais philosophiques. Malheureusement, par ignorance et inconscience, les professeurs de philosophie n'accordent pas toujours une place adéquate au sein de leur enseignement à cette production locale qui est d'ailleurs d'une qualité comparable à ce qui se fait ailleurs.

²⁰ Certains refusèrent, comme François Hertel et Jacques Lavigne, mais ils durent subir le contrecoup de leur position : l'exil en France et la fin de leur enseignement à l'université.

[64]

PÉRIODE 1950 À AUJOURD'HUI	
Depuis 1950	Réorientation de l'enseignement universitaire vers d'autres champs de recherche que le thomisme : étude des philosophes français et allemands contemporains, étude de la philosophie analytique anglo-saxonne. Orientation des programmes universitaires vers l'histoire de la philosophie, passée et présente (fin des années 60). Avec la création des cégeps (1967), abandon définitif du thomisme. Pluralisme dans l'enseignement collégial.
1948	Publication de <i>Refus global</i> par Paul-Émile Borduas et les automatistes.
1950	Fondation de <i>Cité libre</i> .
1953	Publication de <i>L'Inquiétude humaine</i> par Jacques Lavigne, ouvrage non thomiste quoique religieux.
1955	Premier congrès national de philosophie.
1958	Dans <i>Cité libre</i> , Fernand Dumont et Jean Lemoyne accusent la philosophie d'être absente ou néfaste.
1960	Publication des <i>Insolences du frère Untel</i> par Jean-Paul Desbiens.
1961	Dans <i>Convergences</i> , Jean Lemoyne malmène la philosophie et la religion dans sa version québécoise.
1962	Fondation de la revue <i>Dialogue</i> .
1963	Fondation de <i>Parti pris</i> . Colloque de la revue <i>Maintenant</i> sur le thème « Thomisme proposé ou imposé ? » Pierre Vadeboncoeur publie <i>La Ligne du risque</i> , un réquisitoire contre la mesquinerie intellectuelle et spirituelle. Fondation de l'Association des professeurs de philosophie de l'enseignement collégial (A.P.P.E.C.).
1966	Fondation de la revue <i>Émergences</i> . Fondation du Centre de documentation en philosophie canadienne (Université de Montréal).
1967	Création des cégeps avec quatre cours de philosophie obligatoires, un programme ouvert et une grande liberté académique. [65]

PÉRIODE 1950 À AUJOURD'HUI	
1969	Fondation des départements de philosophie à l'Université du Québec (Montréal et Trois-Rivières).
1970	À l'UQAM, orientation du programme de philosophie vers l'épistémologie et la critique de la culture.
1971	XVe Congrès des sociétés de philosophie de langue française.
1974	Création de la Société de philosophie du Québec et de sa revue <i>Philosophiques</i> .
1983	Congrès mondial de philosophie à Montréal. Fondation de l'association Philosophie au collège.

Conclusion générale

Jusqu'à la Révolution tranquille, le clergé a contrôlé l'éducation en général et l'enseignement de la philosophie en particulier. Sauf quelques exceptions marginales, les philosophes ont été des membres du clergé, ils ont enseigné une philosophie religieuse conservatrice sur le plan moral et politique ressemblant à celle du Moyen-Âge. L'idéal du clergé a été la société médiévale et les professeurs de philosophie ont défendu cet idéal. Ils n'ont été ni meilleurs ni pires que les autres intellectuels clercs.

Il est facile pour nous qui ne partageons plus cet idéal de faire le procès de ces philosophes et de les condamner définitivement. Cependant, ils auraient droit, comme accusés, à une défense pleine et entière, à une réévaluation objective de leur production et du rôle social qu'ils ont joui. Us auraient droit à un procès non partial, comme les philosophes de l'Antiquité grecque ou du Moyen-Âge... Qui sommes-nous pour faire ce procès ? Leurs héritiers directs, qui vivent aussi de l'enseignement de la philosophie dans les collèges du Québec. Des héritiers qui refusent même de connaître leurs parents et à plus forte raison leurs ancêtres.

Il est temps de cesser d'avoir honte de nous-mêmes, de rompre avec cette attitude de colonisés qui déprécie a priori leur histoire et leur présent. Il est temps

de revenir sans préjugés sur notre histoire intellectuelle pour l'apprécier à sa juste valeur.

Les intellectuels du pavé ont eu au moins le mérite de nous conserver notre identité collective, nos institutions d'enseignement, et ils ont su donner un sens à notre passé collectif. Sans doute ne [66] serons-nous jamais plus des philosophes médiévaux, mais, aussi modernes que nous soyons, nous avons été cela et nous n'avons pas à en avoir honte.

René Descartes était en rupture avec les philosophes médiévaux, mais il en était aussi le brillant héritier. J'espère voir, dans la production actuelle, des René Descartes se lever. Vous aussi, vous les verrez peut-être se lever si vous vous montrez attentif à ce qui se fait ici, par des gens de chez nous.

[67]

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 5

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- connaître les grandes lignes de l'histoire de la philosophie au Québec ;
- situer la philosophie au Québec dans l'histoire de la philosophie occidentale ;
- porter un jugement critique sur l'apport de la philosophie à la société.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter une ou plusieurs des questions suivantes. Ces questions pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits.

- Résumer dans ses grandes lignes l'histoire de la philosophie au Québec.
- Résumer dans ses grandes lignes le débat idéalisme-matérialisme au Québec :
 - a) ce débat au XIXe siècle ;
 - b) ce débat au XXe siècle.
- Faire une évaluation critique de l'apport des philosophes québécois à la société québécoise :
 - a) dans le passé ;
 - b) dans le présent.

[68]

Les tableaux qui suivent ont été établis par l'auteur à partir des données recueillies par les historiens de la philosophie au Québec (Yvan Lamonde, Roland Houde, Venant Cauchy, André Vidricaire, Mm Chabot, Jacques Beaudry). De plus, l'auteur a complété ces données à partir des comptes rendus de lecture dans la revue *Philosophiques* et dans la revue *Philosopher*. Malgré tout, il est possible que des noms aient été oubliés. L'auteur s'en excuse à l'avance auprès des personnes concernées.

En outre, cette étude ne porte que sur les écrits philosophiques en langue française ; une autre étude serait nécessaire pour les écrits québécois en langue anglaise. L'auteur n'a malheureusement pas eu le temps de la faire.

Le premier tableau porte sur l'histoire de la philosophie au Québec de 1665 à 1950. Les auteurs sont présentés par écoles de pensée : les aristotélico-thomistes, les philosophes religieux éclectiques et les philosophes matérialistes (ou en opposition avec l'Église catholique).

Le deuxième tableau présente les philosophes québécois contemporains à partir de leurs principaux champs de recherche : philosophie de la culture, philosophie sociale et politique, psychanalyse, existentialisme, philosophie des sciences, logique et philosophie du langage. On y trouve également les noms des principaux historiens de la philosophie d'origine québécoise ou travaillant dans une institution québécoise. Il donne, de plus, les noms des principaux auteurs de manuels.

Pour constituer ce tableau, le critère utilisé a été le fait d'avoir publié au moins 200 pages sur des questions philosophiques au sens le plus général du terme.

Ces deux tableaux sont présentés par l'auteur en toute humilité, sachant qu'il n'a pu atteindre une totale exhaustivité mais croyant qu'il s'agit ici d'un instrument de travail précieux pour tous ceux qui veulent lire la production québécoise en philosophie.

[69]

PÉRIODE 1665-1950		
Philosophes aristotelico-thomistes	Philosophes religieux éclectiques	Philosophes matérialistes
1665-1760 Martin Samuel Bouvart Père Gesnier Père Labrosse	1665-1760	1665-1760
1770-1800	1770-1800 Père Castanet Père Raimbault Père Robert	1770-1800 Pierre du Calvet Valentin Jautard Fleury Mesplet (disciples des encyclopédistes)
1800-1880 Isaac Desaulniers Joseph-Sabin Raymond	1800-1880 François Bibaud Jérôme Demers	1800-1880 Louis-Antoine Dessaulles et l'Institut Canadien <u>Étienne Parent</u> Alexis Pelletier
1880-1950 Charles De Koninck Ceslas-Marie Forest Mgr Henri Grenier Louis Lachance Wilfrid Lebon Stanislas-Alfred Lortie Louis-Adolphe Pâquet Julien Péghaire Louis-Marie Regis Arthur Robert Émile Simard Georges Simard	1880-1950 Hermas Bastien Roger Duhamel Robert Élie Damien Jasmin Edmond Labelle Ephrem Longpré	1880-1950

Émile Chrétien, *Le Québec philosophique.* Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 69.

[70]

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE PÉRIODE 1950-1990		
Philosophie de la culture		
Jean-Paul Audet	Claude Gagnon	Gilles Leclerc
Louky Bersianik	Ernest Gagnon	Jean Lemoyne
Pierre Bertrand	Maurice Gagnon	André Major
Yves Bertrand	Christiane Gohier	Louise Marcil-Lacoste
Marcelle Brisson	Pierre Gravel	Michel Morin
<u>Jean-Paul Brodeur</u>	Philippe Haeck	Guy Robert
Marc Chabot	Robert Hébert	David Roy
Roch Côté	Aurèle Kolnai	Chantal Saint-Jarre
André Dagenais	<u>Benoît Lacroix</u>	Armande Saint-Jean
<u>Jacques Dufresne</u>	Michèle Lalonde	Fernande Saint-Martin
<u>Fernand Dumont</u>	Gilles Lane	Roger Savoie
Jean-Claude Dussault		
Existentialismes		
Pierre Baillargeon	Jacques Languirand	Benoît Prûche
<u>Émile Chrétien</u>	Jacques Lavigne	Louis-Marcel Raymond
Placide Gaboury	Jean-René Major	Jean Simard
Benoît Gariépy	André Moreau	Guy Sylvestre
François Hertel	Fernand Ouellette	Jean Tétreau
Alexis Klimov	Lucien Parizeau	Paul Toupin
Philosophie des sciences, épistémologie, logique, philosophie du langage		
Réjanne Bernier	<u>Norman Lacharité</u>	<u>Claude Panaccio</u>
<u>Mario Bunge</u>	Gilles Lane	Hubert Reeves
Ghislain Charron	François Latraverse	Jacques Bernard Roumanès
Huguette Dufrénois	Georges Legault	Serge Robert
Yvon Gauthier	Jean Leroux	Louis Valke
Yvon Johannis	Pierre Lussier	Daniel Vanderveken
Nicolas Kaufman	Jean-Guy Meunier	
	<u>Robert Nadeau</u>	

Émile Chrétien, *Le Québec philosophique.* Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 70.

Auteurs de manuels d'enseignement de la philosophie		
Pierre Blackburn	Jean Désilets	Donald Martel
Gilles Boudrias	Gilles Doyon	Claude Paris
Guy Brouillet	Jean-Luc Gouin	René Pellerin
Marcel Camerlain	Michel Guertin	Claude Péloquin
Jean-Louis Chamberland	Magella Hotton	Serge Provost
Jean-Claude Clavet	Jacques Laberge	Daniel Roy
Claude Collin	Maurice Lamy	Claude Saint-Laurent
Jacques Cuerrier	Michèle Landry	Pierre Talbot
	Jacques Marchand	Robert Tremblay

Émile Chrétien, *Le Québec philosophique*. Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 70.

Psychanalyse		
Julien Bigras	Jacques Lavigne	Jacques Lazure

Émile Chrétien, *Le Québec philosophique*, Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 70.

[71]

Philosophie sociale et politique		
Guy Brouillet	Jacques Grand'Maison	Joseph Pestieau
Dorval Brunelle	Bernard Labrousse	Jean-Marc Piotte
Paul Chamberland	Claude Lagadec	Jean- Louis Roy
Maurice Champagne-	Maurice Lagueux	Raoul Roy
Gilbert	Roger Lambert	Jean-Marie Therrien
Jean-Paul Desbiens	Michel Létourneux	Pierre Vadeboncoeur
France Giroux	Georges-Henri Léves- que	Pierre Vallières
	Jean-Louis Major	

Émile Chrétien, *Le Québec philosophique*, Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 71.

Historiens de la philosophie		
Histoire de la philosophie ancienne et médiévale	Histoire de la philosophie contemporaine	Histoire de la philosophie moderne
<u>Martin Blais</u> Richard Bodéüs Luc Brisson Vianney Décarie El. Fortin Claude Gagnon Yvon Lafrance <u>Georges Leroux</u> Léonce Pâquet	Guy Bouchard Ghislain Charron Fernand Couturier Jacques Croteau Laurent Giroux Georges Helal Guy Lafrance Benoît Lemaire Claude Lévesque <u>Marcel J. Mélançon</u> Julien Naud André Rocque Bertrand Rioux Jean Theau	<u>Josiane Ayoub</u> <u>Yvon Blanchard</u> Bernard Carnois François Duchesneau Théodore F. Geraets Jean Grondin Gabis Kortian Pierre Laberge <u>Danielle Letocha</u> Charles Murin Olivier Reboul <u>Claude Savary</u>
Histoire de la philosophie au Québec		
Jacques Beaudry Venant Cauchy Yvan Cloutier Pierre de Granpré Jean-Paul de Lagrave	Pierre Girouard Roland Houde Jean Langlois <u>Denis Monière</u> Jacques G. Ruelland	Jean Tétreau Pierre Thibeaudeau Laurent-Michel Vacher <u>André Vidricaire</u> Georges Vincenthien

Émile Chrétien, *Le Québec philosophique*, Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 71.

[73]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Troisième partie

TROIS AUTEURS À TITRE D'EXEMPLE

[Retour à la table des matières](#)

[75]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Troisième partie. Trois auteurs à titre d'exemple.

Chapitre 6

Karl Marx

La vie et l'œuvre

[Retour à la table des matières](#)

Karl Marx est né en Prusse en 1818 et est mort à Londres en 1883. Il a écrit plus de 4 000 pages. Ses travaux ont connu un grand retentissement en philosophie, en sociologie et en sciences économiques. Leur impact a été encore plus important sur le plan politique, car les grandes révolutions du XXe siècle ont été faites par ses disciples Lénine et Mao.

Je pense que ce qu'il a fait de mieux sur le plan théorique, c'est sa sociologie, qu'il nommait l'économie politique. Certains interprètes de sa pensée mettent l'accent sur son économie, d'autres sur sa philosophie, mais je suis persuadé que c'est sa grille sociologique d'analyse de la société, sa théorie générale sur le fonctionnement des sociétés, particulièrement la société capitaliste du XIXe siècle, qui est la part la plus intéressante de l'héritage qu'il nous a laissé sur le plan théorique en sciences sociales. Quant à son héritage politique, la révolution russe, la révolution chinoise ou la révolution cubaine, il l'aurait sans aucun doute lui-même désavoué.

Ses disciples politiques n'ont été fidèles ni à la lettre ni à l'esprit du marxisme ²¹. Marx et son ami Engels étaient des penseurs de l'opposition, des gens qui luttèrent pour une plus grande justice, contre [76] l'arbitraire des pouvoirs économiques et politiques en place, et non des justificateurs de dictatures ou des gardiens de goulags.

Si on jette un coup d'œil sur son histoire intellectuelle, on constate que Marx s'est intéressé d'abord à la philosophie, ensuite à la sociologie, pour en venir à se préoccuper plus particulièrement de sciences économiques.

Karl Marx a fait des études en philosophie et est devenu docteur en 1841. Il aurait sans doute voulu enseigner la philosophie, mais à cause de son opposition au gouvernement prussien, il ne put jamais pratiquer cette profession. Il était farouchement contre ce gouvernement uhra-conservateur. Comme philosophe, il a été influencé par Hegel et par Feuerbach, deux auteurs qui étaient ses contemporains. De Hegel, il retint l'idée que toute réalité est en mouvement, en devenir ; c'est la notion de dialectique. Il fut aussi influencé par certaines analyses sociales que l'on trouve dans *La Philosophie du droit*. Cependant, il s'opposa radicalement au conservatisme autoritaire de cet auteur. De Feuerbach, il adopta le matérialisme. À la suite de sa thèse de doctorat sur Épicure, sous l'influence de Feuerbach, il fut un auteur matérialiste convaincu, c'est-à-dire foncièrement athée, pensant que tout s'explique au niveau matériel, que l'être humain n'est que le produit du développement de la nature qui se continue au cours de l'histoire humaine. Sa philosophie, le matérialisme dialectique, est une conception générale de la réalité, qu'il juge uniquement matérielle et en devenir selon un mouvement structuré en trois temps, la thèse, l'antithèse et la synthèse, comme le pensait Hegel. Sa philosophie est sans aucun doute le point le plus discutable de son œuvre. D'ailleurs, sans rompre avec cette conception philosophique de la réalité qui est exposée par exemple dans les *Manuscrits* de 1844, il laisse très vite tomber ce genre de problématique pour s'adonner à la sociologie et à l'action politique contestataire.

Sa sociologie est l'aspect le plus intéressant de son œuvre théorique. Dans son livre *L'Idéologie allemande* (1846) qu'il a écrit avec son ami et collaborateur Engels, il fait une critique des différents points de vue philosophiques de son épo-

²¹ Marx a déjà écrit dans une lettre à son ami Engels qu'il ne se reconnaissait pas dans les positions de certains de ses disciples marxistes qui avaient transformé son analyse sociale globale en un déterminisme économique univoque.

que ; mais plus important encore, il élabore les grandes lignes de sa théorie générale de la société capitaliste, dans la première partie de l'ouvrage. Louis Althusser considère, avec raison à mon avis, qu'il y a là une rupture épistémologique, un changement radical de problématique, le passage de la problématique philosophique à la problématique des sciences sociales. À partir de ce moment, Marx fera de la sociologie, sans doute complétée par une philosophie sociale implicite, [77] contrairement à ce que prétend Althusser. Marx deviendra en même temps un contestataire radical, il écrira en 1848 le *Manifeste du parti communiste*, une analyse de la situation sociale en France au moment de la révolution de 1848 ainsi qu'une prise de position en faveur des révolutionnaires. À cause de ses plaidoyers révolutionnaires, il sera d'ailleurs pourchassé par les gouvernements en place et devra aller se réfugier en Angleterre en 1849, jusqu'à sa mort en 1883. Comme sociologue, il développera une analyse très intéressante de la société capitaliste de son temps, basée sur la lutte des classes. Il analysera de jus les phénomènes révolutionnaires de 1848 et 1871 en France ²².

Vivant en Angleterre, il continuera à s'intéresser à la sociologie, mais il se penchera surtout sur l'économie. De ce point de vue, son ouvrage le plus important sera le *Capital* publié en 1867. Cette étude sur le fonctionnement de l'économie capitaliste démontre l'exploitation économique dont sont victimes les classes populaires, particulièrement le prolétariat. En Angleterre, Marx vivra avec sa famille dans des conditions matérielles difficiles, il travaillera comme journaliste à la pige pour un journal américain. C'est durant cette période qu'il rédigera la plus grande partie de son œuvre tout en étant un militant contestataire. Il participera activement à la fondation de la Première Internationale ouvrière (1864), organisme syndical pour la défense des droits des ouvriers. Il passera en fait la moitié de sa vie en exil à cause de ses idées contestataires, mais cela lui permettra de réaliser son œuvre.

²² [*La Lutte des classes en France*](#), en 1850, et [*Guerre civile en France*](#), en 1871.

La sociologie marxiste

Nous parlerons maintenant du point de vue central de l'œuvre de Marx qui est sa sociologie ; ensuite nous parlerons de sa philosophie sociale qui se greffe sur sa sociologie et qui est basée sur sa conception de l'être humain et de la société qui est souhaitable pour le plus grand épanouissement humain.

Marx a fait une analyse de la société capitaliste de la deuxième moitié du XIXe siècle telle qu'elle était en Angleterre et en France. Il s'est surtout concentré sur l'Angleterre car il y vivait et c'était la société européenne la plus avancée sur le plan économique. Il a analysé la France, qui constituait la société la plus active sur le plan politique au XIXe siècle ; il y eut en effet trois révolutions dans ce pays (1830, 1848, 1871) faisant suite à la Révolution française de [78] 1789. Marx a aussi analysé d'autres sociétés : certains de ses textes concernent les États-Unis, d'autres la Russie ; il évoque ailleurs des époques du passé, l'Antiquité et le Moyen-Âge, mais son analyse fondamentale porte sur la société capitaliste anglaise dans ses études économiques et sur la société capitaliste française dans ses études politiques.

Selon Marx, une société est un tout. Pour comprendre une société, il faut l'analyser sur ses différents plans, qu'ils soient économique, politique, institutionnel ou idéologique. Cela est sans doute vrai pour toutes les sociétés, mais ce l'est particulièrement pour la société capitaliste du XIXe siècle. L'économie est la façon dont la production, la distribution, la consommation des biens sont organisées. La politique est la façon dont le pouvoir est organisé. Les institutions sont la façon dont la société est organisée quant aux services à la population, au réseau scolaire, au réseau hospitalier, au réseau judiciaire, à la police, à l'armée, aux Églises. L'idéologie, ce sont les différentes façons de penser des gens vivant dans cette société. Selon Marx, il faut analyser la société à ces quatre niveaux si on veut la comprendre d'une manière satisfaisante. De plus, il est persuadé que c'est le niveau économique qui détermine les autres niveaux. Pour lui, l'économie est la structure et le niveau politique, le niveau institutionnel et le niveau idéologique sont les superstructures. La structure détermine les superstructures, mais les su-

perstructures peuvent avoir elles aussi un effet sur la structure ²³. La réalité sociale est foncièrement dialectique, c'est-à-dire en devenir.

Pour bien comprendre une société, il faut d'abord analyser l'aspect économique, lequel est déterminant. Il faut savoir quelles sont les classes sociales en présence et bien comprendre le rapport entre elles. Il faut trouver qui contrôle l'économie à son avantage et qui est victime du système si l'on veut comprendre la dynamique des classes sociales sur le plan économique. Il faut savoir que la [79] lutte des classes sur le plan économique se traduit par une lutte des classes à tous les niveaux de la réalité sociale. Voilà la manifestation principale du fait que les structures économiques déterminent les superstructures politiques, institutionnelles et idéologiques.

Si on tente de résumer l'analyse de la société capitaliste que Marx a effectuée, il faut d'abord parler de son analyse de l'économie dans un sens socio-économique évidemment. Pour lui, ce qui est fondamental à ce niveau, ce sont les classes sociales déterminées par l'histoire du processus économique lui-même ²⁴. Pour bien comprendre une société et sa dynamique, il faut faire l'analyse des classes sociales en présence et saisir le rapport existant entre elles ; c'est ce que Marx appelle la lutte des classes. Il fait à ce moment de l'économie politique ou de la sociologie, son but étant de décrire et d'expliquer la réalité sociale d'une façon scientifique.

²³ Mon interprétation de la sociologie marxiste est tributaire de la lecture faite par Louis Althusser du marxisme sans toutefois accepter sa thèse de la scientificité parfaite du marxisme. Pour moi, Marx est un bon sociologue tout en demeurant un philosophe social. Sa démarche est scientifique, elle tente honnêtement d'effectuer une description-explication objective et vérifiée de la réalité sociale. Mais cette description est complétée par une critique de philosophie sociale parfois explicite mais la plupart du temps implicite, ce qui justifie, aux yeux de Marx lui-même, son analyse. La sociologie marxiste est scientifique autant qu'elle peut l'être, mais je n'ai pas la naïveté de croire que la science peut répondre à toutes les questions. Elle débouche sur la philosophie sociale qui est nécessairement idéologie sans être forcément un discours justificateur du statu quo communiste.

²⁴ Le type d'organisation économique est le mode de production ; le niveau économique atteint est lié aux forces productives en présence - matières premières, technologies, main-d'œuvre - et à l'organisation des forces productives sur le plan des rapports de production - ceux qui possèdent les moyens de production et ceux qui travaillent pour ceux qui possèdent les moyens de production. Pour Marx, dans la société capitaliste, il y a une contradiction entre le niveau des forces productives, le potentiel économique et le type d'organisation des rapports de production, lequel ne favorise que les possesseurs des moyens de production aux dépens de ceux qui travaillent. C'est une façon bien compliquée de dire les choses ; il est plus simple d'analyser la réalité sociale en fonction de la lutte des classes, comme Marx le fait dans ses écrits sociologiques.

Il faut bien comprendre la notion de classe sociale. Deux critères permettent de déterminer les classes sociales : le revenu et la place occupée dans le processus de production. Le revenu est le fait d'être très riche, riche, plus ou moins riche, plus ou moins pauvre, pauvre, très pauvre. La place occupée dans le processus de production est le fait de posséder les moyens de production, par exemple les terres agricoles, les usines, ou de ne pas posséder les moyens de production, d'être un salarié qui travaille pour quelqu'un d'autre - le fait d'être un patron ou d'être un travailleur, le fait d'avoir des pouvoirs sur le plan économique ou d'être à la merci du pouvoir de quelqu'un d'autre. Une classe sociale est donc composée d'un groupe de personnes qui ont une même situation de revenu et qui occupent une même situation dans le processus de production. Ce groupe peut avoir conscience de former une classe sociale, ce qui favorise son action ; cependant, ce n'est pas toujours le cas.

[80]

La lutte des classes au XIXe siècle

Voici le tableau des classes de la société capitaliste de la deuxième moitié du XIXe siècle tel qu'il pouvait se présenter en Angleterre ou en France.

Il y a d'une part une minorité de gens, environ 10% ²⁵ de la population, qui est riche et contrôle l'économie à son avantage. Il y a d'autre part une masse de gens, 90% de la population, qui se divise en trois groupes : un petit groupe plus ou moins riche (10%), une masse de gens qui est pauvre (60%) et une autre minorité qui est très pauvre (20%). Pour ce qui est du partage des revenus, il y a donc dans cette société une minorité de gens riches face à une masse de gens pauvres.

Si on applique maintenant le second critère, la place occupée dans le processus de production, on constate que la minorité qui est riche possède le capital et par conséquent les moyens de production, tandis que la masse qui est pauvre est formée des travailleurs qui, pour survivre, doivent travailler pour les gens riches.

²⁵ Ces pourcentages ne sont pas absolus, ils ne sont qu'une illustration approximative du phénomène.

La minorité riche est composée des individus qui possèdent le capital et les moyens de production, c'est-à-dire les terres, les usines et les moyens de circulation des marchandises, soit les transports et le commerce. Ce groupe constitue la bourgeoisie ou les capitalistes. Les banquiers font évidemment partie de ce groupe. Ce groupe contrôle l'économie à son avantage, cela dans le cadre de l'économie capitaliste libérale.

La minorité plus ou moins riche est la petite bourgeoisie. Les individus qui la composent ne sont pas aussi riches que les bourgeois, ils n'ont pas le même pouvoir économique, mais ils ne sont pas pour autant démunis. Ce groupe est formé des petits industriels, des petits commerçants, des artisans, des membres des professions libérales et des divers types d'intellectuels : professeurs, journalistes et membres du clergé.

La majorité est formée de gens pauvres qui se divisent en deux classes sociales. Le premier groupe est celui des agriculteurs qui ne sont pas de grands propriétaires fonciers mais de petits paysans autonomes ou des travailleurs salariés dans le domaine agricole. Ce groupe s'appelle la paysannerie. Le deuxième groupe, le plus important d'après Marx, car il peut modifier par son action la réalité sociale existante, est celui des travailleurs salariés dans le domaine de la production non agricole, dans le domaine de la production [81] industrielle en particulier. Ce groupe, Marx le nomme le prolétariat. Selon lui, ce groupe peut modifier le cours de l'histoire en luttant contre la bourgeoisie en alliance avec les autres classes dominées.

Une dernière minorité est le groupe des gens qui sont très pauvres car ils ne travaillent pas, sont des chômeurs et parfois des criminels. Marx appelle ce groupe le lumpenprolétariat, le sous-prolétariat urbain.

Marx était persuadé que s'il y avait une minorité de gens riches face à une majorité de gens pauvres, ce n'était pas l'effet du hasard mais le résultat d'un phénomène d'exploitation des gens pauvres par les gens riches. Il était convaincu comme philosophe social de l'injustice de cette situation. Il a dénoncé avec vigueur cette situation dans le *Manifeste du parti communiste*, en 1848, et il a cherché à en expliquer les causes économiques dans le *Capital*, en 1867. Pour Marx, il y a dans la société capitaliste un phénomène d'exploitation des travailleurs salariés par la

bourgeoisie qui se manifeste par les bas salaires versés à ces derniers. Il tenta de le démontrer scientifiquement dans le *Capital*.

La plus-value

Voici les grandes lignes de sa démonstration. Il existe une minorité, les bourgeois, qui possède les industries ; ces bourgeois sont en concurrence les uns avec les autres. On est dans une économie de libre marché. Étant donné cette compétition, il est très important pour chaque bourgeois de faire beaucoup de profits et rapidement afin d'accumuler de l'argent, de pouvoir consolider sa propre industrie et de mieux biser à la concurrence. Le bourgeois qui a l'usine la plus rentable possède cet avantage parce qu'il a la meilleure technologie ou parce que ses ouvriers sont moins bien payés que chez ses concurrents. Le bourgeois qui fait le plus de profits peut mieux se positionner face à la concurrence. Ce n'est pas parce que les bourgeois sont particulièrement méchants ou scélérats qu'ils exploitent les ouvriers, c'est parce que les lois mêmes du système économique, qui est très concurrentiel, le permettent. Si le bourgeois ne veut pas périr au jeu de la concurrence, il doit exploiter au maximum ses ouvriers. En conséquence, les salaires des ouvriers doivent être bas pour que le patron fasse un maximum de profits. Marx explique ce phénomène à partir de la notion de « plus-value » dans le *Capital*.

La plus-value est le profit que fait la bourgeoisie sur le travail des ouvriers ; on obtient celui-ci en payant le travail à une valeur inférieure à sa valeur réelle. On peut expliquer le phénomène de la [82] façon suivante. Dans un processus de production, si on construit des meubles, on part d'une matière première que l'on transforme en produit fini grâce à un minimum de technologie et surtout grâce au travail des ouvriers. Dans cet exemple, les ouvriers, à partir du bois, font des chaises, des tables, des bureaux, etc., ce qui constitue le produit fini. La valeur de la matière première est toujours inférieure à celle du produit fini. Ce qui explique cette valeur ajoutée que l'on constate dans le produit fini par rapport à la valeur de la matière première, c'est surtout la valeur créée par le travail des ouvriers. Si les meubles valent plus que le bois utilisé pour les faire, c'est à cause du travail des ouvriers qui les ont façonnés en très grande partie, dans la mesure où la technologie ne les remplace pas. Par conséquent, la valeur ajoutée par le travail des ou-

vriers devrait en toute justice revenir aux ouvriers sous forme de salaire. Évidemment, si tel était le cas, le capitaliste ferait peu de profits. Plus le capitaliste verse de bas salaires, plus il peut récupérer de profits à même la valeur ajoutée par le travail des ouvriers. Ces derniers devant absolument travailler pour survivre et n'étant pas regroupés dans des syndicats, ils subissent donc cette exploitation.

Prenons un exemple. Dans une fabrique de meubles, avec 100 \$ de matière première de bois, on peut produire des meubles valant 1000 \$. La valeur ajoutée est ici de 900 \$. Si la somme de 100 \$ de cette valeur ajoutée est liée au coût de la technologie, la somme de 800 \$ est liée à la création de valeur par le travail des ouvriers. Si la masse salariale des ouvriers est de 400 \$, le patron empoche alors un profit sur le travail ou une plus-value de 400 \$. Si les ouvriers réussissent à se regrouper dans un syndicat et obtiennent une masse salariale de 500 \$, la plus-value sera de 300 \$; s'ils obtiennent une masse salariale de 700 \$, la plus-value ne sera que de 100 \$. Par conséquent, plus les salaires augmentent, moins la plus-value est grande. Et si au XIX^e siècle la bourgeoisie prenait un maximum de plus-value sur le travail des ouvriers, c'est qu'il était nécessaire pour les bourgeois de dire des profits rapides pour pouvoir consolider leur industrie par rapport à la concurrence et développer le réseau économique. Ce réseau économique s'est donc fortifié sur le dos des ouvriers, au profit des bourgeois les plus habiles ou les plus chanceux. Marx analyse et dénonce ce phénomène dans le *Capital*. Même un auteur non marxiste comme le sociologue contemporain Raymond Aron reconnaît la justesse de l'analyse de Marx sur le capitalisme du XIX^e siècle, un capitalisme dans sa phase d'équipement ou d'accumulation primitive du capital où les ouvriers sont sous-payés, où ils travaillent la moitié de leur semaine pour le seul [83] profit de leurs patrons. C'est sur les solutions proposées en regard de la transformation sociale qu'il sera en désaccord avec Marx, et non sur l'analyse.

La lutte des classes sur le plan politique

S'il y a dans cette société une minorité de gens riches face à une masse de gens pauvres, c'est que la masse de gens pauvres est exploitée par la minorité de gens riches, comme nous venons de l'expliquer dans le cas particulier du prolé-

riat ²⁶. Et dans la mesure où la masse de gens pauvres prend conscience de l'exploitation que lui font subir les gens riches, elle est insatisfaite de la situation sociale et a tendance à lutter pour la transformer. La lutte des classes provient donc de l'insatisfaction de certains groupes ou classes sociales, ou de strates sociales qui sont des sous-groupes à l'intérieur des classes sociales. La lutte des classes peut prendre différentes formes, depuis la contestation syndicale ou populaire jusqu'aux luttes révolutionnaires. Ce que Marx privilégiait, sans doute à tort ²⁷.

Au XIX^e siècle, il y a eu en France trois révolutions, celles de 1830, 1848 et 1871, qui ont d'ailleurs été des échecs. Ce furent des révolutions urbaines centrées à Paris, dirigées par des intellectuels, lesquels étaient appuyés par des prolétaires. Elles échouèrent parce que les révolutionnaires ne purent convaincre la population à l'extérieur de Paris ; celles-ci furent donc limitées dans l'espace. Un autre facteur est le fait que la bourgeoisie contrôlait le gouvernement et, conséquemment, l'armée. Les révolutionnaires avaient mal évalué la force du pouvoir en place et leur idéologie n'était pas partagée assez largement dans la société française pour mobiliser suffisamment de gens et gagner.

Cet exemple nous montre à quel point il est important pour la classe dominante sur le plan économique de dominer aussi sur les [84] plans politique, institutionnel et idéologique afin d'asseoir son pouvoir économique. Plus la lutte des classes est accentuée, plus la classe dominante doit contrôler la situation grâce aux institutions permettant de maintenir l'ordre, la justice, avec l'aide de la police et, à la limite, de l'armée. Pour contrôler ces institutions, elle doit contrôler le gouvernement. Elle doit, de plus, favoriser les idéologies qui maintiennent la défense de ses privilèges et surtout combattre efficacement les idéologies révolutionnaires. En 1871, L.A. Thiers, qui était chef du gouvernement, a dit : « La France de 1871 ne sera pas celle des communards », et il a alors utilisé les troupes

²⁶ Marx a surtout analysé la situation du prolétariat industriel ; cependant, il donne des indications permettant d'analyser la situation de chacune des classes sociales - petite bourgeoisie, paysannerie, lumpenprolétariat -, qui sont elles aussi des classes exploitées.

²⁷ Marx, par dogmatisme, s'est toujours méfié du réformisme, peut-être à cause de sa conception philosophique de la dialectique selon laquelle l'histoire est un devenir inévitable plutôt qu'un ensemble de possibilités. Il n'est malheureusement jamais totalement parvenu à se dissocier de l'hégélianisme qui laisse des traces même dans le Capital. De plus, il a trop misé sur le prolétariat, négligeant l'analyse des autres classes dominées, du rôle possible de la petite bourgeoisie et de la paysannerie qu'il méprisait ouvertement.

pour écraser la Commune de Paris. Depuis l'Angleterre, Marx a analysé l'échec de cette expérience politique révolutionnaire avec beaucoup de regrets.

La lutte des classes sur le plan institutionnel

Au XIXe siècle, la bourgeoisie domine sur le plan économique et sur le plan politique. Même si le régime est en apparence démocratique, il est contrôlé par la bourgeoisie. Au début, seuls les riches avaient le droit de vote et élisaient par conséquent un gouvernement de riches, défendant les intérêts des riches, dont la propriété privée. Par la suite, les classes populaires obtinrent grâce à leur lutte le suffrage universel. Il était un peu plus difficile pour la bourgeoisie de contrôler le système, mais elle y parvint au moyen des caisses électorales occultes et en faisant mettre hors la loi les contestataires. Il y avait alors deux types d'institutions, celles qui avaient pour but de maintenir l'ordre, la justice, la police et l'armée et celles qui avaient pour but de fournir des services à la population comme les écoles et les hôpitaux. Les institutions qui visaient à maintenir l'ordre étaient très développées car, comme la lutte des classes était très accentuée, la bourgeoisie en avait besoin pour protéger ses intérêts.

Par contre, les institutions qui avaient pour but de donner des services à la population étaient très peu développées et souvent laissées à l'initiative des Églises. La bourgeoisie voulait bien payer des impôts pour se faire protéger, pour faire des routes qui facilitaient le développement industriel et commercial, mais elle ne voulait pas en payer pour faire instruire la population. Il est plus facile d'exploiter des ignorants que des gens instruits. Pour développer les services scolaires ou hospitaliers, il aurait fallu lever plus d'impôts, mais on peut difficilement taxer des gens pauvres. Ainsi, il était plus à l'avantage de la bourgeoisie de laisser l'Église fournir quelques services à la population. Celle-ci véhiculait l'idéologie chrétienne conservatrice par surcroît.

[85]

La lutte des classes sur le plan idéologique

L'idéologie joue encore ici un rôle très important. Elle façonne la manière de penser des gens vivant dans une société donnée. Au XIXe siècle, l'idéologie se divise en trois grands courants : l'idéologie chrétienne conservatrice, l'idéologie individualiste libérale et les idéologies de contestation.

L'idéologie chrétienne conservatrice était l'idéologie dominante, c'est-à-dire la plus répandue à cette époque. Cette idéologie affirme que l'essentiel est spirituel et non matériel, que le plus important est de sauver son âme en faisant le bien. Le clergé analysait la situation sociale de la façon suivante : il constatait qu'il y avait beaucoup de misère, mais il pensait que la cause profonde de celle-ci était le mal et le péché, et que cette misère était une punition de Dieu pour permettre aux gens de faire leur salut. Selon eux, le fait d'avoir abandonné la campagne pour aller vivre dans les villes, d'avoir abandonné l'agriculture pour le commerce et l'industrie, d'avoir rompu avec le mode de vie médiéval pour adopter le mode moderne ne pouvait rien amener de bon. Le clergé ne comprenait pas ni n'acceptait la révolution démocratique (1789) et la Révolution industrielle. Il faut attendre la toute fin du XIXe siècle pour que le pape Léon XIII, dans son encyclique *Rerum novarum*, se réconcilie avec la société moderne.

La bourgeoisie n'était pas nécessairement d'accord avec les positions ultra-conservatrices du clergé, mais il était tout à son avantage que cette idéologie soit partagée par les classes populaires, car elle pouvait ainsi les dominer plus facilement. C'est en ce sens que Marx a écrit que la religion est l'opium du peuple, un moyen de l'endormir et de le détourner des tâches à accomplir pour modifier le statu quo.

L'idéologie individualiste libérale était le point de vue de la bourgeoisie et d'une partie de la petite bourgeoisie. Cette idéologie était centrée sur l'individu et ses droits, ainsi que sur sa liberté. Dans cette idéologie, chaque individu est considéré comme un être libre et responsable de son bonheur ou de son malheur. Cette idéologie ramène l'individu à lui-même et justifie la démocratie sur le plan politi-

que (Jean-Jacques Rousseau) et le capitalisme sur le plan économique. Un auteur comme Adam Smith voyait dans le capitalisme le régime économique permettant la création de la richesse collective de la façon la plus efficace ; par conséquent, tout le monde en profiterait à la longue. Pour sa part Auguste Comte était persuadé que la misère finirait par disparaître grâce au développement des [86] sciences et des technologies ; il misait donc sur le progrès. L'histoire leur a donné raison. Cependant, on comprend qu'il était difficile pour la bourgeoisie de dire aux ouvriers de supporter la misère présente, sans espérer dans l'immédiat de solutions. Il était plus facile d'endormir ceux-ci avec l'opium religieux.

Une petite minorité d'intellectuels étaient franchement contestataires, mais ils ont eu avec de disciples pour tenter de faire des révolutions, qui ont d'ailleurs été des échecs. On peut parler de Marx et des communistes, de Bakounine, de Proudhon et des anarchistes, de Robert Owen et des syndicalistes anglais (*Trade Union*), de Charles Fourier et des socialistes utopistes, et même de Louise Michel et de Flora Tristan et des féministes. Évidemment, ces intellectuels et ces mouvements d'idées étaient ouvertement persécutés par les gouvernements bourgeois. C'est pourquoi Marx a vécu la moitié de sa vie en exil en Angleterre.

Marx sociologue et philosophe social

Marx constate que la société capitaliste est divisée en classes sociales, qu'il y a une classe dominante, la bourgeoisie, qui exploite les classes dominées, la petite bourgeoisie, la paysannerie, le prolétariat et le sous-prolétariat. Il constate de plus que la classe dominante sur le plan économique doit absolument dominer sur le plan politique de manière que le pouvoir politique ne soit pas utilisé par les classes dominées pour contrecarrer son pouvoir économique. Il comprend l'importance pour la classe dominante de contrôler aussi les institutions, surtout celles qui lui permettent de maintenir l'ordre, la justice, la police et l'armée. En outre, la classe dominante doit favoriser le développement d'idéologies qui tendent à justifier le statu quo et combattre les idéologies qui contestent l'ordre socio-économique existant. Cela résume dans ses grandes lignes la sociologie marxiste. Marx nous laisse également en héritage une méthode sociologique d'analyse de toute réalité sociale consistant à déterminer les classes sociales en présence - la

classe dominante et les classes dominées - et à étudier les rapports entre les différentes classes sur les plans économique, politique, institutionnel et idéologique. C'est sans doute là le meilleur de son héritage.

Mais Marx ne fut pas qu'un sociologue, il fut aussi un philosophe social. Il n'a pas fait que décrire et expliquer d'une façon objective et vérifiée la société capitaliste du XIXe siècle, il en a aussi fait une critique et a suggéré une société de remplacement. Il est en outre un humaniste utopiste, quoiqu'il s'en soit toujours défendu.

[87]

L'être humain aliéné par le contexte social

Pour Marx, l'être humain est le produit de sa société, et c'est de plus un produit aliéné par sa société. Selon lui, la société capitaliste est une mauvaise société car elle aliène les individus qui y vivent. En d'autres termes, c'est un type d'organisation sociale qui empêche le plein épanouissement de la masse des gens. Pour cette raison, Marx veut détruire cette société et la remplacer par une société favorisant mieux l'épanouissement de sa population. C'est pourquoi il prônera un changement radical des structures sociales, l'abolition du capitalisme, son remplacement par le socialisme, phase transitoire permettant la création de la société communiste.

Pour Marx, l'être humain est aliéné dans une société capitaliste, c'est-à-dire qu'il ne peut pas développer son plein potentiel dans ce contexte social. L'être humain est aliéné sur plusieurs plans : sur ceux de son travail, de ses biens, de son pouvoir, de sa culture.

L'être humain est aliéné sur le plan de son travail car celui-ci est routinier et abrutissant. L'ouvrier au XIXe siècle travaillait douze heures par jour, à des tâches souvent exténuantes ; il était au service des machines qui déterminaient la cadence de son travail, cela pour un salaire minable. Le travail dans ce contexte n'était pas du tout créateur ; c'était un pur esclavage. Marx croyait que l'être humain devait avoir assez de loisir, et dans son travail il devrait pouvoir être créateur. Selon lui,

l'artisanat valait mieux que le travail à la chaîne tel qu'il était pratiqué au XIX^e siècle.

L'être humain est aliéné par son manque de biens. Il y a une minorité qui est riche et qui possède suffisamment de biens pour vivre à l'aise : la bourgeoisie. Mais la masse des gens dans cette société est pauvre, et justement parce qu'elle est exploitée par les gens riches. Marx est en faveur de l'égalité sociale en ce qui a trait à la répartition des richesses. À son avis, il ne devrait y avoir ni riches ni pauvres, mais tous devraient avoir le nécessaire pour bien vivre. Le plus scandaleux, c'est de constater que ceux qui travaillent peu ont le plus de biens, et les véritables créateurs de la richesse, les travailleurs, sont démunis.

L'être humain est aliéné parce qu'il est sans pouvoir. La société n'est nullement démocratique, tout le pouvoir est concentré entre les mains de la bourgeoisie qui gère la vie sociale en fonction de ses intérêts propres. Marx pense que tous devraient pouvoir participer à l'organisation de la vie sociale. Les grandes orientations économiques devraient être prises par l'ensemble de la population en fonction du bien commun. Les institutions devraient être au service de l'ensemble de la population et chacun devrait pouvoir participer [88] à leur établissement. La société doit devenir démocratique à tous les niveaux.

L'être humain est aliéné sur le plan de la culture, dans la mesure où il n'a pas accès à celle-ci. Tous devraient pouvoir s'instruire et bénéficier des trésors de la culture. Plus de connaissances implique plus de liberté, et plus de liberté implique une plus grande qualité de vie personnelle.

En conclusion, Marx était persuadé qu'il fallait changer la vie de l'être humain, lui permettre de mieux s'instruire, d'avoir un travail plus créateur et mieux rémunéré, d'avoir son mot à dire quant à l'organisation sociale et de développer pleinement son potentiel personnel à tous points de vue. Pour y parvenir, il pensait qu'il fallait faire la révolution et changer totalement les structures.

Une stratégie de changement social

Pour le sociologue Marx, l'être humain est le produit de sa société ; pour le philosophe social, l'être humain est aliéné par cette même société ; pour l'humaniste utopiste, il faut faire la révolution et créer la société communiste. Sans doute est-il vrai que l'être humain est le produit de sa société, tous les sociologues ont tendance à le penser. Sans doute est-il vrai que la société capitaliste du XIX^e siècle aliénait profondément les gens vivant en son sein, particulièrement ceux qui souffraient le plus du contexte social. Cependant, lorsque Marx préconise comme seule solution valable la révolution armée faite par le prolétariat à la tête de toutes les classes dominées pour créer la dictature du prolétariat, sans doute a-t-il tort. Pourquoi la transformation sociale devrait-elle reposer uniquement sur le prolétariat ? Qu'advient-il des autres classes sociales dominées, la petite bourgeoisie et la paysannerie ? Qu'advient-il des droits des individus dans cette période de dictature ? Pourquoi cette opposition dogmatique à tout genre de réformisme ?

Jetons un coup d'œil sur la stratégie de transformation sociale que Marx a ébauchée dans certains de ses écrits. Il prônait d'abord la révolution armée pour renverser le pouvoir politique et économique de la bourgeoisie. La phase suivante était la dictature du prolétariat. Le prolétariat détenant le pouvoir politique, il réorganiserait toute l'économie en fonction des intérêts de l'ensemble de la population et instaurerait une économie planifiée où la propriété des moyens de production aurait préalablement été abolie. L'objectif de cette phase transitoire était de réorganiser l'économie et toute la vie sociale pour en arriver à la phase ultime, la société communiste. [89] Selon Marx, la société communiste devait être une société égalitaire permettant le plein épanouissement de tous ses membres participants. Une société égalitaire sur le plan des biens, du travail, du pouvoir et de la culture. Une société où il n'y aurait ni riches, ni pauvres, où il n'y aurait qu'une large classe moyenne. Une société où le travail social serait partagé d'une façon équitable entre tous. Une société véritablement démocratique, où chaque citoyen participerait aux décisions sur les orientations générales, tant en matière économique que politique et sociale. Une société où tous auraient véritablement accès à la

culture. Le mot d'ordre de cette société aurait été « à chacun selon ses besoins » plutôt qu'« à chacun selon son travail » comme dans la phase transitoire.

Il est à remarquer qu'on est ici devant une utopie peut-être réalisable, mais qui n'a pas été réalisée historiquement par les disciples politiques de Marx. Cette utopie a été conçue dans un sens tout à fait humaniste, pour favoriser le plein épanouissement de l'être humain, mais sa mise en oeuvre s'est révélée impossible.

Au fond, Marx nous lègue sa sociologie qui, intelligemment appliquée, constitue un instrument fécond pour analyser la réalité sociale. Il nous laisse un humanisme qui conserve toute sa vérité. Mais quant à ses solutions de transformation sociale, vaut mieux oublier tout ça.

[90]

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 6

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- comprendre l'analyse sociologique que Marx a faite de la société capitaliste du XIXe siècle ;
- saisir la philosophie sociale de cet auteur et, de ce fait, le sens de sa critique sociale ;
- comprendre la conception de l'être humain inspirée de son oeuvre sociologique et philosophique ;
- porter un jugement critique sur la pensée de Marx.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter une ou plusieurs des questions suivantes. Ces questions pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits.

- L'analyse faite par Marx de la lutte des classes au XIXe siècle est-elle encore vraie dans la société actuelle ?
 - a) Y a-t-il aujourd'hui les mêmes classes sociales en présence ?
 - b) Le rapport entre les classes sociales est-il le même :
 - sur le plan économique ?
 - sur le plan politique ?
 - sur le plan des institutions ?
 - sur le plan des idéologies ?
 - c) Quelles sont les différences et les ressemblances entre la société capitaliste du XIXe siècle et la société capitaliste actuelle ?

- Que pensez-vous de la philosophie sociale de Karl Marx ?
 - a) Sa conception de l'être humain aliéné par le contexte social est-elle juste ?
 - b) Sa conception de la société communiste est-elle réalisable en pratique ?
- Les disciples politiques de Marx, Lénine et Mao, ont-ils été fidèles à la pensée de Marx ?
 - a) Ont-ils suivi la stratégie indiquée par Marx ?
 - b) Ont-ils réalisé la véritable société communiste que souhaitait Marx ?

[91]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Troisième partie. Trois auteurs à titre d'exemple.

Chapitre 7

Jean-Paul Sartre

Sartre, un disciple critique de Descartes

[Retour à la table des matières](#)

Jean-Paul Sartre (1905-1980) est le philosophe français le plus important de la période actuelle. Il définit une conception de l'être humain qui s'oppose aux conceptions de l'être humain défendues par les sciences humaines, sans totalement rompre avec elles. Qu'il s'agisse de la psychologie ou de la sociologie, du point de vue de Freud ou de celui de Marx et de Marcuse, les sciences humaines ont tendance à mettre l'accent sur les déterminismes qui marquent l'être humain plutôt que sur la liberté. Elles conçoivent souvent l'être humain comme un animal doué de raison et influencé par le contexte social. Ce qui est sans doute vrai d'une certaine façon.

Mais cela laisse dans l'ombre le fait que l'être humain est nécessairement doué de liberté puisqu'il est doué de raison. Si l'être humain a une certaine liberté, c'est parce qu'il est doué de raison, que son intelligence est beaucoup plus développée que celle des autres animaux, qu'il peut faire des analyses, des choix quant à son

action et qu'il n'est pas complètement programmé par ses instincts biologiques comme les autres animaux. L'être humain n'est pas non plus totalement programmé par le contexte social, ce qui fait son originalité par rapport aux autres êtres vivants qui l'entourent. Sartre, qui est un philosophe qui s'inscrit, malgré ses dires, dans la longue tradition philosophique occidentale, mettra donc en évidence cet aspect qu'est la liberté de l'homme. Il développera une philosophie de la liberté.

Sa problématique philosophique prend sa source dans la tradition philosophique plus que dans les sciences humaines. Sartre est d'une [92] certaine manière un disciple de René Descartes. Si vous avez étudié Descartes, vous savez qu'il croyait que l'être humain avait foncièrement deux dimensions, un corps matériel et une âme spirituelle qui le rendait doué de raison. Il concevait le corps d'une façon très matérialiste, comme une machine. Pour lui, l'âme était une réalité spirituelle qui donnait à l'être humain à la fois la raison et la spiritualité. Descartes était un penseur rationaliste et un penseur religieux de ce second point de vue. L'âme est ce qui fait que l'être humain est foncièrement différent des autres êtres, car il a une âme immortelle qui lui permet de retourner à Dieu après sa mort. Mais cette âme immortelle se manifeste directement en cette vie par le pouvoir rationnel, lequel permet à l'être humain de faire des analyses et des choix, de comprendre la réalité et d'orienter son action. Par sa raison, liée au fait qu'il a une âme, l'être humain est doué de liberté et responsable de lui-même, de sa propre destinée. Sartre reprendra l'idée de Descartes en la laïcisant. Il retiendra l'idée que par son corps, l'être humain est purement matériel, que par sa raison, il est totalement différent des autres êtres qui l'entourent, car il est doué de liberté et responsable de lui-même. Sartre abandonnera cependant la dimension religieuse de la pensée cartésienne en ce qui a trait à l'âme immortelle. Selon Sartre, l'être humain est purement et uniquement matériel, mais étant doué de raison, il est donc libre et responsable de lui-même.

Pour Descartes, la première certitude, qu'il énonce dans le cogito « Je pense, donc je suis », est celle de sa propre existence comme individu pensant, réfléchissant. Lorsque quelqu'un se met à penser, la première chose qu'il réalise, c'est qu'il existe comme individu, et c'est peut-être la seule véritable certitude que l'on peut avoir. L'individu est toujours en quelque sorte enfermé dans son univers intérieur. Sartre est en fin de compte marqué par le rationalisme et le subjectivisme de la pensée cartésienne. C'est un vrai disciple de Descartes comme bien d'autres pen-

seurs français, un disciple qui refuse toutefois le fondement religieux de la pensée cartésienne, qui a laïcisé cette pensée. Sartre est un philosophe de la rationalité, mais surtout de la liberté et de la responsabilité ²⁸. C'est dans cette tradition philosophique qu'il s'insère.

[93]

La vie et l'œuvre

Je vous parlerai principalement de deux œuvres de Sartre, qui sont ses œuvres philosophiques fondamentales : *L'Être et le Néant* publié en 1943 et *Critique de la raison dialectique* publié en 1960. Ces deux œuvres volumineuses (800 pages chacune) sont malheureusement difficiles d'accès ; cependant, les thèses qu'elles défendent sont d'un très grand intérêt dans la philosophie contemporaine. *L'Être et le Néant* est la bible de la philosophie existentialiste athée qui a eu beaucoup d'influence à notre époque. *Critique de la raison dialectique* est un traité de philosophie politique qui s'insère dans le cadre du marxisme, mais d'un marxisme critique, non dogmatique, voire même individualiste.

Disons d'abord un mot sur la vie de Jean-Paul Sartre avant d'analyser son œuvre philosophique. Sartre a écrit non seulement de la philosophie, mais aussi des romans, des essais, des pièces de théâtre, toute une œuvre littéraire qui a d'ailleurs obtenu un grand succès. Dès son enfance, il s'est intéressé à la littérature, il écrivait des histoires et voulait faire carrière d'écrivain. Il fit cependant des études en philosophie à l'université et fut professeur de philosophie au lycée durant une dizaine d'années. Il aimait plus ou moins ce type de travail. Après la guerre, il put laisser ce travail pour se consacrer entièrement à son œuvre. Il fonda avec sa compagne Simone de Beauvoir *Les Temps modernes*, une revue d'analyse politique et de réflexion culturelle qui eut une grande influence tant en France qu'à l'étranger. Il devint même à la fin de sa vie un contestataire dans le sillage de Mai

²⁸ Descartes, comme philosophe religieux, était influencé par saint Augustin comme pour lui, le fondement de toute la réalité est Dieu en dernière instance et le devoir de l'homme est de se laisser guider par la raison humaine qui est une manifestation imparfaite de la raison divine qui, elle, est parfaite. Pour Descartes, tout comme pour saint Augustin, l'être humain doit être libre et responsable pour être pleinement humain ; c'est cela qui fait sa dignité propre par rapport aux autres êtres.

68, un grand défenseur des libertés individuelles et des droits des peuples du Tiers-Monde.

Une chose l'a beaucoup marqué dans sa vie : la Deuxième Guerre mondiale. Avant la guerre, Sartre était un professeur de philosophie qui développait une philosophie subjective centrée sur la liberté individuelle. Mais au moment de la guerre, alors qu'il avait 35 ans, il a été mobilisé, et fut très mécontent. Il boycotta l'armée indirectement en ne faisant strictement rien, passant son temps à lire et à écrire durant son temps de travail dans le service de météo où il était affecté. Cependant, il a été fait prisonnier de guerre et envoyé dans un camp de prisonniers en Allemagne. À partir de ce moment, son attitude a changé complètement, il a réalisé qu'il était préférable d'aider ses codétenus et il a décidé d'œuvrer sur le plan culturel pour ses camarades. Il a fondé avec d'autres intellectuels prisonniers un cercle de discussion philosophique, il a écrit et monté une pièce de théâtre pour la présenter aux autres détenus. Il a fini par obtenir sa libération en laissant croire qu'il était partielle [94] ment aveugle, mais ce séjour en camp de prisonniers l'a beaucoup fait réfléchir. Lui qui ne s'était jamais préoccupé de questions sociales, à compter de ce jour il s'y intéressa. De philosophe individualiste qu'il était dans *L'Être et le Néant*, il devint petit à petit un philosophe marxiste, donc un philosophe social. Cela se manifesta magistralement, plus tard, lorsqu'il publia *Critique de la raison dialectique*. C'est comme s'il y avait deux Sartre, le Sartre existentialiste athée et le Sartre marxiste. Mais contrairement à ce que disent certains historiens de la philosophie, pour moi qui ai étudié à fond son oeuvre, il n'y a pas de contradiction insurmontable entre la première et la deuxième partie de son oeuvre, mais plutôt une complémentarité.

Si vous vous intéressez à la biographie de Sartre, vous devez lire le magnifique ouvrage d'Annie Cohen-Solal, *Jean-Paul Sartre*, qui raconte sa vie au jour le jour. Ce livre apporte un éclairage nouveau à son oeuvre, qui, pour être bien comprise, doit être replacée dans son contexte.

L'Être et le Néant

Analysons maintenant la philosophie de Sartre telle qu'on la trouve d'abord dans *L'Être et le Néant*. Ce traité philosophique est la bible de l'existentialisme. L'existentialisme est un courant philosophique centré sur l'individu et sur l'existence, ces deux éléments constituant le nœud de la philosophie existentielle. D'autres auteurs ont adopté cette perspective, comme Albert Camus, qui fut un certain temps un ami de Sartre. Ces deux existentialistes sont athées. Il existe d'autre part un courant religieux, représenté par Karl Jaspers et Gabriel Marcel en particulier. Dans l'existentialisme, deux courants s'opposent donc : l'existentialisme athée, qui considère que l'individu est seul avec sa destinée tragique, et l'existentialisme chrétien, ou plutôt croyant, qui considère l'individu dans sa tragique existence, lequel conserve cependant toujours un espoir en l'au-delà. Jean-Paul Sartre est un théoricien de l'existentialisme athée.

L'athéisme et l'absurdité de toute réalité

Jetons maintenant un coup d'œil sur les thèses que l'on trouve dans *L'Être et le Néant*. La première thèse est l'athéisme. Sartre est persuadé que Dieu n'existe pas. Et si Dieu n'existe pas, l'existence humaine est absurde ; c'en est la conséquence la plus tragique. Cela signifie que rien ne justifie le fait que l'être humain existe tant à l'échelle de l'espèce qu'à celle de l'individu. L'espèce humaine [95] aurait bien pu ne pas exister et l'individu est purement contingent. Ce qui fait que l'espèce existe est certes, en grande partie, le hasard combiné aux lois naturelles, mais en fin de compte ce fut un heureux hasard. Si un grand singe parmi d'autres s'est trouvé doué d'une intelligence assez poussée pour permettre le développement de sa pensée rationnelle au point qu'il devienne un être humain, ce n'est qu'un heureux hasard. Cela ne peut dépendre de la volonté d'un Dieu, car celui-ci est inexistant. Et que dire de l'individu ? Sans doute les parents de cet individu ont contribué, ne serait-ce que par l'acte sexuel, à sa mise en chantier, mais pouvaient-ils choisir ce que serait cet individu, sa personnalité, son individualité propre ?

Qu'est-ce qui a fait que c'est tel individu unique plutôt que son frère jumeau ou sa sœur jumelle qui a vu le jour ? Le hasard. Cet individu particulier aurait pu ne jamais exister. Tout être humain est purement contingent ou absurde. S'il n'y a pas de Dieu créateur qui aurait voulu que tel être humain particulier existe et qui aurait fixé en définitive la destinée de chaque être humain dans sa sagesse divine, il s'ensuit que l'individu est purement contingent et absurde. Sa solitude est fondamentale et sa destinée foncièrement tragique. Car tout individu est voué à la mort à plus ou moins brève échéance. L'existence humaine est donc absurde, car elle n'a pas de signification au point de départ, même si l'être humain peut tenter de lui en donner une en la vivant. Il ne possède que sa propre existence quotidienne, qui constitue sa seule richesse.

La notion d'absurdité chez Sartre est basée sur une croyance non religieuse ou une intuition existentielle qu'il illustre dans son roman *La Nausée*, publié en 1938, et qu'il explicitera rationnellement par la suite dans *L'Être et le Néant*.

L'illustration qu'il nous en donne est la suivante. Un individu est assis dans un parc, il regarde ce qui l'entoure et se demande pourquoi les choses sont comme elles sont, pourquoi il y a ce parc, ces fleurs, ce gazon, cet arbre avec ses monstrueuses racines. Et il ne peut s'expliquer pourquoi, au fond rien n'a de raison fondamentale d'être, tout aurait pu ne pas exister, le parc est de trop, l'arbre et ses monstrueuses racines sont de trop, le banc est de trop, lui-même est de trop. Rien n'a de signification, tout est absurde. Il s'agit ici d'une intuition existentielle de l'absurdité fondamentale de toute réalité. Pour lui, l'être humain est absurde et la vie est absurde, l'être humain est apparu par hasard et mourra par hasard, à moins qu'il ne décide lui-même de se suicider. La seule richesse dont dispose l'individu est son existence quotidienne, et il doit donner lui-même un sens à son existence. L'existence humaine est foncièrement tragique car elle ne peut être en définitive qu'un échec à cause [96] de la mort, mais elle est foncièrement stimulante car elle est ce que l'individu veut bien en faire, elle est la richesse fondamentale de chaque individu. Pour cette raison, malgré l'absurdité, l'existence vaut la peine d'être vécue.

La conception sartrienne de l'être humain

Jetons maintenant un coup d'œil sur la seconde thèse de sa philosophie, sa conception de l'être humain. On constate que pour Sartre, comme pour Descartes, il y a chez l'être humain deux dimensions : l'en-soi et le pour-soi. L'en-soi, c'est le corps matériel soumis aux lois de la nature ; le pour-soi, ce n'est pas l'âme spirituelle comme chez Descartes, mais le fait d'être doué d'intelligence, de raison, d'avoir une conscience rationnelle. Le pour-soi est ce qui distingue l'être humain des animaux ; sans pour-soi, l'être humain ne serait qu'un en-soi, c'est-à-dire un animal. L'être humain est fondamentalement différent des animaux à cause de sa raison, de sa conscience rationnelle qui lui permet de faire des analyses, des choix, de donner des significations à la réalité. C'est parce que l'individu est doué de raison qu'il est aussi doué de liberté. Même si la philosophie de Sartre est purement matérialiste, elle valorise l'être humain, sa conscience et sa liberté. Cette philosophie insiste sur la liberté de l'individu et la responsabilité de chacun face à son propre épanouissement. L'être humain est non seulement libre, mais il est responsable, de lui-même d'abord et de l'humanité par conséquent. À cause de sa raison, il n'est pas totalement programme comme les animaux, il peut faire des analyses et des choix, orienter son action en fonction de projets qu'il conçoit lui-même. Chez l'être humain, l'existence précède l'essence, car s'il n'y a pas de Dieu pour définir ce que devrait être l'être humain idéalement, c'est chaque être humain qui doit le définir pour lui-même. Et ce faisant, l'individu crée une image de ce que devrait être l'être humain. Si je veux être honnête, je valorise l'honnêteté et suggère ce modèle aux autres sans toutefois le leur imposer. Je suis toujours libre, et par conséquent responsable de moi-même et dans une certaine mesure des autres.

Selon Sartre, l'être humain est un individu libre et responsable de son propre destin ²⁹. Par exemple, si le gouvernement veut envoyer [97] un homme à la guerre, celui-ci assume le fait d'y aller, car il pourrait refuser d'y aller et même à

²⁹ Le fait pour l'être humain d'être libre et responsable de lui-même entraîne une angoisse existentielle qu'il se doit de dépasser en s'engageant dans l'action. L'existentialisme n'est pas une philosophie de repli sur soi mais une philosophie qui pousse à l'action, comme l'indique Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*.

la limite se suicider pour ne pas y aller. Évidemment, la plupart des gens préfèrent malgré tout aller à la guerre plutôt que de se suicider, car ils pensent avoir des chances de s'en tirer, ce qui fut le choix pratique de Sartre dans ce cas-ci. Sartre a bâti toute une philosophie autour de la liberté de l'individu. Selon lui, l'être humain a un corps matériel, l'en-soi, et une conscience rationnelle, non spirituelle, le pour-soi, qui fait de lui un être humain libre et responsable de son propre destin, un projet personnel. Sartre croit que ceux qui refusent d'accepter cette réalité sont des salauds qui sont de mauvaise foi. Il s'agit ici d'une évidence basée sur une intuition existentielle, tout comme l'était son athéisme.

Par conséquent, pour Sartre, l'être humain est un projet, il décide lui-même, au jour le jour, ce qu'il deviendra. Par exemple, si je décide de devenir professeur de philosophie, c'est un choix de carrière parmi d'autres, je dois donc faire les études nécessaires, me trouver un emploi, ce qui n'est pas sans difficulté, et remplir quotidiennement les exigences de cette tâche. C'est chaque jour que je refais ce choix, que j'accepte ce travail avec ses avantages - salaire, vacances, contacts avec les jeunes, communication intellectuelle - et ses inconvénients - stress, fatigue, manque d'intérêt intellectuel de la part de certains étudiants. Je choisis de jouer ce rôle social et j'en assume les conséquences positives et négatives³⁰. Sartre croit que chaque individu est responsable de lui-même, de son destin ; c'est ce qui procure à l'existence humaine toute sa valeur. Si la vie est absurde en dernière instance, chaque individu peut tout de même lui donner un sens pour lui-même dans son quotidien.

Telles sont les thèses les plus importantes de *L'Être et le Néant*, c'est-à-dire l'affirmation de la non-existence de Dieu, de la matérialité totale et de l'absurdité fondamentale de toute la réalité, y compris la réalité humaine, ainsi qu'une conception de l'être humain, comme en-soi et pour-soi, comme individu libre et responsable de lui-même, comme projet existentiel. Une autre thèse, moins fondamentale toutefois, doit aussi être expliquée : celle du pour-autrui. Il s'agit du point de vue de Sartre sur les rapports interpersonnels. Cet aspect n'est pas primordial dans *L'Être et le Néant*, mais il est important à cause de l'influence qu'il a eue sur Simone de Beauvoir dans l'étude qu'elle fera de la situation des femmes dans *Le Deuxième Sexe*.

³⁰ Chacun fait ses choix, mais ne peut choisir les conséquences de ses choix ; il doit les assumer, ainsi que le pensaient les stoïciens.

[98]

La conception sartrienne des rapports intersubjectifs personnels

Le pour-autrui est une façon de parler des rapports entre les êtres humains. Sartre pense que chaque être humain est pour lui-même un sujet, que chaque individu se considère comme un être libre et responsable de lui-même. Mais malheureusement, l'être humain a tendance à considérer les autres comme des objets. Il veut se servir des autres, les utiliser à son avantage propre. Par conséquent, Sartre est très pessimiste lorsqu'il parle des rapports intersubjectifs sur le plan personnel. Pour lui, l'amour, la communication entre deux êtres ne peuvent pas véritablement exister. Chaque individu est ni plus ni moins enfermé en lui-même et ne peut en sortir vraiment. La solitude est la situation humaine fondamentale. Et comme le dira un personnage de *Huis clos*, une de ses pièces de théâtre : « L'enfer, c'est les autres ».

Il illustre sa pensée sur ce point dans *L'Être et le Néant*. Un individu se promène dans un parc (encore une fois), il regarde les choses qui l'entourent, le gazon, les fleurs, les bancs, et c'est lui, cet individu, qui donne un sens à cette réalité qui l'entoure. C'est lui qui juge que le parc est beau, qu'il est agréable de s'y promener. Si un autre individu pénètre dans le parc, il est alors jugé par cet intrus qui le trouvera gros ou petit, beau ou laid, pauvre ou riche. Lui qui était sujet donnant un sens à la réalité devient un simple objet face à l'autre. L'être humain a tendance à figer les autres dans une appréciation assez superficielle et réductrice, ce qui rend la communication interpersonnelle très difficile. Sartre est donc un philosophe qui a une opinion pessimiste sur la viabilité des rencontres, de la communication entre les êtres humains ; il doute fortement de la possibilité de l'amour entre deux êtres. Ses positions s'atténueront toutefois avec le temps et son expérience de vie.

Avec la guerre et sa vie de prisonnier, il découvrira que la solidarité humaine est possible. Cependant, dans *L'Être et le Néant*, chaque individu est enfermé dans une solitude fondamentale.

Critique de la raison dialectique

Si on jette un coup d'œil maintenant sur *Critique de la raison dialectique*, qui est une oeuvre magistrale dans laquelle Sartre nous explique sa philosophie politique, on constate qu'il passe d'une philosophie existentialiste, donc subjectiviste, à une philosophie sociale inspirée du marxisme, sans toutefois renoncer à son point de [99] vue individualiste subjectiviste. Certains professeurs de philosophie prétendent que les deux œuvres sont inconciliables, qu'il y a une contradiction fondamentale dans l'œuvre de Sartre. Ce n'est pas du tout mon point de vue. Après la lecture de ces œuvres, je pense plutôt qu'elles sont complémentaires, comme le croyait Sartre lui-même.

Critique de la raison dialectique veut dire critique du marxisme, et celle-ci est d'ailleurs beaucoup plus positive que négative.

Avec la guerre, Sartre a été amené à s'intéresser à la réalité sociale, constatant qu'il ne pouvait y échapper comme individu, tout comme il ne pouvait échapper aux déterminismes de l'en-soi, c'est-à-dire aux lois de la nature. Il reconnaîtra donc la pertinence d'une analyse sociologique, particulièrement de l'analyse marxiste, pour la compréhension de la dynamique sociale. Dans son vocabulaire, il appellera la réalité sociale le « prático-inerte ».

Marx revu et corrigé par Sartre

Sartre reconnaît que l'analyse marxiste est exacte, qu'il y a des classes sociales, que la bourgeoisie est la classe dominante dans cette société et que les classes dominées sont foncièrement victimes du système de production capitaliste. Il accepte l'analyse faite par les auteurs marxistes français contemporains, tels Roger Garaudy et Henri Lefebvre. Cependant, il fait la critique suivante, à savoir que le marxisme ne tient pas suffisamment compte, dans son analyse de la lutte des classes, du fait que les classes sociales sont formées avant tout d'individus. Selon lui, le marxisme est un système de pensée trop centré sur la société et pas assez sur l'individu, c'est un système trop déterministe qui ne tient pas assez compte de la liberté des individus dans leur action sociale. Sartre croit qu'il faut recentrer le

marxisme sur les individus. Ce sont eux qui forment les classes sociales, eux qui sont doués de raison et de liberté, qui décident de lutter pour changer la société ou qui acceptent cette société. C'est tel individu particulier, qui, en compagnie d'autres individus, décide de faire la grève ou de ne pas la faire, de voter communiste ou de voter pour la droite. Selon Sartre, on ne peut pas comprendre la réalité sociale si on fait abstraction du fait fondamental que les classes sociales sont d'abord formées d'individus.

Une classe sociale est un regroupement d'individus dans une situation objective, laquelle est cependant toujours perçue subjectivement. La révolution ou la contre-révolution ne sont pas des processus mécaniques, mais le choix d'individus unis à d'autres individus autour d'un projet commun. Chaque individu est d'abord un [100] projet individuel et détermine lui-même ce qu'il deviendra comme individu, mais il peut choisir de travailler aussi à un projet commun pour le bien-être de tous. L'intellectuel qui, par ses connaissances, par sa compréhension de la réalité sociale, constate la profonde injustice de la réalité sociale et découvre qu'il n'y a pas de liberté possible sans une certaine libération sociale pour la majorité des gens, devrait normalement se ranger du côté des exploités contre les exploiters et s'engager dans la lutte de libération commune. Selon Sartre, il faut passer d'un projet individuel d'épanouissement personnel à un projet collectif de libération et d'épanouissement pour l'ensemble de la population sans jamais sacrifier son propre projet individuel. Il n'y a pas de véritable liberté sans libération, mais pas de véritable libération collective sans liberté individuelle.

Sans renoncer à son point de vue individualiste qui met l'accent sur la nécessité pour chaque individu de se réaliser comme individu, Sartre accepte de travailler à la libération commune et pense que les individus doivent se regrouper autour d'un projet de libération tel que celui conçu par Marx, à savoir la société communiste. Il ne faut pas oublier que la société communiste était pour Marx un idéal à atteindre, un idéal de plus grande justice compris dans le sens de l'égalité sur le plan du travail, des biens, du pouvoir et de la culture. Il ne faut pas confondre ici cet idéal avec la caricature qui en a été faite dans les pays d'Europe de l'Est. ³¹

³¹ Dans les années 60, Sartre en arrive à ce point de vue critique par rapport au communisme soviétique. Il se fait de plus un défenseur acharné des droits de l'homme et de la libération du Tiers-Monde. À ses risques et périls, il est du côté de l'Algérie contre le colonialisme français

Sartre prétend que chaque individu détermine lui-même le sens de son existence, que chaque individu devrait travailler au projet commun de libération qui est au fond nécessaire pour le plus grand épanouissement individuel de la masse des gens vivant dans une société capitaliste et même dans une société pseudo-socialiste. Sartre est au fond un humaniste, il veut le bien-être et la liberté pour tous, sachant fort bien que c'est le moyen d'éviter les catastrophes sociales comme la Deuxième Guerre mondiale.

La conception sartrienne des rapports intersubjectifs sur le plan social Dans *Critique de la raison dialectique*, Sartre analyse d'une façon détaillée le type de rapports existant entre les individus dans le [101] contexte social. Selon lui, il y a quatre types de rapports possibles : la sérialité, le groupe en fusion, le groupe as-sermenté et le groupe institutionnalisé.

Le premier type de rapports entre les individus, qui est le plus courant en société, est la sérialité, c'est-à-dire le fait d'être les uns à côté des autres. L'exemple qu'il donne dans *Critique de la raison dialectique* est celui de l'arrêt d'autobus. Il y a une série de gens, les uns à côté des autres, qui attendent l'autobus. Lorsqu'ils voient l'autobus arriver, ils se demandent s'ils auront une place assise dans l'autobus. S'ils sont impolis, ils bousculeront les autres pour passer devant eux et s'asseoir ; s'ils sont polis, ils se contenteront d'y penser et attendront patiemment leur tour. La sérialité implique qu'il y a toujours une certaine agressivité latente entre les gens. Chacun est centré sur lui-même, chacun pense à ses propres intérêts, et il n'y a pas de véritable préoccupation pour les autres. Les gens s'ignorent.

Le deuxième type de rapports est le groupe en fusion. Dans ce groupe, les gens acceptent ponctuellement, temporairement un projet commun. C'est le cas de la prise de la Bastille au moment de la Révolution française, ou toute autre manifestation politique d'opposition au gouvernement. Les gens sont les uns à côté des autres, mais parce qu'ils ont une raison commune, ils s'opposent à une politique du gouvernement et manifestent contre elle. Ils improvisent alors l'action, crient des slogans, lancent des pierres, se font charger par la police, ripostent, etc. Ce type de rapports favorise le développement d'une certaine solidarité entre les participants contre leurs opposants. Parfois même, les manifestants parviennent à faire

et du côté du Viêt-nam contre le colonialisme américain. Il défend vigoureusement la liberté d'expression,

céder les gouvernements ; cependant, l'efficacité de ce regroupement est restreinte, car le projet collectif n'est que ponctuel. Pour plus d'efficacité, les participants ont tendance à former un groupe plus permanent, ayant un projet à plus long terme. On parle alors de groupe assermenté.

Le groupe assermenté est composé d'individus qui ont fait serment de lutter ensemble pour atteindre un objectif global. Les gens appartenant à ce groupe ont un projet collectif permanent à la réalisation duquel ils sont prêts à travailler. Ils acceptent de subordonner jusqu'à un certain point leurs projets individuels à ce projet collectif. C'est le cas des partis politiques, des syndicats et des autres groupes permanents qui ont une idée à promouvoir comme Amnistie internationale ou Greenpeace. Selon Sartre, le seul moyen efficace de transformer la société est de passer par le groupe assermenté. C'est en se regroupant autour d'un projet commun d'établissement d'un socialisme respectueux des libertés individuelles que [102] les individus pourront obtenir une amélioration de la société, où celle-ci deviendra plus juste, plus égalitaire et plus écologique.

Cependant, le groupe assermenté est susceptible de dégénérer et de devenir un groupe institutionnalisé, c'est-à-dire un groupe dont le projet commun ne respecte plus la véritable volonté des membres qui en font la promotion. Le projet commun écrase les projets individuels des membres qui le soutenaient. Le syndicat, organisme ayant pour but de défendre ses membres, est devenu une affreuse bureaucratie inefficace ; le parti communiste devant défendre les intérêts du prolétariat est devenu un organe d'oppression du prolétariat. Sartre y voit un danger permanent contre lequel il faut lutter. Par exemple, les révolutionnaires qui ont fait la révolution russe de 1917 étaient un groupe assermenté qui luttait pour une société plus juste et plus démocratique. Cependant, la révolution a été trahie par ses dirigeants, et le parti communiste est vite devenu un groupe institutionnalisé, oppresseur de toute la société soviétique.

Sartre est persuadé que tous les individus doivent s'unir dans un projet commun pour créer une société plus favorable à l'épanouissement des individus ; cependant, il est aussi persuadé que le projet collectif ne doit jamais écraser les projets individuels. À la base, il y a toujours l'individu, dont on doit respecter la liberté.

C'est sous cet angle que Sartre critique le marxisme. D'une part, sur le plan de l'analyse des classes sociales, le marxisme n'a pas assez tenu compte du fait que celles-ci sont formées d'individus libres et, d'autre part, sur le plan de sa pratique politique, il a suscité la formation de groupes institutionnalisés, c'est-à-dire oppresseurs. Critique fort justifiée à mon humble avis.

En conclusion

Il faut retenir que Sartre conçoit l'être humain comme un projet individuel. Cependant, l'être humain vit dans un contexte social où l'on trouve la domination et l'exploitation, ce qui nuit à l'épanouissement des individus. Il doit donc y avoir passage du projet individuel à un projet collectif de libération dans le respect des projets individuels. Selon Sartre, si l'individu a une vie absurde au départ, il doit y redonner un sens en ayant le projet de s'épanouir pleinement dans toute son humanité, en étant solidaire des autres dans la construction d'un monde plus humain. Nul ne peut échapper à la mort, mais la vie vaut quand même la peine d'être vécue pour un être humain lucide et généreux.

[103]

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 7

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- comprendre les principales thèses de la philosophie sartrienne (existentialisme athée, individualisme, philosophie de la liberté, philosophie sociale) ;
- porter un jugement critique sur sa philosophie ;
- situer ce point de vue philosophique par rapport à d'autres points de vue opposés (liberté contre déterminisme).

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter une ou plusieurs des questions suivantes. Ces questions pourraient aussi faire l'objet de travaux écrits.

- Analyser d'une façon critique les grandes thèses de la philosophie sartrienne :
 - a) son athéisme ;
 - b) sa conception de l'être humain comme en-soi et pour-soi ;
 - c) sa conception de la liberté et de la responsabilité ;
 - d) sa conception des rapports intersubjectifs, le pour-autrui ;
 - e) sa critique du marxisme.
- Montrer en quoi Jean-Paul Sartre s'insère dans la tradition philosophique (de Platon à Descartes).
- Montrer en quoi Jean-Paul Sartre s'oppose au point de vue de Freud sur l'être humain et s'en rapproche.
- Montrer en quoi Jean-Paul Sartre, sur le plan de sa philosophie sociale, s'oppose à Marx et s'en rapproche.

[104]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

Troisième partie. Trois auteurs à titre d'exemple.

Chapitre 8

François Hertel

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce chapitre, je vous parlerai du philosophe québécois que je trouve le plus intéressant, François Hertel. J'aborderai les points suivants : d'abord le contexte culturel québécois en ce qui a trait à la philosophie, ensuite la vie d'Hertel et enfin une analyse de sa philosophie.

Pourquoi parler de François Hertel ? Pour vous montrer que des philosophes très intéressants, il y en a eu dans toutes les sociétés, et même dans la société québécoise.

Quelques mots sur le contexte culturel québécois

Jetons un coup d'oeil sur l'histoire culturelle du Québec et sur l'histoire de la philosophie dans ce contexte. On constate que la philosophie a été présente très tôt dans l'enseignement. C'est au collège des Jésuites, à partir de 1665, qu'est apparu l'enseignement obligatoire de la philosophie à l'intérieur du cours collégial, et en préparation pour le diplôme en théologie que devaient faire les futurs prêtres.

tres. Ce sont les congrégations religieuses qui se sont intéressées à l'éducation et le type de philosophie enseigné était évidemment religieux, c'était la philosophie thomiste. Saint Thomas d'Aquin est mort en 1274. Il fut le penseur le plus important du Moyen-Âge et fut un disciple d'Aristote.

Ainsi, le type de philosophie enseigné entre 1665 et 1967, année de la création des cégeps, était presque exclusivement le thomisme, un thomisme d'école et de manuel, dispensé en latin par surcroît. [105] Nous faisons ici exception de la période 1760-1879 où régnait un plus grand éclectisme. En guise d'illustration, en 1879, le pape Léon XIII écrivit une encyclique, c'est-à-dire une lettre de directives au clergé et aux fidèles, pour imposer l'enseignement du thomisme dans les institutions d'enseignement catholiques (*Aeterni patris*). Mais au Québec, cela n'a presque rien changé, car on enseignait déjà depuis longtemps plus ou moins ce type de philosophie.

D'abord cette philosophie se divisait en quatre chapitres : la logique ; la philosophie de la nature, aussi appelée physique, cette partie traitant les problèmes désormais récupérés par la science ; la métaphysique et la morale. Il est à remarquer que s'il y a aujourd'hui quatre cours obligatoires de philosophie dans les cégeps, cela dépend en partie de ces anciennes divisions des sujets d'étude philosophique. Mais c'est une autre question...

Je vous parlerai plus précisément de la métaphysique et de la morale, de façon que vous ayez une bonne idée du message « idéologique » véhiculé par cet enseignement dans le passé au Québec. La métaphysique est l'étude de l'être en général et aussi des êtres particuliers comme l'être humain ; cela s'appelle alors l'anthropologie philosophique. On concevait donc, dans ce contexte, l'être humain à la manière d'Aristote, c'est-à-dire comme un animal doué de raison, un être porté à faire le mal comme animal, mais pouvant faire le bien à cause de sa raison, laquelle était une manifestation de l'âme immortelle créée par Dieu. Il s'agit ici d'Aristote revu et corrigé par saint Thomas d'Aquin. Par conséquent, l'être humain, comme l'animal, a un corps, une sexualité qui le porte à faire le mal, mais contrairement à l'animal, il a une âme immortelle qui se manifeste par sa raison et dont l'avenir après la mort est différent si la personne a bien vécu ou mal vécu dans la vie présente.

L'être humain peut avoir accès au bonheur éternel ou, s'il a mal vécu sa vie terrestre, subir les affres du feu éternel. Au Québec, on insista énormément sur l'aspect tragique du destin de l'homme étant donné sa propension à faire le mal à cause de son corps, manifestation de son animalité. À l'instar de Platon et de saint Augustin, on pensait que le corps est le tombeau de l'âme et que l'être humain est porté à faire le mal. Alors, on dévalorisa le corps et on survalorisa l'âme, le spirituel fut préféré au matériel. Dans ce contexte, la sexualité fut très déconsidérée, ainsi que la femme en particulier. Celle-ci était vue comme un être humain, mais un être essentiellement charnel, porté à faire le mal et surtout à entraîner l'homme dans le péché, à causer sa perte. N'est-ce pas Ève qui, succombant à la tentation du démon, a entraîné Adam dans le péché, avec pour [106] conséquence leur exclusion du paradis terrestre ? Cette conception pessimiste de l'homme en général et de la femme en particulier est une donnée qui a marqué toute la culture traditionnelle québécoise de même que la philosophie.

Si on examine maintenant le plan moral, on constate que l'individu qui a une basse opinion de l'être humain prône une morale rigoriste car il pensera que si les gens sont laissés à eux-mêmes, ils feront nécessairement le mal et se retrouveront en enfer. Par exemple, dans leur prédication, les premiers missionnaires français au Québec reprochaient surtout au peuple d'aimer les femmes et la boisson, dans la prédication des années 50, on trouve les mêmes thèmes, on se plaint toujours de la mauvaise moralité des gens. On remarque ce rigorisme tant dans la philosophie morale que dans la philosophie sociale ; il est directement relié à la conception de l'être humain plus ou moins mauvais. Sur le plan socio-politique, on favorisera alors une société autoritaire et on pensera davantage la société idéale en fonction de la société médiévale qu'en fonction de la société industrielle urbanisée. En effet, dans le Québec traditionnel, le clergé se prononcera presque toujours pour une société autoritaire afin de protéger les gens contre eux-mêmes. Par exemple, il obtiendra du gouvernement la fermeture des bars le dimanche, des lois sur la moralité publique, etc. Il n'hésitera pas, de plus, à appuyer ouvertement un Maurice Duplessis, politicien conservateur, autoritaire, qui défend la société québécoise traditionnelle, une société se voulant plus médiévale, centrée sur l'agriculture et où le clergé joue un rôle prépondérant dans l'éducation et les services sociaux, plutôt qu'urbanisée, industrielle, moderne. Certains curés auraient même dit à

leurs ouailles avant les élections : « N'oubliez pas que le ciel est bleu et que l'enfer est rouge », rapportent de mauvaises langues.

Voilà la toile de fond de la culture théologique et philosophique de la société traditionnelle québécoise. Ce sont les principales idées qui ont plus ou moins marqué tous les Québécois. C'est de ce milieu culturel qu'est sorti François Hertel.

Ayant grandi dans ce contexte culturel, le philosophe François Hertel rompit avec cette façon de penser. Cependant, il ne faut pas oublier que c'était un père jésuite, par conséquent il était au départ un théoricien de cette idéologie ³² ; mais il y renonça pour développer [107] une philosophie originale. Sur ce point, il est particulièrement intéressant. De plus, lorsqu'on analyse son oeuvre, on constate qu'il est à la fois influencé par la culture théologique et philosophique traditionnelle et en rupture avec elle.

Quelques mots sur sa vie

François Hertel a vécu de 1905 à 1985. Né dans le Bas-du-Fleuve, à Rivière-Ouelle, près de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il venait d'un milieu relativement pauvre. Il a fait son cours classique, l'a termine en 1925 à Trois-Rivières. À la fin de son cours, il est entré chez les Jésuites. Ceux-ci faisaient faire de très longues études à leurs membres avant qu'ils ne deviennent prêtres. De 1925 à 1936, Hertel fut étudiant en philosophie et en théologie, à partir de 1936, il fut professeur de philosophie dans différents collèges, Brébeuf, Saint-Ignace, Sudbury, André-Grasset. En 1948, survint chez lui un événement très important. Lui qui était prêtre catholique depuis 1938 perdit la foi, devint athée ; il dut abandonner l'enseignement. Il ne faut pas oublier que dans le Québec traditionnel, les maisons d'enseignement étaient presque totalement contrôlées par le clergé ; par conséquent, les professeurs ouvertement athées ne pouvaient pratiquer leur profession, surtout s'ils avaient été prêtres.

³² Avant d'être athée, François Hertel avait publié quelques ouvrages influencés par le personnalisme d'Emmanuel Mounier : *Leur inquiétude* (1936), *Pour un ordre personnaliste* (1942). Il dit lui-même dans *Mystère cosmique et Condition humaine* qu'il n'a pas honte de les avoir écrits mais qu'il ne les réécrirait certainement pas.

Il dut même aller vivre en France à partir de 1949. Il s'exila volontairement jusqu'en 1985, année de son décès. Cependant, à partir de 1967, il fit des voyages occasionnels au Québec. En France, de 1949 à 1985, pour survivre matériellement, il s'occupa d'une revue, *Rythme et Couleur*, et donna des conférences. C'est durant cette période qu'il publia l'essentiel de son oeuvre littéraire et philosophique. Durant son exil, il survécut matériellement, mais éprouva maintes difficultés.

Il existe un très beau livre sur sa vie et son oeuvre, écrit par Jean Tétreau : *François Hertel, l'Homme et l'oeuvre*. L'auteur fut un de ses anciens étudiants et un de ses amis.

Quelques mots sur son oeuvre

François Hertel n'a pas été que philosophe, il a été poète, romancier, dramaturge, journaliste, professeur, critique d'art et critique littéraire ; comme Jean-Paul Sartre, il fut l'auteur d'une oeuvre comportant de multiples facettes. Pour ma part, je crois qu'il fut un grand philosophe. C'est de cette partie de son oeuvre que je désire vous parler.

[108]

J'analyserai son oeuvre *Mystère cosmique et Condition humaine*, publiée en 1976, et qui consiste en un recueil synthétique de ses principaux textes philosophiques, la somme philosophique de son oeuvre.

Il avait cependant rédigé auparavant beaucoup d'autres oeuvres qu'il avait lui-même éditées et qui sont malheureusement quasi introuvables. Ses principaux titres sont : *Journal Philosophique et littéraire* (1961), *Méditations philosophiques* (1962), *Méditations théologiques* (1964), *Vers une sagesse* (1966). Cette dernière oeuvre est très importante, elle est l'ébauche de sa synthèse philosophique qu'il publia en 1976. On peut aussi citer deux ouvrages en philosophie du langage, *Du métalangage* (1968) et *Divagations sur le langage* (1964), mais son oeuvre principale demeure *Mystère cosmique et Condition humaine*, qui est une sélection et une réécriture des oeuvres précédentes, la véritable synthèse de sa philosophie.

Pour ce qui est de l'analyse de cette oeuvre, je reprendrai les points suivants de sa philosophie : sa conception de la connaissance, sa conception de l'univers, sa conception de l'être humain, ses conceptions morales et politiques.

Hertel est persuadé que les philosophes se sont souvent montrés prétentieux en affirmant qu'ils connaissaient sans connaître vraiment. Sur ce plan, Hertel est un auteur sceptique. Pour lui, la connaissance que l'on peut avoir de soi et du monde est limitée parce que, par sa nature même, l'être humain ne peut connaître parfaitement. Les sciences peuvent décrire la réalité assez bien, mais lorsqu'on se pose la question du fondement, du sens de la réalité, il est très difficile de se prononcer, et si on se prononce sur ces questions, on est toujours limité à ses intuitions, à ses croyances de base. Finalement, il n'y a pas de certitudes absolues sur le fondement et le sens de la réalité. Cela le rapproche des philosophes sceptiques, par opposition aux philosophes rationalistes : selon lui, tout ne peut se dire rationnellement et certaines réalités ne peuvent s'exprimer que par la poésie.

À partir du moment où il perdit la foi, il devint un philosophe matérialiste que l'on peut rapprocher d'Épicure. Il conçoit l'univers, le cosmos comme éternel et purement matériel. Il pense, de plus, que l'être humain dans l'univers est vraiment peu de chose. De toute évidence, en lui-même l'être humain est très important, mais si on le replace dans l'univers, il est peu de chose. Et Hertel pense que le plus fondamental, c'est le cosmos, qui est la réalité première. Il y a deux certitudes chez lui : le cosmos et l'être humain en tant qu'individu. Les individus pour eux-mêmes se croient très [109] importants, et le sont sans doute dans cette perspective, qu'il faut toutefois savoir relativiser.

Hertel est un penseur individualiste dont la philosophie a une dimension cosmique. Voici ce qu'il écrit : « Maintenant que Dieu est mort, et que le cosmos continue à vivre, le cosmos est une véritable chose en soi. Il est la Chose. Les êtres qui le constituent sont des parties de la Chose ; mais rien n'implique que cette Chose soit divine, encore moins qu'elle soit créatrice des "autres" choses ³³ ».

En fin de compte, sa conception de l'univers est basée sur son athéisme. Là-dessus, François Hertel pense que les dieux ou Dieu ne sont qu'une création arbitraire des êtres humains, sans aucun autre fondement que la peur de la souffrance

³³ François Hertel, *Mystère cosmique et Condition humaine* Montréal, La Presse, 1976, p. 223.

et de la mort. Il écrit en effet : « L'Homme a créé Dieu, ou les dieux, pour se donner des ancêtres, pour sublimer ses aspirations, pour conjurer ses frayeurs, et ses fantasmagories ont été à peu près les mêmes dans tous les azimuts, parce que ce sont les mêmes problèmes qu'il a eu à résoudre, ou du moins à affronter partout ³⁴. »

Donc, si Dieu n'existe pas, seuls le cosmos et l'être humain comme individu à l'intérieur du cosmos existent. L'être humain est un petit être fragile ayant une destinée toujours tragique à cause de la mort. Hertel rejoint ainsi le point de vue des existentialistes athées qui pensent que c'est le fait que la vie humaine se termine toujours tragiquement par la mort qui donne à la vie sa véritable valeur. Seule la vie présente compte, et il faut par conséquent en profiter au maximum.

François Hertel conçoit l'être humain comme un être matériel, un animal social doué de raison qui est un peu dénaturé. Il a une basse opinion de l'être humain, dans lequel il voit un animal plus ou moins mauvais, quoique par son potentiel intellectuel il puisse être éduqué. Même s'il a rompu avec la culture québécoise traditionnelle, il a une conception de l'être humain qui est très proche de celle véhiculée dans cette culture. Ainsi, l'être humain est plus ou moins mauvais par sa nature, à cause de son corps, de son animalité et des caractéristiques qui en découlent, les instincts agressifs et sexuels. Hertel pense même que la situation de l'homme est pire que celle de l'animal.

Selon lui, l'être humain est moins doué que les animaux pour faire le bien. Il a une vision très pessimiste dans certaines pages ; il écrit en effet : « Or l'être humain naît mauvais et le demeure. Sauf [110] quelques êtres humains, qui consentent à mûrir au prix de longues, constantes et profondes méditations sur eux-mêmes et sur les autres, la plupart des membres du troupeau choisissent de garder toute leur vie une totale agressivité ³⁵. »

Il considère l'espèce humaine comme un troupeau formé d'animaux plus ou moins agressifs. Ainsi, il écrit : « Une solution paradisiaque serait concevable s'il n'y avait chez l'homme ni cupidité, ni jalousie, ni ambition démesurée. Or, tous

³⁴ Id., p. 231.

³⁵ Id., p. 146.

ces vices et bien d'autres fleurissent sur cette pourriture améliorée que nous sommes ³⁶. »

Ici, la notion de pourriture fait directement référence à la Bible, où l'homme s'humilie devant Dieu. La conception d'Hertel de l'être humain est très marquée par la culture traditionnelle, même si, sur d'autres plans, il est en rupture avec elle.

Sur le plan moral, s'il pense d'une part que les êtres humains sont plus ou moins mauvais, par ailleurs il pense que par le biais de l'éducation, on peut amener les gens à devenir meilleurs. Il croit qu'il faudrait éduquer les gens pour leur permettre de développer leurs bons penchants plutôt que leurs mauvais penchants. Il est moins pessimiste que certaines de ses réflexions pourraient nous le laisser croire.

Selon Hertel lui-même, et selon les personnes qui adhèrent à sa philosophie, il serait en fin de compte un épicurien. Il estime qu'il faut profiter de la vie le plus possible, et développe une philosophie du plaisir car il ne croit pas à une vie après la mort. La seule chose que l'individu devrait faire, c'est de profiter de la vie d'une façon saine. Comme Épicure, il pense qu'il y a toute une série de plaisirs - bien manger, bien boire, avoir des relations affectives et sexuelles intéressantes, être bien dans sa peau -, mais, comme son maître, il apprécie également les plaisirs de l'esprit qui meublent si bien la vie. C'est un néo-épicurien.

Il est intéressant de remarquer que, malgré sa conception pessimiste de l'être humain, Hertel est contre une société autoritaire. Il croit dans la possibilité d'éducation des gens complétée par un encadrement adéquat des populations. Il écrit en effet : « Il faut éduquer les classes sociales les moins instruites, beaucoup plus qu'il ne faut les gaver de hauts salaires. Il faut surtout diminuer les heures de travail et accroître les loisirs. Un sain socialisme, même d'État, quand l'État est clairvoyant, vaut beaucoup mieux qu'une haute échelle de salaire... Moins de hauts salaires et plus de bonnes lois [111] sociales donnent beaucoup plus de sécurité, une vie plus humaine ³⁷. » Il est plutôt pour un socialisme modéré, ce qu'on nomme au Québec la « social-démocratie », c'est-à-dire une société capitaliste sur le plan économique, car c'est la façon la plus efficace de produire les biens matériels, mais conjuguée avec un État qui fournit des services adéquats à la popula-

³⁶ Id., p. 178.

³⁷ Id., p. 179.

tion et protège les citoyens des abus du pouvoir économique. Il aura été, de son exil en France, un théoricien de la social-démocratie québécoise. Et plus précisément sur le cas du Québec, il était en faveur de l'indépendance du Québec et a écrit un petit livre très significatif sur le sujet : *Cent Ans d'injustice* en 1967, cela avant même la création du Parti québécois. Il a préconise un Québec indépendant, social-démocrate, afin de favoriser le développement de la société et le bien-être des citoyens, avant même que ces idées deviennent des thèses courantes. C'était un intellectuel tout à fait lucide, un précurseur plus ou moins incompris. Son drame aura été de ne pas être au bon endroit au bon moment, d'avoir dû s'absenter trop tôt à cause de l'intolérance du milieu québécois et d'être revenu trop tard, pour y mourir. Par conséquent, il fut absent au moment de la Révolution tranquille où ses idées furent appliquées.

En conclusion

François Hertel n'est pas, à mon avis, un auteur mineur ; tout au contraire, c'est un philosophe de génie qui émerge de notre milieu culturel. Malheureusement pour lui, il a dû vivre loin des siens, à cause de l'intolérance de nos pères, et il subit l'indifférence des générations présentes. Je trouve triste que l'on ne parle des gens que le jour de leurs funérailles...

Ce court chapitre vous démontre que des philosophes, il y en a eu aussi au Québec, et que si les questions philosophiques sont universelles, les réponses sont toujours situées culturellement.

[112]

ACTIVITÉ D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE 8

Objectifs spécifiques

L'étudiant ou l'étudiante devra être capable de :

- comprendre les principales thèses de la philosophie de François Hertel (athéisme, existentialisme cosmique, épicurisme, philosophie sociale) ;
- porter un jugement critique sur la philosophie de François Hertel.

Pour ce faire, on pourra demander aux étudiants et aux étudiantes de discuter la question suivante. Celle-ci pourrait aussi faire l'objet d'un travail écrit.

- Analyser d'une façon critique les grandes thèses de la philosophie de François Hertel :
 - a) l'athéisme ;
 - b) l'existentialisme cosmique ;
 - c) l'épicurisme ;
 - d) la philosophie sociale.

Si le professeur veut consacrer plus de temps à l'étude de François Hertel, il peut faire lire et analyser une des œuvres philosophiques suivantes :

- *Journal philosophique et littéraire*, Paris, éd. de la Diaspora française, 1961.
- *Méditations philosophiques*, Paris, éd. de la Diaspora française, 1962.
- *Méditations théologiques*, Paris, éd. de la Diaspora française, 1964.
- *Vers une sagesse*, Paris, éd. de la Diaspora française, 1966.
- *Mystère cosmique et Condition humaine*, Montréal, éd. La Presse, 1976.

[113]

LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.
CONCLUSION GÉNÉRALE

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir, dans la première partie de ce livre, tenté de cerner ce qu'est la philosophie sous ses multiples facettes, après avoir suivi Marx, Sartre et Hertel dans les cheminements philosophiques qui ont été les leurs, je me demande ce que je devrais ajouter pour terminer ce livre en beauté.

Je pourrais peut-être conclure en disant ma foi en la philosophie et vous parler de l'espérance qui m'habite encore après vingt ans de pratique de l'enseignement de cette matière au niveau du cégep. Oui, je pense que la philosophie est un apport important à la culture personnelle de chaque individu. Oui, je pense que la pratique de la philosophie contribue objectivement à la qualité de la vie de la personne qui s'y adonne. C'est pour cette raison que je suis encore professeur de philosophie. Si la sagesse ne s'enseigne pas, la culture, elle, se communique, et une plus grande culture favorise le développement de la pensée personnelle et de la liberté individuelle.

Je vous ai parlé de certains de mes maîtres, des philosophes que j'admire, de ceux avec qui je suis en dialogue depuis plus de vingt ans déjà. J'espère avoir su vous les faire apprécier. J'espère que ces quelques considérations faites sans prétention sur l'oeuvre de ces auteurs ont su vous intéresser et surtout vous donner le goût de la philosophie.

[115]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

absolu	Qui a en soi-même sa raison d'être, n'a besoin ni pour être conçu, ni pour exister d'aucune autre chose.
absurde	Ce qui n'a pas de sens au point de départ.
aliénation	Projection de l'activité propre de l'homme en une force étrangère à lui-même, qui lui est hostile.
anarchisme	Doctrine selon laquelle la société devrait rejeter tout appel à la contrainte et se passer de gouvernement.
argument	Raisonnement destiné à prouver ou réfuter une proposition.
athéisme	Négation de l'existence de Dieu.
atomiste	Doctrine philosophique selon laquelle la matière est formée d'atomes.
autre	Etre différent de moi, dont je me méfie.
capital	Richesse qui produit un revenu à son propriétaire, indépendamment du travail de celui-ci.
cartésianisme	Qui se rapporte à la philosophie de René Descartes (1596-1650).
civilisation	Ensemble des institutions, techniques, coutumes, croyances, etc., qui caractérise l'état d'une société.
cogito	Expression abrégée pour désigner le « Je pense, donc je suis » de René Descartes.

communisme	Organisation économique reposant sur la communauté des biens et sur le principe « à chacun selon ses besoins ».
concept	Idée abstraite et générale.
[116]	
conscience	Capacité qu'a l'être humain de penser.
conscient	Ce qui est pensé à un niveau rationnel par l'être humain.
contingent	Ce qui n'est pas nécessaire, ce qui pourrait fort bien ne pas être.
cosmos	Le monde, l'univers, considérés comme un tout organisé et harmonieux.
créateur	Avoir la possibilité de manifester une réponse originale et inédite par rapport à ce qui a été appris dans un milieu donné.
déterminisme	Doctrine selon laquelle tous les phénomènes résultent nécessairement des causes antérieures qui les ont produits.
discours	Expression de la pensée qui appréhende le réel en procédant d'une manière logique, méthodique et démonstrative.
dogmatisme	Tendance à affirmer sans preuve ni critique préalable.
dualisme	Toute doctrine qui pose deux principes absolument irréductibles.
empirique	Fondé sur l'expérimentation scientifique qui tente de vérifier les théories scientifiques.
empirisme	Doctrine philosophique selon laquelle toutes les connaissances proviennent de l'expérience.
en-soi	Ce qui est, la réalité matérielle, selon Sartre.
épistémologie	Étude de la connaissance scientifique d'un point de vue critique.
existence	Désigne le fait d'être, la réalité vivante, vécue.
essence	Ce qu'est la chose, ce qui constitue sa nature intime.
hasard	Ce qui n'est pas prévisible, dont on n'en aperçoit pas les raisons d'être.
humanisme	Doctrine qui reconnaît l'être humain comme une valeur supérieure.
idéisme	Courant philosophique qui conçoit la réalité comme ayant à la fois une dimension spirituelle et une dimension matérielle et valorisant la dimension spirituelle.
inconscient	Ce qui n'est pas conscient mais influence tout de même le

	comportement humain.
infrastructure	Base.
instinct	Activité automatique caractérisée par un ensemble de réactions bien déterminées, héréditaires, spécifiques, paraissant adaptées à une fin chez l'animal. Chez l'être humain, forces psychiques inconscientes qui constituent le ça, ce qui est commun à l'être humain et à l'animal.
intersubjectivité	Communication des consciences individuelles, rapport des êtres humains entre eux.
[117]	
irrationnel	Irréductible à la raison.
matérialisme	Courant philosophique qui conçoit la réalité comme ayant une seule dimension, la dimension matérielle.
métaphysique	Partie de la philosophie qui fait la recherche rationnelle des causes premières et des principes des choses au delà des données de l'expérience.
métempsychose	Doctrine de la transmigration des âmes ou de la réincarnation.
ontologie	Autre nom de la métaphysique.
panthéisme	Doctrine philosophique selon laquelle tout est non seulement par Dieu, mais en Dieu. Dieu se confond avec l'univers et lui donne un sens.
positivisme	Doctrine qui rejette la métaphysique et fonde la connaissance sur les faits.
pour-soi	La conscience, la raison humaine en action.
prémisse	Dans un syllogisme, un raisonnement, les deux propositions desquelles on déduit la conclusion.
rationalisme	Doctrine qui pose la raison comme principe premier de toute connaissance contrairement à l'empirisme.
rationnel	Qui se rapporte à la raison.
réactionnaire	Qui s'oppose aux changements socio-politiques et qui vise à conserver les institutions du passé.
scepticisme	Doctrine selon laquelle l'esprit humain ne peut rien connaître avec certitude.
sophistes	Philosophes grecs contemporains de Socrate dénoncés comme étant plus intéressés à convaincre qu'à établir la vérité.
structure	Organisation des parties ou des éléments qui forment un tout,

	le tout lui-même en tant qu'unité organisée.
subjectif	Qui se rapporte au sujet, l'individu pensant.
superstructure	Le sommet qui repose sur la base.
thèse	Ce que soutient un philosophe, un écrivain, un orateur.
ultramontains	Partisans de la suprématie absolue du pape comme chef de l'Église catholique.
utopie	Description d'une société idéale plus ou moins réalisable.

[119]

**LE QUÉBEC PHILOSOPHIQUE.
Une introduction à la philosophie.**

BIBLIOGRAPHIE CAPITULAIRE

Chapitres 1 à 4

[Retour à la table des matières](#)

ARISTOTE, *De l'âme*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1977.

ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1987.

ARISTOTE, *Le Politique*, Paris, Gonthier, coll. Médiations, 1964.

AUGUSTIN (SAINT), *Les Confessions*, Paris, GarnierFlammarion, 1964.

BOYANCÉ, Pierre, *Épicure*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, 1969.

BOYANCÉ, Pierre, *Lucrèce*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, 1964.

BOYANCÉ, Pierre, *Lucrèce et l'Épicurisme*, Paris, P.U.F., 1963.

CAMUS, Albert, [L'Homme révolté](#), Paris, Gallimard, coll. Idées, 1951.

CAMUS, Albert, [Le Mythe de Sisyphe](#), Paris, Gallimard, coll. Idées, 1942.

CARLES, Jules, *Teilhard de Chardin*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, 1964.

CHÂTELET, François, *Histoire de la philosophie*, tomes 1 à 8, Paris, Hachette, 1972.

CHÂTELET, François, *Histoire des idéologies*, tomes 1 à 3, Paris, Hachette, 1978.

[120]

CRESSON, André, *Aristote*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, 1963.

EN COLLABORATION, *La Philosophie et les Philosophes (de Nietzsche à nos jours)*, tome 2, Montréal, Bellarmin, 1973.

EN COLLABORATION, *La Philosophie et les Philosophes (de Socrate à Marx)*, tome 1, Montréal, Bellarmin, 1973.

FRAISSE, Jean-Claude, *Saint Augustin*, Paris, P.U.F., Coll. Philosophes, 1964.

GRIMBERG, Carl, *Histoire universelle*, tomes 1 à 12, Verviers, Marabout, 1983.

JASPERS, Carl, *Introduction à la philosophie*, Paris, P.U.F., coll. La Pensée, 1968.

LUCRÈCE, *De la nature*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

MAIRE, Gaston, *Platon*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, 1966.

PIAGET, Jean, *Logique et Connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967.

PLATON, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tomes 1 et 2, 1950.

POLITZER, Georges, *Principes élémentaires de philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1977.

RASSAM, Joseph, *Thomas d'Aquin*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, 1968.

REVEL, Jean-François, *Histoire de la philosophie occidentale*, vol. 1 et 2, Paris, Stock, 1970.

REVEL, Jean-François, *Pourquoi des philosophes ?* Canadel, J.J. Pauvert, 1957.

TEILHARD DE CHARDIN, Pierre, [*Le Phénomène humain*](#), Paris, Seuil, 1955.

THOMAS D'AQUIN (SAINT), *L'Être et l'Esprit*, Paris, P.U.F., coll. Les Grands Textes, 1964.

Chapitre 5

BEAUDRY, Jacques, *La Philosophie et le Québec : des noms et des notes*, Sherbrooke, Ex Libris, 1988.

BROUILLET, Guy, *La Passion de l'égalité*, Montréal, Leméac, 1979.

DAGENAIS, André, *Le Dieu nouveau*, Québec, Garneau, 1974.

DUMONT, Fernand, *Le Lieu de l'homme : la culture comme distance et mémoire*, Montréal, H.M.H., 1968.

DUMONT, Fernand, *Le Sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, 1987.

[121]

DUMONT, Fernand, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, H.M.H., 1964.

EN COLLABORATION, *Objets pour la philosophie au Québec*, tome 1, Québec, Pantoute, 1983.

EN COLLABORATION, *Objets pour la philosophie au Québec*, tome 2, Montréal, Albert Saint-Martin, 1985.

GARIÉPY, Benoît, *Contre vents et marées*, Lac Beauport, Anne Sigier, 1983.

HOUDE, Roland, *Histoire et Philosophie au Québec*, Trois-Rivières, éd. du Bien public, 1979.

LAMONDE, Yvan, [*La Philosophie et son enseignement au Québec \(1665-1920\)*](#), Montréal, Hurtubise - H.M.H., 1980.

LAVIGNE, Jacques, *L'inquiétude humaine*, Paris, AubierMontaigne, 1953.

LAVIGNE, Jacques, *L'Objectivité, ses conditions instinctuelles et affectives*, Montréal, Leméac, 1971.

LAVIGNE, Jacques, *Philosophie et Psychothérapie*, Beauport, éd. du Beffroi, 1987.

MONIÈRE, Denis, *Le Développement des idéologies au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1977.

MOREAU, André, *Grand Traité sur l'immatérialisme*, tome 1, Montréal, André Moreau/Louise Courteau, 1987.

MOREAU, André, *L'Enseignement jovialiste*, Montréal, éd. Jovialiste, 1976.

MOREAU, André, *Pour réveiller le Dieu endormi*, Montréal, Leméac (Poche Québec), 1986.

VADEBONCOEUR, Pierre, *L'Autorité du peuple*, Montréal, H.M.H., 1977 (1965).

VADEBONCOEUR, Pierre, *La Ligne du risque*, Montréal, H.M.H., 1969 (1963).

VADEBONCOEUR, Pierre, *Un génocide en douce*, Montréal, L'Hexagone/Parti-Pris, 1976.

VALLIÈRES, Pierre, *Les Héritiers de Papineau*, Montréal, Québec/Amérique, 1986.

VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Parti-Pris, 1979 (1968).

VALLIÈRES, Pierre, *Un Québec impossible*, Montréal, Québec/Amérique, 1977.

VINCENTHIER, Georges, *Histoire des idées au Québec*, Montréal, V.L.B., 1983.

[122]

Chapitre 6

LEFEBVRE, Henri, *Marx*, Paris, P.U.F., coll. Philosophes, :1969.

MARX, Karl, [*Guerre civile en France \(1871\)*](#), Paris, Éditions sociales, coll. Classiques du marxisme, 1968.

MARX, Karl, [*La Lutte des classes en France \(1848-1850\)*](#), Paris, Éditions sociales, coll. Classiques du marxisme, : 1970.

MARX, Karl, *Oeuvres* (économie), tomes 1 et 2, Paris., Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972.

MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, [*L'idéologie allemande*](#), Paris, Éditions sociales, coll. Classiques du marxisme, 1968.

MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, [*Manifeste du parti communiste*](#), Paris, Union générale d'éditions, coll. 10-18, 1962.

Chapitre 7

COHEN-SOLAL, Annie, *Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, 1985.

SARTRE, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, tome 1, Paris, Gallimard, 1960.

SARTRE, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, tome 2, Paris, Gallimard, 1985.

SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1968.

SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1968.

SARTRE, Jean-Paul, *La Nausée*, Paris, Gallimard, coll. Livre de poche, 1938.

SARTRE, Jean-Paul, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1960.

Chapitre 8

HERTEL, François, *Mystère cosmique et Condition humaine*, Montréal, La Presse, 1976.

HERTEL, François, *Vers une sagesse*, Paris, éd. de la Diaspora française, 1966.

TETREAU, Jean, *François Hertel, sa vie et son œuvre*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1986.

[123]

Dans la même collection

Gilles Boudrias, *L'Art de convaincre*, 1989, 131 p.

Jacques Cuerrier, *L'Être humain, panorama de quelques grandes conceptions de l'homme*, 1990, 136 p.

Huguette Dufrénois, *Le Savoir et la Pratique scientifique*, 1991, 161 p.

Donald Martel, *Conscience et engagement*, 1989, 110 p.

Serge Provost, *Si on parlait de l'être humain*, 1990, 235 p.

Robert Tremblay, *Savoir-faire, précis de méthodologie pratique pour le collè-ge et l'université*, 1989, 226 p.

Robert Tremblay, [*Vers une écologie humaine*](#), 1990, 172 p.

Fin du texte